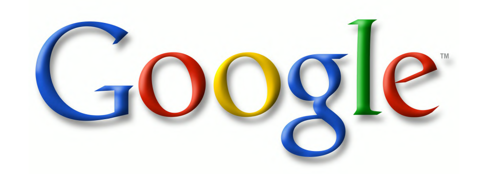
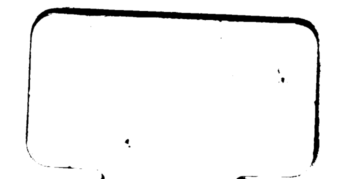





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



N. FERBUS

ANCIEN MAGISTRAT

LA SCIENCE

POSITIVE

DU BONHEUR

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie
Éditeurs
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5
Même maison à Nancy

GERMER-BAILLIÈRE ET Cie
Éditeurs
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille

1877



LA

SCIENCE POSITIVE DU BONHEUR

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

Nicolas
N. FERBUS

ANCIEN MAGISTRAT

LA SCIENCE

POSITIVE

DU BONHEUR

C.
PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie
Éditeurs
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5
Même maison à Nancy

GERMER-BAILLIÈRE
Éditeur
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille

1877

4

INTRODUCTION

Qui veut être heureux ? — Tout le monde !

Qui est heureux ? — Personne !

Étrange phénomène !

Le bonheur serait-il un décevant mirage ?

La question mérite un sérieux examen ; il n'en est pas de plus intéressante.

Quel est, en effet, le but de nos unanimes aspirations ? Quel est le mobile unique de notre activité, l'objectif de notre vie entière, — sinon le bonheur ?

Au fond de nos débats confus sur des sujets en apparence si divers, regardons attentivement, nous apercevrons la question du bonheur, à laquelle toutes les autres convergent, toutes viennent aboutir.

Comment ne s'est-on jamais avisé de traiter méthodiquement, scientifiquement, cette matière d'importance capitale ?

Tirades poétiques, réflexions philosophiques,

méditations religieuses, vagues déclamations, tel est le bilan approximatif de ce qui a été dit ou écrit sur le bonheur.

Bien plus — contradiction bizarre ! — on affecte de regarder comme un mythe cet objet si ardemment convoité, si passionnément poursuivi.

La réalisation du bonheur est reléguée au rang des problèmes insolubles, avec la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel.

C'est la pierre philosophale, une chimère ! dont on rougirait de s'occuper ostensiblement.

Et pourtant, chacun rêve à part soi la possession exclusive de ce trésor. C'est la toison d'or qu'on s'efforce de conquérir en écartant les concurrents.

On marche isolément, sans boussole, à tâtons, au hasard; est-il étonnant qu'on s'égare loin du but ?

Existe-t-il, peut-il même exister une science positive du bonheur ? La réponse affirmative frise le ridicule.

Qu'est-ce que le bonheur ? On croit le savoir, sans en chercher la définition précise.

A Rome, du temps de Varron, on comptait, dit-on, deux cent soixante dix-huit opinions différentes sur le bonheur. Est-on mieux d'accord aujourd'hui ? Nullement ! Autant de têtes, autant d'avis sur les éléments constitutifs du bonheur, chacun s'en forgeant une idée en rapport avec ses goûts particuliers, ses penchants, ses caprices.

C'est la richesse, dit la foule ; c'est le plaisir, dit la jeunesse ; c'est la gloire, allègue celui-ci ; c'est l'amitié, prétend celui-là ; c'est la paix de la conscience, c'est la vertu, la science, la puissance : autant d'opinions comptant des partisans plus ou moins nombreux.

Des ascètes vont jusqu'à s'écrier, avec sainte Thérèse : c'est la souffrance !

Ignorant la voie du bonheur, tel philosophe superbe conseille de le mépriser comme une illusion indigne de l'homme : « les raisins sont trop verts ».

Le chrétien ajourne le bonheur à une autre vie ; le matérialiste, ne voyant rien au delà du tombeau, conclut logiquement qu'il faut nous hâter de jouir en ce monde, sans nous leurrer de l'espoir d'un paradis fantastique.

Ainsi, notions incohérentes sur le but, divergences innombrables sur les moyens.

Où se trouve la vérité? Chaque opinion s'en arroge le monopole. Mais la vérité certaine, la vérité *vraie*, où donc est-elle?

Nous devrions nous concerter pour la découvrir, notre intérêt à tous étant identique. Passagers d'un même navire, il nous faudrait associer nos lumières, combiner nos efforts, mettre en commun nos ressources de toute nature, afin d'arriver sûrement au port; la prudence nous le conseille.

Loin d'unir nos forces, nous les divisons, nous les tournons contre nous-mêmes, nous livrant les uns aux autres d'incessants combats, où il n'y a, en définitive, que des vaincus.

Libres-penseurs, d'un côté; spiritualistes, de l'autre; républicains par-ci, monarchistes par-là, autant d'armées ennemies, en état de guerre continue et acharnée, s'accusant mutuellement avec fureur d'être un obstacle au bonheur de l'humanité, à ce bonheur non défini et vaguement entrevu.

Si ma voix avait quelque autorité, je me jet-

terais entre les combattants pour leur crier : « Trêve d'hostilités ! Vous visez au même but ; combinez un plan pour l'atteindre ! »

Ce rôle d'intervenant officieux m'étant interdit, je n'ai plus, ce semble, qu'à me demander : « Sous quel drapeau vais-je m'enrôler ? »

Eh bien non ! Il me répugne de m'inféoder à l'un de ces partis ; je refuse de me battre en aveugle, et, provisoirement, je garde la neutralité.

Me tenant à l'écart des idées reçues, en dehors des préjugés, si respectables qu'ils puissent paraître, indépendant de tout système préconçu, je veux chercher la voie directe du bonheur.

Modeste pionnier, essayons de frayer à moi et à tous la route de l'Eden, objet des vœux unanimes.

Mettons-nous en quête de la vérité, notre commun patrimoine ; prenons notre bien partout où nous le trouverons.

Virgile découvrait des perles jusque dans le fumier d'Ennius. — Çà et là, dans les livres, dans les discours, surgissent des aperçus vrais,

des vérités parcellaires sur le bonheur. Ces vérités désagrégées ressemblent aux rayons solaires réfractés par un prisme. Reconstituons le faisceau lumineux, en rattachant les aperçus à des principes fixes, en rassemblant les vérités éparses, en les ramenant au foyer central.

A cet effet, remontons aux lois primordiales, aux sources d'où tout découle.

Ainsi réussirons-nous à saisir la vérité intégrale, absolue, en un mot la Vérité, seule digne de ce nom.

Comme procédé d'étude, adoptons la méthode rationnelle et expérimentale.

Pour nous diriger à travers le labyrinthe des opinions contradictoires, nous avons besoin d'un fil conducteur. Ce guide sera la raison, d'abord.

Appuyée, d'une part, sur le témoignage des sens, d'autre part sur l'expérience personnelle, la raison est la lumière naturelle, rudimentaire, de l'homme. D'ailleurs, pour rejeter cette lumière, pour abdiquer la raison, il nous faudrait nécessairement raisonner, c'est-à-dire, faire usage de notre raison, ce qui implique

contradiction et nous enfermerait dans un cercle vicieux.

Lumière indispensable, la raison est-elle lumière suffisante ? Assurément non ! La raison individuelle est bornée et sujette à l'erreur, abusée qu'elle est par nos sens imparfaits. Consultée seule, avec le témoignage exclusif des sens, elle nous donnerait des notions fausses sur la plupart des phénomènes de la nature.

Dites à un sauvage très-sensé, mais très-ignorant : « La terre est un globe lancé dans l'espace et animé d'un double mouvement de rotation; elle gravite autour du soleil, en tournoyant sur elle-même avec une rapidité vertigineuse. »

L'homme éclairé uniquement par sa raison, vous répondra : « Vous raillez ! Sur une boule tournant avec vitesse, pourrais-je me tenir debout ? Comment ce globe lui-même se soutiendrait-il dans l'espace ? Mes yeux, d'ailleurs, voient distinctement le soleil s'avancer du levant vers le couchant. Ce que vous alléguez est donc absolument impossible. »

Dites encore à cet homme de la nature, simple et inculte : « On mesure la distance de la terre

au soleil au moyen de la triangulation ; on pèse les astres ; on en découvre la composition minérale dans un rayon de lumière, par l'analyse spectrale. » Le judicieux sauvage vous prendra pour un insensé ou pour un mauvais plaisant.

Donc, la raison individuelle exige un complément. Ce complément est la science, raison collective, lumière du second degré, somme de connaissances progressivement acquises par l'humanité, trésor de découvertes effectuées par le génie à l'aide de l'expérience universelle.

La science redresse les erreurs de la raison isolée.

Muni de ce double flambeau, cherchons la voie aboutissant au bonheur.

Mais cette voie existe-t-elle ? Question préalable à résoudre avant de commencer nos investigations.

Oui, la voie du bonheur existe de toute nécessité ; oui, si l'homme a le droit inné d'être heureux, il doit être pourvu des moyens d'arriver au bonheur. Si le bonheur est un droit pour nous, ce droit implique une science positive, certaine du bonheur.

Ce droit nous appartient-il ?

La Révolution française a solennellement proclamé les *droits de l'homme.*

Or, le droit au bonheur est de tous, manifestement, le plus précieux, le seul indispensable.

Si ce droit est méconnu et frustré, si ce droit nous fait défaut, que nous importent les autres prétendus droits de l'homme ?

Eh bien, ne craignons pas de l'affirmer : l'homme a le droit d'être heureux ; ce droit lui appartient, de par la raison et la justice.

En effet, à moins d'être inepte ou méchant, l'Auteur de ma vie (quel qu'il soit d'ailleurs, Dieu, la Nature, le Destin ; la dénomination est indifférente quant à présent), en un mot, Celui qui m'a imposé l'existence, sans mon aveu, a dû y attacher le bonheur, au moins virtuellement ; il n'a pu me jeter sur la terre pour me vouer à un malheur inévitable.

Il a dû, au contraire, me gratifier d'une destinée si belle que je l'eusse acceptée avec joie si j'avais pu être préalablement consulté ; en tout cas, les conditions de cette existence imposée d'office doivent être tellement favorables

que je n'hésite point à les ratifier, dès que je me trouve en état de les apprécier.

Eh quoi ! sans contredit, la paternité engendre de graves devoirs. Et pourtant, qu'est le père sinon le simple agent d'une force supérieure, un instrument de fécondation, sollicité par un instinct naturel ? Le père est la cause seconde de la vie, rien de plus.

Et l'Être vivifiant, la cause première, l'auteur de l'instinct procréateur serait exempt de toute obligation à l'égard de l'enfant auquel il a insufflé la vie ! Et, remarquons-le bien, plus le Créateur est puissant, plus son devoir est strict. Le père est tenu envers ses enfants dans la mesure de ses facultés : le devoir est proportionnel au pouvoir. Le père opulent et savant est obligé envers son fils plus rigoureusement que le père indigent et ignare.

Si donc le Créateur est tout-puissant, son devoir est immense.

Concluons tout de suite : « J'ai intérêt à avoir pour débiteur un Être infiniment puissant, afin que son obligation relativement à mon bonheur soit illimitée. »

Ici j'entends le spiritualiste s'écrier avec indignation : « Dieu débiteur de l'homme ! Dieu obligé envers l'homme ! Quel blasphème ! Dieu a créé les hommes uniquement en vue de sa propre gloire. Il sied bien à une chétive créature d'élever des prétentions contre son Créateur ! »

— Belle gloire, répondrai-je, de créer des malheureux qui nient Dieu ou le maudissent ! Quoi de plus glorieux, au contraire, pour Dieu, que la félicité de ses créatures ? Si Dieu est le Père commun des hommes, il doit le bonheur à ses enfants.

Non, non, rien ne peut me ravir mon droit au bonheur. C'est bien là le droit antérieur et supérieur, le droit naturel et imprescriptible, le droit le plus sacré qui soit au monde, le droit en l'absence duquel tous les autres ne sont rien.

Ainsi, selon la logique et l'équité, notre droit d'être heureux apparaît incontestable. D'où vient, pourtant, qu'il reste inefficace, à l'état de lettre morte ? A qui la faute en est-elle imputable ?

On peut répondre :

La virtualité du droit nous appartient; quant à la jouissance de ce droit, nous a-t-elle été nécessairement concédée à titre purement gratuit, sans aucune participation, sans le moindre effort de notre part ? Devons-nous recevoir le bonheur passivement, comme des machines reçoivent l'impulsion ? Doués d'intelligence et de liberté, sommes-nous dispensés de toute coopération à notre propre bonheur ? Ne serait-il pas plus digne, plus noble, de contribuer nous-mêmes, dans une certaine mesure, à l'accomplissement de notre destinée ? L'homme éprouverait une fière et légitime satisfaction à mettre en œuvre, par l'emploi raisonné de ses facultés, les éléments de bonheur mis à sa disposition.

Tout droit a pour corrélatif un devoir. A notre droit au bonheur doit correspondre un devoir, comme au devoir du Créateur doit correspondre un droit. L'Auteur de notre vie, obligé de nous donner le bonheur, peut parfaitement en subordonner la jouissance à des conditions qu'il dépendrait de nous d'accomplir.

S'il en est ainsi, il existe entre nous et l'Être souverain un contrat synallagmatique, une charte, un pacte obligatoire pour les deux parties.

A l'homme incombe la tâche de découvrir, à l'aide de son intelligence, la loi du bonheur, puis de l'observer librement, fidèlement.

Au législateur l'obligation d'attacher le bonheur à l'observation volontaire de sa loi.

Si nous venons à négliger notre devoir, quelle sera la sanction pénale de cette prévarication? — La privation du bonheur, la souffrance, le malheur.

Il est rationnel et juste, en effet, que nous portions la peine de notre infraction à la loi. Il nous est même utile d'être, d'abord, avertis de notre déviation par la souffrance, puis stimulés par l'aiguillon de la douleur à rentrer dans la bonne voie. Il serait absurde d'admettre l'identité de résultat, quelle que fût notre conduite, soumise ou révoltée : la violation de la loi ne saurait produire les mêmes effets que son observation. Voilà ce que nous suggère la raison.

Ainsi, le bonheur a sa voie, qu'il faut suivre; il est subordonné à des lois, qu'il nous importe au plus haut degré de connaître.

Cette connaissance forme la *science du bonheur*.

Les lois du bonheur ne peuvent être arbitraires, capricieuses, variables. La science de ces lois repose donc sur des principes fixes, certains, immuables.

Donc, la science du bonheur est une science éminemment positive.

Elle doit enfin être accessible à tous et dégagée de toute complication, puisqu'elle nous intéresse tous sans exception.

Telles sont les conséquences nécessaires de notre droit d'une part, et du devoir de notre Auteur d'autre part.

Le législateur est tenu de fonder ses lois sur des principes invariables et de nous les révéler directement ou par des intermédiaires.

Il serait inique de nous imposer, comme condition du bonheur, la soumission à des lois incertaines et dépourvues de fixité; en outre, il est équitable que nous ayons la possibilité de

connaître ces lois, c'est-à-dire que l'étude en soit à notre portée.

Cela posé, demandons-nous par qui, en quel lieu, de quelle manière la science du bonheur nous sera enseignée.

L'univers nous servira de livre instructeur.

Les lois qui le gouvernent doivent être également les lois propres à rendre l'homme heureux.

L'homme est un petit monde, un microcosme. Sa nature complexe embrasse les trois règnes connus ; dès lors, on peut admettre, au moins par hypothèse, que les lois rectrices de l'univers sont applicables à l'homme et qu'il doit être heureux en les observant.

L'hypothèse, on le sait, constitue un procédé scientifique. On suppose vrai *à priori* un principe, dont on vérifie l'exactitude ultérieurement, *à posteriori*. L'hypothèse qui explique tous les faits de même ordre, s'élève, après cette épreuve, à la hauteur d'une vérité démontrée.

On emploie fréquemment l'hypothèse en mathématiques. La plus positive des sciences, la géométrie, débute par des suppositions d'une étonnante hardiesse.

Qu'est-ce que le *point,* la *ligne,* la *surface* géométriques ? Des fictions invraisemblables, des entités imaginaires, des impossibilités radicales.

En effet, le *point* est supposé n'avoir aucune des trois dimensions de l'espace : c'est un infiniment petit. La *ligne,* succession de points, est une longueur qu'on suppose dénuée d'épaisseur. La *surface* est censée n'avoir ni hauteur ni profondeur.

Et voilà les préliminaires, voilà les bases de la géométrie : des surfaces, des lignes, des points tels qu'il n'en a jamais été tracé, tels qu'il n'en saurait jamais exister !

Ainsi, pour mesurer l'étendue, elle prend le point, privé d'étendue ; pour mesurer le fini, elle se sert de l'infini, d'un infiniment petit !

Notre hypothèse revêt un caractère incomparablement plus ferme. Elle se borne à admettre provisoirement que les lois régissant l'univers, doivent également régir l'homme, abrégé du monde universel. Les lois qui gouvernent le tout, peuvent bien être supposées gouverner une partie du tout ; il serait même étrange qu'il en fût autrement.

Il y a dans notre supposition une probabilité rationnellement admissible, un degré suffisant de vraisemblance, sauf vérification ultérieure.

L'épreuve consistera à nous assurer si la pratique des lois universelles a réellement la propriété de donner le bonheur au genre humain.

Dans le cas de l'affirmative, nous pourrons à bon droit considérer ces lois comme l'infaillible critérium de la vérité religieuse, sociale, politique, économique, de la vérité intégrale, universelle, de la *vérité vraie.*

Telle est notre méthode. Large et impartiale, elle mérite l'assentiment de tous les hommes sincères ; rigoureusement scientifique, positive, expérimentale, elle s'inspire de l'esprit moderne et doit agréer aux libres-penseurs.

Par contre, plus notre allure est indépendante et fière, plus est stricte notre obligation, une fois la vérité découverte, de nous incliner devant elle. La liberté ne saurait aller jusqu'à nier les conséquences nécessaires ou les déductions logiques des principes solidement établis. Libre examen, libre recherche, très-bien ! mais non libre erreur.

La libre-pensée a ses limites rationnelles : je ne suis pas le maître de penser comme je veux sur toutes choses, contrairement à l'évidence.

Prenons donc, dès maintenant, la ferme résolution de regarder comme définitivement acquis les principes avérés, et de ne plus remettre en question les points admis comme certains et dont la justesse aura été constatée et reconnue.

Ainsi, après avoir accepté comme vraie la loi de la gravitation, serait-on recevable à venir ensuite nier le mouvement de la terre autour du soleil, sous prétexte de l'impossibilité apparente du phénomène ?

Donc, nous admettrons loyalement les corollaires des théorèmes démontrés, si étranges que ces conséquences puissent nous paraître. Nous nous garderons de nous insurger contre les applications rationnelles de lois manifestement existantes.

En résumé, je veux être heureux et j'ai le droit de l'être ; tel est mon double point de départ. Le bonheur est le but auquel tout doit

se rapporter; mais je suis tenu d'en chercher la voie. Mon devoir, contre-partie de mon droit, m'oblige à étudier la science du bonheur, science fixe, dont les éléments se déduisent des lois qui régissent l'univers.

Une fois les moyens de bonheur indiqués par la théorie, il s'agira d'abord d'en concréter l'application, puis de les réaliser dans une institution expérimentale.

Le début de la théorie semblera peut-être d'une lecture un peu ardue; pour en pénétrer le sens, un redoublement d'attention sera nécessaire. Il renferme un exposé de principes sur un sujet neuf, avec lequel il faut se familiariser. Dès que les éléments de la science, brièvement développés d'ailleurs, auront été bien saisis, le reste deviendra facile.

Notre objectif, ne l'oublions pas, c'est le bonheur, bien suprême dont la conquête mérite assurément quelques efforts. Affrontons les fatigues du voyage qui doit nous introduire dans la terre promise à l'humanité.

Quand nous traiterons de l'homme en géné-

ral, de sa nature, de ses penchants natifs, nous prendrons pour sujet d'étude (est-il nécessaire de le dire ?) non le sauvage, non le serf ignare et grossier, non l'individu abruti par le vice ou la débauche, mais l'homme cultivé, raffiné, — le type humain.

Ce n'est pas le sauvageon, mais bien l'arbre greffé, dont on apprécie l'essence et les fruits.

Un mot encore, avant d'entrer en matière.

J'emprunte à Charles Fourier certaines formules. Qui pourrait songer à m'en faire un grief?

Les libres-penseurs ? Mais personne n'a poussé l'indépendance de la pensée plus loin que ne l'a fait le partisan systématique du *doute absolu* et de l'*écart absolu.*

Les catholiques? Avant de me condamner, qu'ils se donnent la peine de me lire.

LA

SCIENCE POSITIVE DU BONHEUR

I

DÉFINITION DU BONHEUR

Le bonheur n'est point absolu, mais simplement relatif. Il varie selon la nature, la structure, les penchants, les goûts instinctifs, les facultés de chaque être. L'oiseau dans l'air, le poisson dans l'eau, se trouvent respectivement dans leur élément propre, qu'ils ne pourraient échanger sans souffrir et bientôt périr.

L'animal carnassier serait hors d'état de se sustenter en prenant une nourriture exclusivement végétale; par contre, la nourriture animale

répugne à l'herbivore, qui serait dans l'impossibilité de l'absorber et de la digérer.

Les fonctions sont également diversifiées, et les êtres sont pourvus des organes propres à leur faciliter l'exécution de leur tâche naturelle.

Le lion est armé de dents et de griffes pour saisir et dépecer sa proie; l'abeille, le castor, sont munis des instruments nécessaires à l'exercice de leur industrie.

Tout être accomplissant les fonctions auxquelles il est naturellement destiné, est heureux; il souffre, au contraire, si cet accomplissement lui devient impossible ou trop difficile.

Partant de ces données d'une incontestable justesse, on a défini le bonheur : *la vie dans son état normal.*

Unissant le mérite de la précision à celui de la généralité, cette définition revêt un caractère scientifique; aussi n'hésitons-nous pas à en proposer l'adoption.

Les êtres ont, manifestement, le droit d'accomplir leurs destinées, le droit de vivre normalement, en un mot, le droit d'être heureux.

Voilà donc, tout de suite, notre *droit au bonheur* corroboré et justifié par la seule définition du bonheur.

Ainsi, le bonheur est attaché à l'accomplissement de la destinée; il en est le résultat, l'effet, la conséquence.

Dès lors, pour déterminer les conditions du bonheur de l'homme, il faut connaître les éléments de sa vie normale, c'est-à-dire de sa destinée.

Demandons-en le secret à la teneur des lois primordiales, fondamentales, qui président aux destinées universelles.

Il restera à en faire l'application particulière à l'homme.

II

LES LOIS UNIVERSELLES

Trois lois régissent l'univers entier :

1° L'Attraction, loi du mouvement;

2° La Série, loi de l'ordre;

3° La Solidarité, loi de la cohésion.

Tout se meut en vertu de l'attraction; tout tend à s'ordonner selon la Série; tout se tient et s'enchaîne par la Solidarité.

La résultante de ces trois lois est l'harmonie, ou la variété ramenée à l'unité.

Partout où règne l'harmonie, la triple loi est observée; nulle harmonie n'existe, nulle unité n'est possible, si l'une des trois lois est enfreinte.

La science positive du bonheur est contenue en substance dans ces propositions sommaires.

Développons et prouvons.

L'attraction est le principe générateur du mouvement dans les trois règnes de la nature et dans tous les êtres connus, depuis l'atome jusqu'aux astres, depuis le minéral jusqu'à l'homme. « L'attraction régit tout », a dit Newton.

Dans les corps inorganiques, la molécule attire la molécule ; dans le ciel astronomique, l'attraction produit les évolutions des globes ; c'est l'agent de la gravitation universelle.

Dans le règne végétal, le rôle de l'attraction n'est ni moins actif ni moins important. La plante attire à elle, pour se les assimiler, les sucs propres à la nourrir ; elle se sent elle-même attirée vers la lumière nécessaire à sa coloration et à son épanouissement ; c'est en vertu de l'attraction que la séve circule dans l'organisme végétal ; c'est par l'attraction que s'opèrent la fécondation et la reproduction des plantes, aussi bien que leur alimentation.

Dans tous les actes de sa vie propre, l'animal est dirigé par l'attraction, qui prend alors le nom d'instinct.

Chez l'homme, qui résume en lui et cumule les trois règnes inférieurs, l'attraction remplit d'abord les diverses fonctions ci-dessus indiquées, puis

elle vient y ajouter des fonctions spéciales d'un ordre supérieur.

Les divers mouvements nommés désirs, aspirations, sympathies, affections, passions, constituent autant de formes, autant d'effets de l'attraction.

Ainsi dans les actions multiples de sa vie physique, intellectuelle et morale, l'homme reçoit l'impulsion attractionnelle.

Il serait absolument gouverné, totalement dominé par l'attraction aveugle, s'il n'était investi d'une glorieuse prérogative, le libre arbitre, éclairé, dirigé par la raison et la conscience; noble mais périlleux privilége, qui lui permet de réprimer, de contenir certains mouvements attractionnels, de les régulariser et de les hiérarchiser, de les contre-balancer, de les absorber par la substitution de l'un à l'autre.

Au fond, c'est toujours l'attraction qui détermine la volonté humaine, la différence dans la conduite provenant uniquement du choix de l'objectif.

Donc, il est vrai de le dire, l'influence de l'attraction se fait sentir chez tous les êtres, préside à tous les phénomènes de la vie, détermine tous les mouvements et les actes. L'attraction est la force motrice universelle.

Ce mouvement qui agite l'univers est-il désordonné ? Cette agitation est-elle dépourvue d'un rhythme régulateur ? S'il en était ainsi, quel épouvantable chaos ! La perturbation qui s'ensuivrait, entraînerait bientôt la destruction des globes et la ruine totale de l'univers dans un immense cataclysme.

Ici intervient la loi de l'ordre, la série, qui assujettit le mouvement à des règles calculées avec précision.

Une place assignée à chaque chose, et chaque chose mise à sa place, voilà l'ordre défini, et telle est la fonction de la loi sériaire. La série classe, arrange, distribue, ordonne; elle produit la hiérarchie, la gradation, le progrès. Elle soumet tout à son empire dans l'espace et dans le temps : dans l'espace, elle organise l'univers en une échelle compacte, dont les degrés sont occupés par des groupes d'êtres pourvus d'attractions de plus en plus nombreuses, de plus en plus développées, et ces groupes forment une gradation insensible depuis la matière brute jusqu'à l'homme.

La série partage le temps en une échelle progressive de moments ; le temps est une succession continue d'instants, comme la ligne géométrique est une succession non interrompue de points.

Dans la nature, rien de heurté, rien de brusque ni de saccadé; tout marche, tout s'avance par degrés insensibles, tout se développe progressivement : jours, saisons, âges, existences.

La série fixe les positions respectives des astres en déterminant exactement leurs orbites et en régularisant leurs mouvements.

La musique est une série de notes et d'accords assujettis au rhythme; le spectre solaire est une série de rayons, une gamme de couleurs. L'armée est une série; les corps d'armée sont des séries, et, de même, les divisions, brigades, régiments, bataillons, compagnies. Le corps humain est une série d'organes, qui forment eux-mêmes des séries de nerfs, de muscles, d'os, de veines, d'artères. L'homme, enfin peut être considéré comme une série d'attractions sensuelles, intellectuelles, affectives et autres. Le libre arbitre s'exerce en introduisant l'ordre hiérarchique dans ce système attractionnel; c'est lui qui fait un choix entre deux ou plusieurs attractions, qui substitue, préfère, superpose les unes aux autres, ainsi que nous l'avons dit.

Dans le paragraphe qui précède, le mot *série* est employé par abréviation, pour signifier un *arrangement,* un *agencement d'invidualités ou de*

groupes, en conformité de la loi sériaire; le lecteur intelligent ne s'y est pas trompé.

L'attraction engendre les mouvements, la série les distribue méthodiquement, la solidarité les combine, les enchaîne, les coordonne.

En vertu de la solidarité, l'univers forme une masse compacte, un ensemble, un tout relié dans ses parties multiples, un corps homogène, dont les divers membres sont subordonnés les uns aux autres, soumis à une mutuelle dépendance, s'entr'aidant et se soutenant réciproquement, coopérant simultanément ou successivement à une action commune. Les groupes innombrables de la série universelle se trouvent ainsi rattachés les uns aux autres, ralliés, intimement joints, unis et associés, engrenés et entrelacés comme les anneaux d'une chaîne immense, s'élevant en spirale vers un pôle dont la série s'approche indéfiniment, comme les asymptotes s'approchent des branches de l'hyperbole.

L'application combinée des trois lois donne pour résultante la variété ramenée à l'unité, l'harmonie.

Voyez en effet ce qui se passe au ciel astronomique.

Les planètes, mues par l'attraction, gravitent

autour d'un centre : le soleil; leurs mouvements sont réglés avec précision par la loi sériaire; escortées de leurs satellites, groupés autour d'elles, les planètes forment une série dont le soleil est le pivot. Les globes reliés entre eux et au foyer par des influences réciproques de chaleur, de lumière, d'aromes fécondants, d'effluves diverses, unis par des liens invisibles, se meuvent dans une dépendance mutuelle; leurs mouvements sont coòrdonnés par la solidarité, de telle sorte que, un seul astre venant à dévier de son orbite, la marche de tous les autres serait troublée.

Le résultat final est l'harmonie entre tous ces corps si différents de masses, de poids et d'allures.

Supprimez l'un des trois éléments, et aussitôt l'harmonie disparaît.

L'attraction, la série, la solidarité sont les trois ressorts qui concourent à produire l'unité au sein de la variété.

III

LES TROIS APHORISMES

Les propriétés des trois lois universelles sont résumées dans les aphorismes suivants :

1° Les attractions sont proportionnelles aux destinées ;

2° La série distribue les harmonies ;

3° Tout est lié, tout se tient dans l'univers.

L'observation et l'expérience confirment l'exactitude de ces trois propositions et les érigent en autant d'axiomes.

Un mot d'explication sur chacune d'elles :

1° Saint Thomas d'Aquin avait dit : « L'appétit de chaque être est naturellement excité et tend vers la fin qui lui est naturelle, et ce mouvement qui le pousse, provient d'une certaine conformité de l'être avec sa fin. »

Charles Fourier a exprimé la même idée dans cette formule plus élégante et plus concise :

« Les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

Voulez-vous connaître la destinée d'un être quelconque ? Étudiez ses attractions innées : règle certaine, criterium infaillible !

Ainsi, par exemple, l'animal est instinctivement et irrésistiblement entraîné vers le milieu dans lequel il est appelé à vivre, air ou eau ; il se sent attiré invinciblement vers la proie qui doit lui servir d'aliment ; il accomplit par attraction native les divers actes de son existence, et il se trouve pourvu, par la nature, des organes nécessaires à cet accomplissement.

Les attractions se mesurent exactement sur la vie de l'être, ou, en d'autres termes, sur le degré d'intensité, de noblesse et de durée de son existence. L'attraction du minéral se borne à l'affinité moléculaire ; le végétal étend davantage ses attractions : elles embrassent l'air, l'eau, la lumière, la chaleur, les milieux fécondateurs, et ainsi de suite. Chaque planète a son orbite déterminée, sa destinée fixée par la dose d'attraction dont le globe est pourvu.

Tenons donc l'aphorisme concernant l'attrac-

tion pour une vérité constante, admise également par les physiciens, les physiologistes, les philosophes et les théologiens.

Toute attraction innée a sa raison d'être ; son objectif est nécessairement une réalité.

2° « La série distribue les harmonies. »

La série ne crée pas les accords ; sa fonction consiste à les distribuer régulièrement et systématiquement ; elle classe, ordonne, hiérarchise les rapports d'identité, d'égalité et de différence ; elle en règle la coïncidence, la simultanéité, la succession ; en les graduant, en les combinant méthodiquement, elle en fait ressortir les effets de justesse, de beauté, de puissance.

Elle fixe avec précision la proportion que nous avons reconnue exister entre les attractions des êtres et leurs destinées.

Elle détermine les orbites assignées aux astres.

Elle combine, rapproche, compose, dispose les harmonies des couleurs, des odeurs, des saveurs, des sons, des formes, des figures, des tempéraments, des fonctions, des sympathies et des antipathies, des goûts et penchants, des caractères, des aptitudes et des vocations. Elle répartit les accords et les discords. Elle fait concorder les

semblables et sépare les contraires. Elle met en relief les similitudes et les contrastes.

Tout ce qui est mesuré, cadencé, rhythmé, la musique, la poésie, la danse, tous les mouvements réglés et calculés avec précision, sont des effets, des applications de la loi sériaire.

Sont également du domaine de la série les divers phénomènes de naissance, de vie et de mort, d'ascendance, d'apogée et de descendance; l'éclosion des germes, l'épanouissement des organes, la croissance progressive des facultés et des forces, les crises de transition entre les phases successives, et encore les métamorphoses, la rénovation des organismes, les évolutions historiques des races et des peuples.

La série organise les mesures préalables à la formation des groupes et des associations de groupes, en distinguant, classant, ordonnant les individualités selon les fonctions à remplir. Elle établit partout des catégories de choses et de personnes.

Elle distribue, en un mot, les mouvements produits par l'attraction et prépare l'unité, qui sera consommée par la solidarité. Par l'analyse, la série facilite la synthèse, rôle de la loi solidaire.

3° « Tout est lié, tout se tient dans l'univers. »

Rien n'est isolé, désagrégé; les règnes de la nature, loin d'être tranchés, absolument séparés l'un de l'autre, sont soudés l'un à l'autre par des sujets mixtes, des ambigus, servant de transition et de lien. Il en est de même en ce qui concerne les subdivisions de chaque règne en ordres, classes, genres, espèces, familles, individus; ces catégories divisionnaires sont rattachées les unes aux autres par des ambigus, de manière à prévenir les solutions de continuité. Nul intervalle appréciable ne vient entrecouper les moments dont le temps se compose : minutes, heures, jours, semaines, mois, années. Et de même pour la vie humaine et toutes les existences : âges et saisons, naissance, croissance, apogée, déclin, tout s'enchaîne sans interruption ni lacunes.

La famille repose sur la solidarité, et les générations sont reliées les unes aux autres.

Tout dans l'univers est combiné, uni, joint, intimement associé; tout fait corps homogène; tous les êtres, les fonctions, les institutions, ont une influence mutuelle et réciproque; l'univers est un assemblage de parties diverses qui dépendent les unes des autres.

Les trois lois fondamentales sont inséparable-

ment unies. Appliquées séparément, elles seraient de nul effet, ou bien elles produiraient la confusion, l'anarchie, le chaos universel. L'attraction isolée, c'est l'agitation déréglée; la série isolée, c'est l'immobilité et la mort; la solidarité isolée resterait inefficace et vaine; ce serait un non-sens. Tout se tient, les trois lois comme le reste.

L'unité étant la résultante de ces trois lois primordiales et rectrices, il s'ensuit que l'unité est la destinée de l'univers, la loi de la vie collective et individuelle, conséquemment la loi du bonheur pour chacun et pour tous.

L'unité est le but final, le plan à réaliser. Dès lors, la vie particulière de chaque être doit apporter un concours utile à la réalisation de l'unité universelle.

Cette coopération constitue la vie normale, autrement dit, le bonheur de l'être.

Ainsi, unité de plan, unité de système, mais unité qui n'est ni uniformité ni monotonie. L'univers offre, au contraire, le spectacle de la variété la plus merveilleuse. Les êtres ainsi diversifiés étant néanmoins soumis aux mêmes lois fondamentales, on observe entre eux des similitudes, des traits de ressemblance. Ces similitudes engendrent l'Analogie, procédé scientifique, méthode

d'étude, à l'aide de laquelle on transporte les connaissances acquises, d'un règne à un autre, d'un ordre de choses à un autre, d'un monde à un autre. De là les figures de mots et de pensées, les symboles, emblèmes, comparaisons, paraboles, images, métaphores et apologues.

On raisonne par induction ou déduction, en s'étayant de la règle suivante :

« La nature, une dans ses plans, est analogique dans ses œuvres. »

Bornons à ces aperçus notre étude des lois universelles. Ces données suffisent à notre dessein.

Nous allons demander à ces principes incontestables la solution théorique et pratique de notre problème capital du bonheur individuel et collectif. Nous tenons la clef des destinées; servons-nous-en pour découvrir le secret de notre vie normale.

IV

LA DESTINÉE HUMAINE

Le bonheur est, nous l'avons vu, la vie dans son état normal, l'accomplissement de la destinée. Nous avons admis ensuite cet axiome : « les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

Donc, pour connaître la destinée de l'homme, étudions ses attractions innées. Elles sont multiples : sensuelles, intellectuelles, affectives et autres ; mais il en est une dominante, pivotale : l'attraction pour la vie. Ce qui, de prime abord, caractérise l'homme, ce qui le différencie absolument, radicalement, essentiellement de l'animal, c'est le désir de prolonger indéfiniment sa vie, c'est la passion de la vie. Nous voulons vivre, vivre encore, vivre toujours.

L'animal vit au jour le jour, inconsciemment,

sans prévoir la mort, sans aspirer à une vie future, muni seulement d'un instinct conservateur de sa vie actuelle, ou, plutôt, d'un instinct qui le porte à éviter la souffrance. Ne prévoyant pas la mort, il n'en éprouve nullement les angoisses ; il meurt sans le savoir, sans regretter l'existence.

L'homme, au contraire, sent croître avec les années son attachement à la vie; le vieillard s'y cramponne énergiquement, malgré les infirmités et les maladies.

La mort! Ce mot nous glace d'effroi; il évoque à nos yeux un spectre sanglant, hideux, qui fauche autour de nous impitoyablement et sans relâche, qui, avant de nous frapper nous-mêmes, nous arrache les objets de nos plus tendres affections. La mort remplit nos yeux de larmes amères et torture nos cœurs de poignants chagrins.

Le suicide restera toujours une exception, une monstrueuse anomalie, une aberration, un acte de démence, de fureur ou d'aveugle désespoir.

L'assassinat constitue le crime le plus odieux, et la peine capitale, le plus terrible des châtiments ; l'échafaud nous inspire une invincible horreur.

Mort et bonheur, choses incompatibles!

La mort, néanmoins, est inexorable; aucun homme n'échappe à ses coups.

Quelle découverte serait jugée la plus précieuse? La suppression de la mort, ou du moins le secret de prolonger indéfiniment ou notablement la vie. Nulle invention ne serait accueillie avec de plus vifs transports de joie par le genre humain tout entier.

Pour conserver notre propre vie ou celle des êtres qui nous sont chers, aucun sacrifice ne nous coûterait. Pour nous affranchir du tribut de la mort, pour soustraire à ce fléau ceux qui charment notre existence, nous donnerions tous les trésors du monde.

Si, du moins, nous pouvions détourner les yeux de cette crise funeste, si, comme la brute, nous subissions la mort à notre insu, sans nous en douter, sans appréhender la catastrophe finale!

Malheureusement, au contraire, nous prévoyons de loin l'heure fatale, et cette prévision fâcheuse trouble notre vie, l'empoisonne et trop souvent l'abrége : la terreur de la mort en accélère et en précipite l'avénement.

C'est que la cruelle nous ravit tout : jeunesse, beauté, richesse, honneurs, tous les biens possédés ou espérés; elle nous arrache violemment à notre famille et à nos amis, à nos travaux et à nos études. Je voudrais pénétrer les secrets de la

nature et de la science; je voudrais posséder la vérité sur toutes choses; la mort y oppose un obstacle insurmontable.

Par un raffinement de cruauté, l'Auteur de mon être a allumé dans mon cœur des désirs immenses; la soif d'un bonheur infini me dévore. Oui, c'est à l'infini que tendent toutes mes attractions: amère dérision! je parais sans doute borner mes vœux à la prolongation indéterminée de ma vie; mais l'indéfini en durée m'entraînerait progressivement et nécessairement à l'infini. En effet, si ma vie indéfiniment prolongée était heureuse, il n'arriverait jamais un instant où je cesserais d'en souhaiter la continuation; loin de là, le bonheur m'attacherait à la vie avec une énergie proportionnelle à sa durée passée. Si, au contraire, j'avais vécu indéfiniment malheureux, je voudrais vivre encore, afin d'atteindre un jour le bonheur auquel j'ai droit, le bonheur qui est ma destinée. Et ainsi, en toute hypothèse, l'indéfini me conduirait à vouloir l'infini et l'immortalité.

Et ce qui est vrai de la durée, est également vrai de l'intensité. Toutes mes attractions tendent à l'infini, même les sensuelles, celles dont mes sens sont les véhicules. L'aspect d'un beau visage, d'un paysage enchanteur, d'un chef-d'œuvre de

l'art, l'audition d'une symphonie de Beethoven exécutée par des virtuoses, la perception de parfums enivrants, éveillent en moi, suscitent au plus intime de mon être des aspirations vers un monde idéal, des extases, des ravissements, des tressaillements enthousiastes, qui m'élèvent au-dessus de la terre, qui me transportent bien loin au delà du temps et de l'espace, dans une sphère supérieure, étrange, mystérieuse, fantastique. J'entends l'écho lointain d'une harmonie transcendante. Supposez ces diverses sensations éprouvées simultanément ou successivement durant une heure, cette heure sera délicieuse. Mais la réaction ne tardera guère à se produire. Mon cœur, hélas! n'est point pleinement satisfait; la réalité la plus brillante et la plus charmante reste incomparablement inférieure à l'intensité de mes désirs. Les plus belles fêtes sont éphémères; les plaisirs les plus doux, les plus vives jouissances, les élans d'enthousiasme font place bientôt à un désenchantement amer, à une déception pleine de tristesse. Le poids d'un incurable ennui, un instant soulevé, retombe sur nous et nous accable. Rien de ce que nous possédons ne suffit à rassasier la faim de bonheur qui nous dévore, rien n'apaise notre soif de félicité. Richesses, honneurs, joies, voluptés, restent beau-

coup en deçà, bien au-dessous de nos désirs. Nous sentons en nous un vide immense que rien ne parvient à combler, et de notre cœur s'exhale le cri de ce roi saturé de terrestres jouissances : « Vanité des vanités ! »

Nous n'allons jamais jusqu'au bout de rien ; nous n'épuisons rien, ni sensations, ni sentiments, ni pensées, ni expressions, ni amour, ni chagrins ; les larmes elles-mêmes tarissent alors que nous voudrions pleurer encore. Tout en nous reste inachevé, incomplet, tronqué, imparfait. Nous venons à chaque instant nous heurter contre des bornes au delà desquelles nous voudrions nous élancer. Nous brûlons de connaître la vérité sur toutes choses, et toute science humaine aboutit à d'impénétrables mystères. Partout et en tout nous rencontrons le fini, tandis que nos aspirations sont illimitées.

Je me sens poursuivi, tourmenté sans relâche par un idéal de beauté, de bonté, de vérité, de perfection en tout genre, dont rien n'approche dans le monde réel. Il me faut à tout prix sortir du domaine visible, peuplé de vulgarités et de misères, alternativement éclairé de lueurs blafardes, puis plongé dans les ténèbres, — pour m'envoler, sur les ailes de l'imagination, dans un séjour

merveilleux, radieux, resplendissant de lumière, où il me sera donné de boire à longs traits des félicités inénarrables, de me plonger dans une perpétuelle ivresse de pure joie et de volupté parfaite.

Et pourtant, la mort vient me précipiter dans le néant.

Eh quoi! mes attractions se trouveraient ainsi en opposition, en contradiction formelle avec ma destinée! Serais-je donc mis hors la loi, exclu moi seul, seul brutalement frustré du bénéfice de cette règle si sage, si bienveillante, qui régit tous les autres êtres de l'univers?

L'homme, roi de la terre, en serait le misérable paria!

Job avait donc raison de s'écrier: « Pourquoi suis-je né? Maudite soit l'heure de ma naissance! Malheur aux auteurs de mes tristes jours! »

Si la mort de l'homme inflige un cruel démenti à l'aphorisme attractionnel, elle contredit également l'axiome sériaire.

Juste proportion entre la destinée d'un être et ses attractions, tel est le principe; cette proportion est exactement réglée, rigoureusement calculée par la loi d'ordre et de pondération, par la série, qui distribue les harmonies. Or, nous ve-

nons de le constater, la mort rompt ce calcul proportionnel; elle détruit l'équation harmonique entre nos attractions et notre destinée. Donc la mort constitue une violation flagrante du second aphorisme comme du premier.

Relevons une autre infraction à la loi sériaire résultant de notre anéantissement par la mort.

Il devrait exister un constant accord entre notre intelligence et l'organisme qui en est le support et l'instrument physique. Or, à partir de la maturité, le corps commence à décliner, tandis que l'intelligence continue à grandir, et quand la faculté intellectuelle arrive à son apogée, l'organisme s'affaiblit de plus en plus et ne tarde pas à entrer en dissolution. Le flambeau se brise au moment où la lumière atteint le maximum de son éclat.

Si, conformément à la loi générale de rénovation des organismes, un corps plus parfait venait remplacer la machine vieillie, on s'expliquerait la progression continue de la force intellectuelle coïncidant avec la transformation corporelle. Mais, au contraire, l'anéantissement par la mort vient consommer la rupture de l'équilibre, et la croissance intellectuelle n'a plus de raison d'être. L'intelligence s'éteint trop souvent alors qu'elle rayonne des plus vives clartés.

A son tour, la loi de solidarité est enfreinte par la mort. En vertu de l'axiome : « Tout se tient, tout est lié dans l'univers », le genre humain devrait, à un moment donné, former un corps homogène, une vivante unité. Par l'effet de la mort, les générations successives restent désagrégées ; les familles succèdent aux familles, mais leur réunion ne s'opère jamais ; entre elles jamais de coexistence, jamais de vie simultanée ; à aucune époque l'humanité ne sera constituée en société effective, en une personne morale complète.

Et, dans ces conditions, quels rapports peut-on espérer entre les habitants de la terre et ceux des planètes appartenant au même système solaire ? Quelles relations pourraient jamais s'établir entre les populations de ces divers globes ?

Tout n'est donc pas lié dans l'univers, si la mort vient nous anéantir totalement, si pour nous il n'est point d'autre vie que la vie terrestre.

V

L'AME IMMORTELLE

Ainsi, je veux vivre, et je meurs! Mes aspirations m'entraînent vers l'infini, et la mort me terrasse, et ma triste existence a réalisé le supplice mythologique de Tantale.

Moi qui revendiquais si fièrement mon droit au bonheur, me voilà tombé, vil esclave, sous le joug de la mort.

Seul dans l'univers, l'homme se voit en proie à des attractions diamétralement opposées à sa destinée. Le voilà proscrit, frappé d'ostracisme, réduit à envier le sort de la brute. Et pourquoi lui infliger une telle exclusion de la règle commune? Rien ne la motive, rien ne l'explique.

Cette situation anormale, dois-je la subir avec l'apathique résignation du fatalisme? Suis-je con-

traint d'admettre, à mon préjudice, cette odieuse dérogation aux lois universelles ?

Ici se dresse devant moi le formidable problème d'Hamlet : « Être ou n'être pas », la vie ou le néant !

La question se ramène aux termes suivants : l'organisme qui se dissout à la mort, contient-il l'homme tout entier ?

L'affirmative détruit les trois principes primordiaux formulés en aphorismes ; la négative les confirme en les appliquant à l'humanité.

Si le corps, cet appareil fragile et destructible, ce réseau de chair mobile, constitue à lui seul tout mon être, l'édifice des lois-mères, solidement construit pourtant — nous le croyions — sur les données positives de la raison et de la science expérimentale, cet édifice s'écroule comme un frêle échafaudage ; nos axiomes s'évanouissent comme une vaine fumée au souffle glacé de la mort et du néant.

Ou plutôt, la réponse affirmative à la question ci-dessus posée laisserait, il est vrai, subsister les lois universelles, mais pour régir exclusivement les êtres inférieurs ; l'homme seul échapperait à leur action bienfaisante ; encore même y serait-il assujetti pour ses fonctions secondaires ; ses attrac-

tions pivotales, par une dérogation exceptionnelle, resteraient seules privées de toute satisfaction.

Tel serait le privilége réservé à l'être supérieur, au gérant du globe, au roi de la terre!

A ce compte, que serait l'homme, en réalité? Un être rejeté en-dehors des lois communes de la nature, un monstre!

Le phénomène est-il assez absurde, l'anomalie assez dérisoire? Et pourquoi admettre cette opinion excentrique? Pour arriver, en dernière analyse, à déclarer l'homme une machine purement matérielle, destinée à périr totalement, en dépit de ses attractions innées.

Hâtons-nous de revenir à des idées plus saines, en faisant rationnellement rentrer l'homme dans la règle universelle.

J'ai un droit incontestable à vivre de ma vie normale; or, pour moi comme pour tous les êtres, la vie normale, c'est la vie conforme à mes attractions; pour moi, c'est la vie sans bornes, ample comme mes désirs, c'est la vie complétement épanouie, embrassant dans ses relations tout ce qui existe dans l'univers.

A tout prix, je veux me soustraire au néant, écarter l'humiliante exception dans laquelle le Matérialisme voudrait me parquer.

Comment survivre à la mort? Par l'immortalité! C'est le seul moyen imaginable.

Mon organisme corporel se dissout; dès lors il ne peut me conserver la vie. Il me faut donc chercher ailleurs.

Le principe vital de l'homme, ce qui anime son être, l'âme en un mot, *anima,* l'âme ne peut-elle être distincte du corps auquel elle est unie? L'âme ne peut-elle se détacher de son enveloppe? L'âme ne peut-elle être douée d'immortalité? L'affirmative me sauve; toute autre hypothèse me précipite dans cet abîme du néant dont j'ai horreur.

— Mais, objectera-t-on, certains hommes souhaitent d'être anéantis par la mort.

— C'est possible; mais d'où vient un tel souhait? De la crainte des supplices dont ils se croient menacés dans un autre monde. Ils cherchent à étouffer leur attraction naturelle pour la vie sans fin, par terreur d'un sort affreux; ainsi, la fille-mère fait violence à la nature et tue son enfant par peur de l'infamie.

L'exception n'infirme pas la règle.

Ne craignons pas d'insister; nous sommes dans le vif de la question; l'immortalité de l'âme est le nœud de notre problème du bonheur.

Pas de milieu : ou mon droit pivotal est

frustré, ou bien mon âme est immortelle. Il faut opter !

J'opte, sans hésiter, pour l'immortalité de l'âme.

L'âme serait invisible et impalpable, soit ! Il existe de telles substances, même dans la nature; la science ne nous laisse aucun doute à cet égard.

Mystère ! Eh, oui ! — Mais mystère aussi dans le néant; le mystère est inévitable.

La raison décisive, la voici :

L'immortalité de l'âme est une conséquence nécessaire des principes universels, l'application logique, régulière, des lois primordiales, fondamentales, immuables. L'immortalité concorde parfaitement avec mes attractions les plus impérieuses; elle donne satisfaction au plus important des droits de l'homme.

Le néant, au contraire, est un mystère absurde et révoltant. Il répugne essentiellement à mon instinct naturel; il est repoussé par les trois aphorismes admis comme axiomes; il demeure pour nous une énigme à jamais insoluble, un secret douloureux qui pèse sur nous jusqu'à notre dernière heure : secret inexpliqué et inexplicable, mystère éternel; tandis que le mystère de l'immor-

talité est temporaire et sera éclairci après la mort, nécessairement. Le mystère, enfin, voile ici, non pas le dogme, qui est clair, mais simplement le mode de notre immortalité.

Au surplus, le mystère plane sur l'existence humaine depuis la génération jusqu'au tombeau.

Qu'ai-je été au début? Un œuf microscopique, un atome collé au sein maternel, atome inerte, granule imperceptible. L'ovule fécondé a germé, il s'est animé, puis peu à peu transformé en organisme rudimentaire. Cette première phase s'accomplit en un milieu obscur; le fœtus vit déjà sans doute, mais d'une vie inconsciente, dépendante, végétative.

Après quelques mois passés dans cette étroite prison, j'en suis sorti en brisant le lien qui m'y retenait captif. De végétal je suis devenu un animal chétif, dirigé par un instinct aveugle, nourri du lait maternel, hors d'état de me soutenir sans le bras de ma nourrice. Puis mes yeux ont entrevu le jour, mes pieds ont commencé à me porter ; me voilà enfant. Bientôt la raison s'éveille, d'abord lueur vacillante, puis lumière graduellement croissante. Je continue à grandir, et certains organes spéciaux se développent; j'atteins l'adolescence, puis la jeunesse; enfin je suis un homme.

Parvenu à l'âge mûr, je ne tarde pas à décliner, au moins physiquement. Ce sera un jour la vieillesse, suivie de la décrépitude, terminée par la mort.

Que de transformations successives! A chaque période septennale — la science l'atteste — je me suis trouvé totalement renouvelé; et, toutefois, mon identité personnelle s'est maintenue en dépit de ces modifications.

Mystérieuse à son origine, l'existence humaine reste mystérieuse dans son développement; pourquoi s'étonner de la voir mystérieuse encore après la mort?

La mort, qu'est-ce donc? C'est, après tant de métamorphoses, une transformation dernière, incompréhensible, mais indispensable, mais en harmonie avec les lois universelles.

Au milieu de tant de mystères, l'immortalité de notre âme est un mystère de plus, mystère logique, mystère éclairé par l'analogie. Le fœtus passant des ténèbres à la lumière, de la captivité à une liberté relative de mouvements, nous offre une faible image du sort qui attend l'homme à la mort. Après avoir rampé sur la terre, comme la chenille, nous paraissons, comme elle, nous anéantir, mais c'est pour revêtir une forme plus brillante, c'est pour nous élancer, comme le papillon, dans

une région supérieure, région de liberté et de bonheur.

Comment s'opère cette résurrection? Ah! je l'ignore, ainsi que tant d'autres choses. Comment s'opère la génération? Comment le père communique-t-il sa ressemblance à ses enfants? Comment les substances alimentaires se transforment-elles en chyle, en sang, puis en muscles, en nerfs, en os, etc.? Comment mes sens me transmettent-ils des idées? Comment la parole traduit-elle immédiatement ma pensée? Comment mes membres obéissent-ils instantanément à ma volonté? Comment un pépin devient-il successivement tige, feuillage, fleur, fruit? Comment la greffe modifie-t-elle la séve et change-t-elle la nature des fruits d'un arbre? Comment l'eau devient-elle vapeur, neige, glace? Comment le charbon sombre et opaque devient-il un diamant étincelant et transparent après un séjour prolongé dans la terre?

Quand nous aurons répondu à ces questions et à mille autres, quand nous aurons pénétré les causes premières de tant de phénomènes au milieu desquels nous vivons, quand nous connaîtrons la substance même des choses et le secret de la vie des êtres, nous serons peut-être fondés à repousser d'autres mystères.

« Où en serions-nous, s'écrie Arago, si on se mettait à nier tout ce qu'on ne peut pas expliquer ? »

La science éminemment positive, la géométrie elle-même, n'est pas exempte de mystères. Nous l'avons remarqué à propos du *point* imaginaire qui lui sert de base. Citons encore la propriété dont jouissent les asymptotes de se rapprocher incessamment de l'hyperbole, sans jamais l'atteindre, si ce n'est à l'infini.

En attendant la pleine lumière, la science intégrale, bornons-nous à dire :

Le changement de forme et de milieu constitue pour l'homme un phénomène régulier. Il débute dans l'utérus avant d'entrer dans l'atmosphère libre. Pourquoi de l'atmosphère terrestre ne passerait-il pas dans un milieu éthéré ?

Si je pouvais m'entretenir avec un fœtus, s'il pouvait m'entendre et me comprendre, que penserait-il quand je lui prédirais l'existence qui l'attend lors de sa venue au jour? Cette existence future diffère tellement de sa vie actuelle, qu'il refuserait d'ajouter foi à ma prédiction.

Bien mieux, je suis tenté moi-même de regarder comme des rêveries ces états d'ovule et de fœtus par lesquels j'ai certainement passé.

A plus forte raison doit-il me sembler étrange de subir une métamorphose dont il m'est impossible de me faire une idée exacte; mais la logique m'impose rigoureusement la croyance à l'immortalité de l'âme. Oui, mon âme est immortelle, ainsi l'exige la règle, dont l'homme ne saurait être excepté, sans la plus révoltante monstruosité.

Le mystère de l'âme immortelle est, d'ailleurs, la conséquence du mystère de notre nature complexe. Évidemment, il y a dans l'homme autre chose que l'appareil organique, matériel et borné. Quel rapport voyez-vous entre ce corps fluide, variable, tangible, fini, et nos aspirations vers l'idéal, notre attraction dominante pour l'infini? La présence en nous d'une âme immatérielle, persistante, rend raison de cet alliage de ressorts et d'éléments dont se compose notre nature.

Niez l'âme spirituelle, et à l'instant les ténèbres s'épaississent, et vous ne comprenez plus rien à la nature humaine.

L'immortalité de l'âme est donc un mystère vraiment lumineux. Aussi le dogme en a t-il été généralement admis par les hommes de tous les lieux et de tous les temps.

Contradiction apparente! Nous avons la certitude de mourir, nous prévoyons la mort, et nous

vivons à peu près tous comme si nous ne devions jamais mourir. C'est qu'il y a en nous un principe de vie inamissible, impérissable, dont nous avons le sentiment instinctif.

Toute métamorphose est le développement d'un germe préexistant; à la mort s'épanouit en nous le germe de l'immortalité que nous possédons pendant notre vie terrestre.

Qui veut la fin veut les moyens. Nous voulons le bonheur infini, croyons à l'âme immortelle : ce dogme est le corollaire obligé des lois universelles.

Et ne nous y trompons pas : il m'importe peu que le principe vital qui m'anime soit indestructible; si le souffle qui me vivifiait s'exhale, à ma mort, de mon organisme pour passer en un autre être, mon attraction n'est nullement satisfaite. Revivre en d'autres individus, belle consolation ! Ce qu'il me faut, c'est le maintien, la persistance, la prolongation de ma personnalité, c'est *moi-même* qui veux continuer à vivre en me transformant au moment de la crise mortelle.

Nous compléterons cette idée au chapitre suivant.

Un argument encore en faveur de la vie d'outre-tombe. On proclame sans cesse l'homme *Roi de la terre.* Singulier roi, auquel il est interdit de

parcourir ses états! Roi impuissant et misérable, condamné à ramper sur son globe, sans en pouvoir explorer totalement l'atmosphère, roi auquel il est même impossible de pénétrer dans l'intérieur et jusqu'au centre de la planète, au cœur de son royaume! Aussi se voit-il réduit à gérer bien imparfaitement la superficie de son prétendu domaine. Il ne possède aucune action efficace sur la sphère terrestre, et son influence sur l'enveloppe atmosphérique reste à peu près nulle. Si donc tout se borne pour lui à la vie présente, loin d'être le vrai dominateur du globe, il en demeurera l'humble sujet, collé à la surface de son habitacle.

Pour raffiner l'atmosphère et la gouverner, pour en maîtriser les éléments et les forces, pour régir les substances impondérables, notamment l'électricité, il a besoin d'une existence supérieure, dans laquelle, revêtu d'un organisme subtil, il étendra sa puissance souveraine sur les régions atmosphériques, il entrera même en relations avec les planètes de son groupe solaire, il possédera intégralement la sphère terrestre, depuis la circonférence jusqu'au centre. Alors seulement il méritera le titre de *Roi* dont on le décore aujourd'hui faussement, ou plutôt qu'il se décerne à lui-même pompeusement et ridiculement.

Nous trouvons là une preuve confirmative et géminée de l'immortalité de l'âme et d'une vie ultérieure.

L'homme a le sentiment de sa grandeur future; mais, pour se déployer immense comme nos attractions, notre destinée ne saurait se ravaler aux négations du nihilisme moderne.

VI

L'EXISTENCE D'OUTRE-TOMBE.

Comment se réalisera l'existence d'outre-tombe? Quel en sera le mode ? Dans quel milieu s'accomplira-t-elle ?

Une inquiète curiosité nous pousse à émettre des réponses conjecturales à ces questions touchant notre avenir d'immortalité.

Ici se présentent divers systèmes entre lesquels il faut choisir.

Nous avons énoncé déjà la solution présentée par le panthéisme. Mon âme, à la mort, se fondrait dans l'âme universelle; mais cette fusion, m'enlevant mon individualité, donne à mes vœux une satisfaction absolument dérisoire.

Vient ensuite la métempsychose, selon laquelle

mon âme passerait dans une plante ou dans un corps bestial. Voilà, certes, une immortalité bien enviable!

Un système moins répugnant consiste à admettre pour l'homme une série d'existences ou de renaissances sur la terre, avec des corps différents et dans des conditions sociales nouvelles.

Certains philosophes pensent que notre immortalité s'accomplit au moyen d'un alternat sans fin entre une existence terrestre et une existence dans un monde supérieur.

D'autres supposent des migrations successives dans les globes innombrables qui peuplent l'univers.

Enfin, selon un dernier système, notre existence d'outre-tombe serait éternelle dans un séjour de bonheur parfait, auquel a été donné le nom de ciel ou de paradis.

De ces divers modes, quel est celui qui satisfait le plus complétement mes attractions?

Écartons tout d'abord la métempsychose.

Revivre sur la terre ou passer indéfiniment dans des globes différents: perspective peu enviable!

L'existence terrestre est bornée, tronquée,

tout à fait incapable de donner un essor intégral à mes attractions. Si j'ai goûté le bonheur dans une vie supérieure, j'éprouverai une invincible horreur à recommencer sur la terre une existence analogue à celle que j'y aurai déjà subie. Et je serais voué perpétuellement à un tel alternat! A cette immortalité je préférerais le néant.

Voyager successivement en divers globes, changer ainsi éternellement d'habitation sans me fixer jamais nulle part, cette vie nomade, avec ses déménagements incessants, ne saurait être absolument de mon goût.

Tous ces systèmes étant éliminés, il reste l'éternité heureuse au séjour céleste. Ce mode de vie immortelle comble tous mes vœux, répond exactement à mes attractions innées.

Telle est donc ma destinée d'outre-tombe.

Le paradis chrétien, a-t-on objecté, présente l'idée de l'inactivité, de la monotonie, de l'ennui à perpétuité. L'âme vouée à ce triste sort en viendrait, comme Calypso, à se trouver malheureuse d'être immortelle.

L'objection tombe devant cette simple observation : le paradis céleste doit être l'asile du bonheur parfait, infini, absolu. Donc le dégoût et l'ennui en sont nécessairement exclus.

Si le ciel que vous imaginez est monotone et ennuyeux, il ne réalise pas notre idéal, et, dès lors, votre paradis n'est pas le nôtre; il nous faut un lieu de félicité complète pour mettre notre destinée en conformité avec nos attractions.

Comment goûtera-t-on cette félicité? En quoi consistera ce bonheur infini? Voilà ce que notre esprit ne peut concevoir, l'existence supérieure différant totalement de l'existence terrestre, comme la vie de l'adulte diffère de la vie fœtale; ou plutôt, il n'y a nulle comparaison à établir entre le parfait bonheur du ciel et l'existence la plus brillante sur la terre.

Nous en sommes réduits aux conjectures sur le paradis et sur la vie qui nous y est réservée. Là les trois lois fondamentales reçoivent leur développement, leur extension à l'infini; là règne l'harmonie universelle. Là nos attractions prennent un essor illimité vers leur foyer central. Là les séries trouvent leur pivot, les hiérarchies leur sommet, les êtres de toute nature leur lien commun, l'expansion totale de leurs facultés.

Là toute vérité est dévoilée. Là se révèle l'Auteur de l'univers, le Législateur souverain.

— Eh quoi! nous voilà transportés dans un monde surnaturel, fantastique, dans le pays des

rêves et des chimères ! La raison permet-elle de croire à cette fantasmagorie ?

Rappelons-nous en ce moment notre résolution d'accepter les conséquences logiques des principes reconnus certains, de ne pas repousser les applications des lois constatées, de nous incliner devant les corollaires des théorèmes démontrés.

Loin que le monde surnaturel soit une absurde rêverie, une chimère enfantée par l'imagination en délire, il est le résultat obligé des lois immuables de la nature ; en un mot, rien de plus naturel que le surnaturel. Il répond à notre attraction innée pour le merveilleux, attraction universelle, irrésistible. C'est que notre destinée est merveilleuse.

Si le monde surnaturel échappe à nos sens, notre raison en affirme l'existence nécessaire, la réalité indispensable.

Que de choses restent, durant cette vie, au-dessus de notre portée, qu'il serait pourtant absurde de révoquer en doute !

L'aptitude à percevoir le surnaturel demeure en nous à l'état latent, comme endormie et inerte ; mais une évolution normale la fera épanouir en temps utile ; au moment de la crise mortelle, cette faculté s'éveillera comme s'éveille l'ovule après

la fécondation, comme s'éveille la vue chez l'enfant après la sortie du sein maternel.

L'aveugle est-il recevable à nier la lumière, le sourd à nier la musique, l'impubère à nier la virilité ?

La photographie nous fournit ici une analogie saisissante.

Sur la plaque sensibilisée, l'image existe, quoique encore invisible ; mais bientôt, à l'aide d'un procédé spécial, son empreinte apparaîtra à nos yeux.

L'électricité, qui nous enveloppe et nous pénètre, échappe à notre vue, et, néanmoins, son existence est incontestable.

Il y a un monde d'infiniment petits, d'animalcules, d'infusoires, qu'il nous est impossible d'apercevoir à l'œil nu; il y a un autre monde d'infiniment grands, que son éloignement rend invisible sans le secours d'instruments d'optique. Nous ne pouvons, toutefois, nier l'existence de ces deux mondes.

— Mais, objectera-t-on peut-être, l'image photographique et les infusoires et les astres lointains apparaissent à nos regards, au moyen soit d'un procédé chimique, soit du microscope ou du télescope. Quant à l'électricité, elle se manifeste par

des phénomènes et des expériences qui ne permettent pas de contester son existence.

Le monde surnaturel, au contraire, reste absolument inappréciable à nos sens pendant notre vie terrestre. Quelle certitude pouvons-nous donc acquérir à cet égard?

— Une certitude scientifique, c'est-à-dire rationnelle et expérimentale, aussi forte que la certitude mathématique.

Nous pouvons invoquer, ici encore, une analogie frappante.

Un savant astronome annonce la découverte d'une planète, dont il précise la position, à l'aide du calcul des perturbations célestes. Le globe échappait pourtant à l'œil armé du télescope le plus puissant.

On finit par apercevoir la *planète Neptune;* mais les astronomes en admettaient l'existence comme indubitable avant même que la vue confirmât les données scientifiques signalant la présence du globe à la place indiquée par le génie divinateur de Leverrier.

De même en est-il du monde surnaturel, dont les principes les plus irrécusables nous attestent la réalité. Tout s'enchaîne : notre droit au bonheur implique l'immortalité de l'âme,

laquelle implique à son tour le monde surnaturel.

Répétons-le : nier le surnaturel, c'est admettre contre l'homme une exception aux lois universelles que rien ne saurait justifier; c'est nous vouer au désespoir en faisant de la vie humaine le mystère le plus illogique et le plus odieux.

Avec l'âme immortelle et le séjour céleste, tout s'explique, tout devient lumineux.

Le ciel constitue la troisième et dernière étape de notre existence.

Notre vie se compose, en effet, nous l'avons constaté, de trois phases distinctes, chacune marquée par un changement de forme et de milieu ambiant, avec progression de liberté, de lumière et de durée, à chaque évolution.

La première phase s'accomplit dans l'obscurité du sein maternel : phase embryonnaire, rudimentaire; relations inconscientes du fœtus avec sa mère, relations bornées et absolument dépendantes; durée de quelques mois seulement.

La seconde phase a pour théâtre la superficie du globe terrestre; elle s'accomplit dans une sorte de pénombre, alternant entre le jour et la nuit; relations plus étendues, mais néanmoins encore fort restreintes, limitées à peu près à la surface

de la planète; rapports avec un petit nombre d'hommes, nos contemporains; rapports intermittents, fugitifs, éphémères. Durée de quelques années, environ le centuple de la première.

La troisième phase se développe au ciel, dans les splendeurs de la lumière; phase radieuse, phase de liberté complète; relations avec les habitants des myriades de globes lancés dans l'espace; unité universelle. Durée sans fin, éternité!

Drame en trois actes, notre existence se déroule sur trois scènes progressivement agrandies.

Ici-bas la dispersion, au ciel la réunion totale et définitive de l'humanité et de tous les êtres vivants, disséminés jusque-là dans les champs de l'univers.

L'homme, ébauché sur la terre, revêt au ciel sa forme parfaite, avec l'épanouissement de toutes ses facultés, l'essor intégral de ses attractions.

Ici-bas le vestibule, la salle d'attente; au ciel, la patrie, la terre promise, la demeure finale et permanente. Ici le fleuve du temps, la mer orageuse; au ciel, le port de l'immuable éternité.

Nous marchons ici-bas dans un clair-obscur mystérieux. Nous nous avançons dans un tunnel, à l'extrémité duquel nous apercevons une lueur qui grandit à mesure que nous en approchons.

Çà et là, le long du chemin, de pâles flambeaux luttent contre les ténèbres; à l'aide de ces torches vacillantes, nous entrevoyons des vérités fragmentaires.

Au ciel, les voiles se déchirent, le soleil de la vérité, dissipant les ombres, brille d'un incomparable éclat.

Ainsi, les trois périodes de notre existence se succèdent en se rattachant l'une à l'autre, comme les anneaux d'une chaîne; en s'engendrant l'une l'autre, comme la séve engendre la fleur et la fleur le fruit, chaque période amenant une métamorphose nouvelle.

Et cette destinée se trouve en conformité avec la triple loi constitutive de l'harmonie.

Supprimez la phase céleste, que reste-t-il à l'homme ? Une vie écourtée et misérable. Et quel plan assigner à l'univers en dehors de l'unité ?

A l'inverse, on peut se demander :

— Pourquoi sommes-nous tenus de stationner sur la terre avant d'arriver au ciel? Pourquoi débuter ailleurs que dans la patrie finale ?

— Parce que la loi sériaire exige en toutes choses une gradation, un développement progressif. La vie humaine s'avance du connu vers l'inconnu, des ténèbres vers la lumière croissante.

La nature nous propose ici-bas une énigme à deviner; notre traversée ressemble à un roman, dont les péripéties nous intriguent et dont le dénoûment est indéterminé ou vaguement prévu. La vérité se déroule par degrés devant nous, et cette progression n'est pas absolument dépourvue de charme.

Livingstone s'avançant pas à pas, à travers mille obstacles, dans les régions inconnues de l'Afrique centrale, découvrait à chaque instant des sites nouveaux, des peuplades aux mœurs étranges, une faune et une flore originales; son voyage, exempt de monotonie sinon de fatigues et de périls, ne ressemblait point à une banale excursion; c'était une expédition offrant une intrigue piquante, une exploration dont l'intérêt compensait les dangers et les peines.

Image restreinte de notre existence terrestre!

D'ailleurs, une fonction spéciale est dévolue à l'habitant du globe : la culture superficielle, le raffinement dans une certaine mesure, l'embellissement partiel de la planète par l'application des lois universelles. L'homme est constitué le collaborateur de la Nature ou de l'Être souverain, et le séjour terrestre devient le noviciat du ciel.

Ainsi se trouve déplacé le point de vue du

bonheur; c'est par delà le tombeau qu'il le faut surtout envisager; c'est dans la vie supérieure seulement qu'on en peut espérer la pleine jouissance; la vie humaine dans son état normal s'épanouit au ciel.

Mais qu'est-ce donc, encore une fois, que le monde surnaturel, et par quels procédés s'y réalise le bonheur? Nous avons le plus grand intérêt à posséder, sur le ciel, au moins des notions approximatives, afin d'en reproduire le type ici-bas dans la mesure du possible.

Il nous faudrait une sorte de télescope pour découvrir les êtres et percevoir les choses du monde supérieur.

Guidés par l'induction analogique, essayons d'explorer le séjour céleste.

Là, sans doute, les lois universelles s'étendent, se déploient à l'infini; là (nous l'avons dit) les attractions prennent un essor illimité; là se réalise l'unité intégrale, l'harmonie atteint sa perfection. Mais que de tels aperçus sont vagues! Nous voudrions acquérir des informations plus précises sur notre future et éternelle patrie.

Jetons un coup d'œil sur l'univers visible, figure imparfaite du ciel; étudions le microcosme humain, pâle reflet du monde surnaturel.

L'univers nous montre un centre autour duquel gravitent des séries de groupes planétaires; un soleil, foyer de lumière, de force, de chaleur.

Dans notre organisme nous voyons aussi un centre : le cœur, foyer de chaleur, communiquant le mouvement, distribuant la vie aux divers membres; nous voyons régner l'ordre sériaire, nous voyons la solidarité relier toutes les parties du corps; nous voyons toutes les fonctions s'accomplir avec harmonie sous la direction du cœur.

Le cœur, remarquons-le, est considéré comme le siége et le symbole de l'amour.

Au ciel doit également exister un foyer central de force, de chaleur et de vie.

Quelle idée pouvons-nous concevoir au sujet de ce Cœur de l'univers?

VII

DIEU

Une loi implique un législateur; toute loi porte l'empreinte de son auteur, dont elle exprime la volonté. Ainsi, la loi révèle les attributs du législateur.

Voilà les enseignements de la raison et de l'expérience.

Or, en étudiant les lois qui régissent l'univers, nous y avons reconnu un caractère de permanence et d'immutabilité. Ces lois sont marquées au coin de l'intelligence, de la sagesse, de la puissance, portées au suprême degré. Elles se combinent et s'enchaînent de manière à produire l'harmonie universelle, en procurant le bonheur aux êtres qui les observent.

Lois éminemment bonnes et bienfaisantes, elles émanent d'un législateur nécessairement bienfaisant et bon.

Mais qui donc a donné l'impulsion, imprimé le mouvement à l'univers ? Qui a choisi pour moteur l'attraction, c'est-à-dire le plaisir ? Quel Être a proportionné si exactement les désirs aux destinées, les ressorts aux actions, fondé l'ordre sériaire qui assigne une place distincte à chacun des êtres innombrables dont l'univers est peuplé, les constituant ainsi en hiérarchies parfaitement graduées ? Qui donc a relié, en les solidarisant, les diverses parties de l'univers, les éléments et les êtres ?

Quel est, en un mot, le souverain Législateur ?

Le genre humain lui a donné le nom de Dieu.

Qu'est-ce que Dieu ? A cette question plusieurs réponses.

Nous connaissons déjà celle du panthéisme : Dieu, c'est le principe vital qui anime l'univers, principe inconscient, force aveugle, agent impersonnel, sorte de fluide vague communiquant la vie au hasard; c'est un souffle fécondateur. Dieu, c'est l'humanité se développant et progressant indéfiniment. Dieu, c'est la nature, c'est le grand Tout, le grand Pan.

L'athéisme répond : Dieu, ce n'est rien qu'un mot inventé pour expliquer naïvement les causes premières des phénomènes; Dieu, c'est encore un épouvantail dressé par des fourbes pour dominer les ignorants et les simples.

Le fatalisme répond : Dieu, c'est le Destin, l'inexorable nécessité.

Ces réponses sont-elles propres à me satisfaire ?

Mon droit au bonheur, ce droit pivotal, a pour corrélatif une obligation imposée à l'Auteur de mon existence. Si mon obligé est un fluide, un souffle vital, que devient mon droit ? Puis-je le revendiquer sérieusement contre la Nature impersonnelle, le hasard, le Destin, contre une entité sans consistance, contre le Néant ? Qu'ai-je à faire de ce Pan insaisissable, de ce grand Tout qui, en réalité, n'est rien ? Quel bonheur puis-je attendre de ces tristes divinités, de ces dieux plus impuissants, plus misérables que moi-même ? Et si Dieu n'est pas, à qui m'adresser pour faire valoir mon droit ?

Ma raison se révolte ; elle repousse et la négation de l'athéisme et les définitions du panthéisme et du fatalisme; c'est du vent et de la fumée, ce sont des mots vides de sens.

Je méprise une Divinité inintelligente, aveugle, inconsciente, et je me sens incomparablement supérieur à elle.

— L'humanité, en progressant indéfiniment, devient Dieu, dites-vous ?

— Mais alors, quelle est l'origine, la cause génératrice de l'humanité ? Est-ce donc l'humanité qui a créé l'univers ? Si ce n'est-elle, qui donc en est le créateur ? Nul effet sans cause : où est la cause originelle de ce qui existe ?

De qui émanent les lois universelles ? Si c'est de Dieu, comment nier sa sagesse et sa bonté ? Et s'il n'en est pas l'auteur, montrez-moi donc le véritable Législateur ! Est-ce un souffle ? Est-ce le néant ?

De deux choses l'une :

Ou Dieu est une personnalité, — ou Dieu est une abstraction vaine; pas de milieu : il faut opter.

Conserver l'appellation, la dénomination de l'Être divin, afin d'échapper à la qualification malsonnante d'athée, est-ce une concession suffisante au sens commun ? Assurément non. Si tout est Dieu, Dieu n'est rien, et le panthéisme se confond avec l'athéisme.

Bien mieux : l'athée, dans sa brutale franchise,

nous semble plus respectueux que le panthéiste envers l'idée sublime de la Divinité; niez Dieu radicalement, plutôt que de l'avilir en le ravalant à la fonction de vapeur vivifiante!

Que dire pourtant de la personnalité divine? Est-il question d'attribuer à Dieu la forme humaine? Nullement, et l'anthropomorphisme est manifestement une erreur grossière.

En quoi donc consiste cette personnalité? Il nous est impossible de l'imaginer; est-ce, toutefois, un motif suffisant pour la repousser? Le fœtus serait donc fondé à nier la personnalité de son père et de sa mère, sous prétexte qu'il ne la peut comprendre? Le fœtus n'a et ne peut avoir aucune idée de la personne humaine qu'il sera lui-même un jour; cette personnalité en est-elle moins indubitable?

Dans la vie supérieure, quelle sera notre propre personnalité? Impossible de nous la représenter exactement. S'ensuit-il qu'il nous faille renoncer à l'existence personnelle au ciel?

Mais enfin que signifie la personnalité divine?

Le voici : Dieu est un être intelligent, libre, jouissant d'une conscience et d'une volonté propres.

Dieu, nous l'avons vu, est nécessairement bon et bienfaisant; il aime, donc c'est un être personnel.

Dieu, qui me doit le bonheur, est tenu de mettre à ma disposition les moyens de l'atteindre. Pour s'acquitter de son obligation envers moi, il a besoin d'être juste, bon et puissant.

Il est source de vie, Cœur de l'univers. Il communique la vie sans la perdre, sans même l'amoindrir en lui; ainsi le père communique la vie à son enfant; ainsi ma parole communique ma pensée à mes auditeurs; ainsi la flamme communique le feu sans s'éteindre ni se consumer. Dieu vivifie les créatures sans s'absorber en elles ni se confondre avec elles : il est le Père de tous les êtres vivants.

Dieu est souverainement intelligent : comme ses lois, ses œuvres l'attestent. Voyez, par exemple, le corps humain, chef-d'œuvre inimitable de mécanique, admirable par l'agencement harmonique des organes et l'économie des ressorts.

Dieu est infiniment sage; deux phénomènes, entre mille autres, en fournissent la preuve éclatante : l'équilibre des sexes dans les naissances, d'une part, et, d'autre part, l'inépuisable variété des physionomies humaines dans l'unité du type. Si elles étaient absolument dissemblables, comment y retrouver des visages humains ? Et si elles se ressemblaient absolument, comme sortant d'un

moule uniforme, quelle confusion, quel désordre dans les relations sociales !

Partout l'unité subsiste au sein de la variété la plus merveilleuse.

Dieu est immuable comme ses lois ; conséquemment, il est éternel. Peut-on imaginer un moment où Dieu aurait surgi du néant ? Quelle puissance l'aurait créé de rien ? Quelle force l'aurait suscité ? Comment aurait-il pris naissance ? Celui qui l'aurait créé serait lui-même Dieu, le vrai Dieu.

Dieu est l'être nécessaire, le seul nécessaire ; il est l'Être par excellence ; c'est de lui qu'émanent tous les autres êtres.

Dieu, avons-nous dit, est le Cœur de l'univers ; et, comme le cœur humain, mais à un degré suréminent, infini, il est foyer d'amour.

Dieu est aimant. Et voilà pourquoi il a voulu diriger tout l'univers par l'attraction ; voilà pourquoi il a choisi ce moteur pour stimuler les êtres vivants à l'accomplissement de leurs fonctions ; voilà pourquoi il a attaché la jouissance à l'emploi de ce ressort ; voilà pourquoi la soumission volontaire à ses lois procure le bonheur, tandis que la prévarication entraîne la souffrance.

Dieu est aimant. Quel mobile, sinon l'amour,

aurait pu le porter à créer d'autres êtres et notamment le genre humain ? Quel but a-t-il dû se proposer sinon d'exciter l'amour des hommes en les rendant heureux ?

Le propre de l'amour est de tendre à l'union intime. Voilà pourquoi Dieu s'est constitué foyer central d'attraction; par là s'explique la tendance à l'infini de toutes nos attractions innées, ainsi que nous l'avons constaté.

Dieu est le pôle vers lequel tous les êtres convergent en proportion de leur noblesse, c'est-à-dire en raison de la dose et de l'énergie de leurs attractions.

Dieu est le terme suprême de la hiérarchie universelle, le pivot autour duquel gravite la série des êtres créés.

Dieu est le lien de la solidarité, le centre de l'unité, — de l'unité, aboutissement final, destinée de l'univers.

D'où viennent, sinon de Dieu, ces inspirations soudaines du génie humain, par lesquelles se réalise le progrès en toutes choses ?

Dieu doit nous révéler la vérité, au moins partiellement et dans la mesure de notre utilité; la vérité sur lui-même, la vérité sur le monde céleste.

En effet, tout étant lié, la vie terrestre a une

connexité nécessaire avec la vie surnaturelle, et l'homme a nécessairement des rapports avec Dieu.

La raison est pour nous un premier degré de révélation, la science un second degré. Mais la raison et la science ne peuvent suffisamment nous éclairer sur le ciel, qui échappe à nos sens et à nos investigations.

La raison m'a dévoilé la nécessité d'un Législateur, auteur des lois universelles, d'un Être imprimant le mouvement, communiquant la vie à l'univers.

La science m'a révélé quelques-uns de ses attributs infinis par l'étude de ses lois et l'observation de ses œuvres. Mais j'ignore et ne puis pénétrer l'essence même de Dieu.

En présence de sa sagesse, je reste frappé d'admiration; mais la terreur s'empare de moi à l'idée de sa toute-puissance, en présence de ma faiblesse et de ma dépendance totale; oui, malgré les indices de sa bonté, malgré la présomption de son amour pour moi, chétif et désarmé, je tremble.

Entre Dieu et moi, j'entrevois un abîme insondable, infini, effrayant.

Comment franchir cet obstacle pour atteindre Dieu, avec lequel pourtant je dois avoir des points de contact, en vertu de la solidarité?

J'ai besoin d'une lumière nouvelle pour découvrir soit les rapports à nouer et à entretenir avec Dieu, soit les liens qui m'unissent à lui, et encore pour obtenir des éclaircissements sur la patrie céleste, sur mon âme, qui y aspire et y doit vivre éternellement.

Où trouver le télescope à l'aide duquel je percerai le nuage qui me dérobe actuellement Dieu et le monde surnaturel ?

Cette fonction révélatrice appartient aux religions. Toutes prétendent au monopole exclusif de la vérité en cette matière.

Ainsi, la question religieuse vient logiquement s'imposer à notre examen.

Nous allons traiter ce grave problème avec la liberté de notre méthode rationnelle et scientifique.

VIII

LA RELIGION CATHOLIQUE

Le mot religion, qui tire son étymologie du verbe latin *religare,* signifie *ce qui relie;* c'est un lien unissant l'homme à Dieu et les hommes entre eux, une chaîne d'or rattachant la terre au ciel, la vie actuelle à l'existence future, la nature au surnaturel.

Le résultat normal de la religion est ainsi ou doit être l'union, l'unité universelle.

Or, nous le savons, l'unité est également le produit des trois lois rectrices de l'univers.

Entre ces lois et la religion, il y a donc identité de but final; conséquemment, l'accord doit exister entre les moyens.

Les lois primordiales sont l'expression de la

pensée divine, la manifestation de la volonté souveraine; la vraie religion doit, dès lors, se trouver en parfaite concordance avec ces lois fondamentales.

Dieu, en effet, ne saurait se contredire en révélant des dogmes religieux opposés à ses propres édits, à ses décrets immuables.

Nous voilà donc en possession d'un critérium infaillible pour reconnaître la vraie religion, pour démêler la révélation divine au milieu du chaos des opinions, des erreurs et des fourberies soi-disant religieuses.

Oui, la pierre de touche qui nous permet de discerner la vérité en cette matière, de constater avec certitude l'origine divine d'une religion, c'est la conformité de ses dogmes avec la triple loi productrice de l'harmonie.

Et maintenant, quel est le rôle spécial de la révélation religieuse? C'est, nous l'avons dit, le rôle de télescope dans l'ordre surnaturel. Elle nous dévoile en partie les secrets du monde supérieur et nous ouvre des perspectives nouvelles sur le monde céleste.

Le télescope physique rectifie les erreurs de nos sens et de notre raison, et nous donne des notions plus exactes sur l'astronomie.

Le soleil, par exemple, apparaît à nos yeux sous la forme d'un cercle rougeâtre qui s'avance d'orient en occident. La science vient nous apprendre que c'est la terre qui gravite autour du soleil. Enfin le télescope nous montre que le soleil est en réalité une sphère à enveloppe incandescente, d'où s'échappent des torrents de flammes.

De même, la révélation religieuse devient pour nous une lumière, surajoutée aux lumières de la raison et de la science afin d'en accroître l'intensité.

Elle est destinée à corroborer, en les précisant, à développer et à compléter nos connaissances acquises sur les lois universelles. Elle doit étendre à l'infini l'application de ces lois régulatrices.

Toute religion se compose de trois éléments : dogme, morale, culte. Le dogme définit les vérités doctrinales, les points de doctrine; la morale trace des règles de conduite, des préceptes à observer; le culte facilite cette observation par des rites et des cérémonies.

A la lueur de ces principes, examinons la religion la plus célèbre aujourd'hui dans le monde, celle qui s'impose naturellement à notre attention par son importance; la seule qui prétende sérieusement réaliser l'unité universelle; la religion la

plus passionnément attaquée, la plus énergiquement défendue, la plus vigoureusement constituée; celle dont la propagation suscite le plus ardent prosélytisme. On a nommé la religion catholique.

Le Catholicisme concorde-t-il avec la triple loi d'harmonie, qui est aussi la loi du bonheur? S'il y a divergence, il le faut proscrire comme une erreur funeste; s'il y a convergence, il faut s'y rallier résolûment.

Faisons subir à l'édifice catholique une épreuve décisive. S'il en sort victorieux, qui pourra refuser de s'y abriter? S'il succombe, qui voudra désormais s'y réfugier?

La question intéresse l'humanité entière.

De la solution dépendra le parti à prendre au sujet de l'Église romaine : ou il la faudra défendre comme la citadelle divine du bonheur, ou bien il deviendra urgent de la traiter comme le boulevard de la superstition la plus nuisible et de prononcer contre elle le serment d'Annibal.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur le Catholicisme, sur son dogme, sa morale, son culte; puis nous le mettrons en parallèle avec les lois universelles.

1° La synthèse du dogme catholique nous pa-

raît formulée dans ces trois mots : « Dieu est amour ».

Telle est la définition donnée de Dieu par saint Jean l'évangéliste, et adoptée par l'Église.

Ce dogme implique et contient tous les autres; il projette une éclatante lumière sur les mystères célestes. Arrêtons-nous-y un instant.

Cherchons à pénétrer le sens profond de cette définition dogmatique.

Et d'abord, remarquons-le bien, l'écrivain sacré ne se borne pas à dire : « Dieu est bon, Dieu est aimant ». Il dit affirmativement : « Dieu est amour ». Que signifie cette parole?

On peut la traduire, on la doit interpréter ainsi : « L'amour est l'essence même de Dieu; l'amour est la substance propre de Dieu ».

L'amour est le moteur divin. Intelligence, sagesse, puissance, toutes les facultés de Dieu, tous ses attributs sont au service de l'amour. Ses œuvres résultent d'une impulsion d'amour; ses créations sont des effusions d'amour; ses lois sont dictées par l'amour.

Nous trouvons ici la confirmation de cette déduction rationnelle, à savoir : que Dieu est le Cœur de l'univers; et, d'autre part, nous comprenons pourquoi le cœur est le foyer des affec-

tions, le siége de la vie et de l'amour, tout à la fois.

La vie normale de Dieu, le bonheur de Dieu, c'est l'amour. L'amour actif et passif, l'amour donné et reçu, voilà le bonheur divin. Amour et bonheur sont donc corrélatifs : le bonheur est le fruit de l'amour.

Dieu aime à l'infini ; il doit être aimé à l'infini; donc il est infiniment heureux.

On peut dire, à l'inverse : Dieu est, de toute nécessité, parfaitement heureux. Or Dieu est amour. Donc le bonheur, c'est l'amour ; l'amour, c'est le bonheur.

Dieu est l'Être vivant, il est le principe de la vie, il est la Vie même ; or Dieu est amour : donc la vie et l'amour sont identiques et se confondent. Et, comme le bonheur est la vie dans son état normal, il s'ensuit que le bonheur est en Dieu, que le bonheur c'est Dieu.

Voyons maintenant l'épanouissement de ce dogme initial et fondamental.

Dieu s'aime lui-même, sans aucun doute ; et, toutefois, son amour ne saurait être entaché d'égoïsme ; Dieu, d'ailleurs, a besoin d'être aimé à l'infini. Dieu n'est donc point une personnalité isolée, solitaire, unique. Dieu est une société de

trois personnes distinctes, mais parfaitement unies ; c'est une seule et même volonté, un seul cœur, une seule âme, un seul Dieu. L'union la plus étroite, la plus intime, règne entre les trois personnes divines : c'est une *communion,* pour employer un mot propre au Catholicisme.

Tel est l'amour interne de la Divinité; amour réfléchi, réciproque, absolu, infini, type de tous les amours.

Dieu-Amour est symbolisé par le feu, association de trois éléments distincts : force, lumière, chaleur.

Les attributs particuliers des personnes divines sont analogues à ces trois éléments.

Le Père est source de vie, cause primordiale, l'être par excellence, la virtualité, le principe principiant, la pensée féconde, la toute-puissance, la force motrice, la vie dans son essence.

Le Fils est manifestation de la vie, projection de l'être, océan sortant de la source, Verbe exprimant la pensée, parole créatrice, fruit issu, de toute éternité, du sein du Père; lumière émanée du foyer, lumière illuminée, la vie resplendissante.

L'Esprit saint est le lien entre la Pensée et la

Parole, flamme qui anime et vivifie tout, parce qu'elle provient du Père et du Fils; affection amoureuse.

Chacune des trois personnes communique aux deux autres ses attributs spéciaux; chacune reçoit des deux autres ce qui leur est propre.

Le Père engendre perpétuellement le Fils; l'Esprit procède éternellement du Père et du Fils, en les reliant l'un à l'autre, les inspirant l'un et l'autre de son souffle, les échauffant, les embrasant mutuellement; transmettant sans cesse au Fils ce qu'il reçoit du Père, au Père ce qu'il reçoit du Fils.

Ainsi se constitue l'unité suprême dans la pluralité, l'unité dont Dieu est la réalisation souveraine.

L'unité, avons-nous remarqué, est la résultante des trois lois fondamentales.

Chacune de ces lois se trouve personnifiée dans la Trinité divine.

Au Père correspond l'attraction, au Fils la série, à l'Esprit saint la solidarité.

Le Père, foyer central de vie, meut tout par la force attractionnelle; le Fils, rayonnement extérieur de la divinité, préside à l'ordre sériaire; Dieu le Père, par l'entremise du Verbe, crée la série

universelle ; l'Esprit-Saint relie tout par la solidarité.

Voilà brièvement exposé le mystère de la Trinité divine, de la sainte Trinité.

Dieu ne se contente pas de l'amour interne ; il éprouve en quelque sorte le besoin de répandre son amour sur d'autres êtres ; il est pressé de produire des créatures aimantes, afin de partager son bonheur avec elles, et, par là, de les amener à l'aimer librement par reconnaissance de ses bienfaits. Tel est le motif qui a déterminé Dieu à créer l'univers.

Chaque créature vivante est douée d'une certaine dose d'amour, et cette dose est proportionnelle à la dignité de l'être qui en est pourvu. L'amour étant l'essence divine, — plus un être est apte à aimer, — plus il se rapproche de Dieu, plus est énergique son attraction vers le foyer central, d'où il émane.

Et ainsi les créatures forment une série, dont les degrés résultent de la capacité d'aimer départie à chacune d'elles. Et les créatures sont toutes rattachées les unes aux autres par le lien divin de l'amour.

Tel est le plan de l'univers, telle est la destinée universelle. Le but final de la création, c'est la communion avec Dieu.

C'est dans ces conditions que Dieu a créé la terre et l'humanité qui l'habite.

Dieu anime tout, mais il ne gouverne pas seul et directement chacun des êtres existants.

Certaines créatures sont déléguées par Dieu à l'effet de coopérer avec lui au gouvernement des mondes. Ainsi, l'homme est préposé à la gérance, en sous-ordre, du globe terrestre; l'homme est investi d'une direction providentielle secondaire. En vue de cette mission glorieuse, l'homme est pourvu, dans une mesure finie, des attributs de la divinité. Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. L'âme humaine est comme pétrie d'amour, essence divine. Donc le bonheur de l'homme, sa vie normale, c'est l'amour. L'homme est, en outre, doué d'intelligence et de liberté.

Dieu est une trinité de personnes; l'homme aussi forme une trinité composée du père, de la mère, de l'enfant. C'est du premier père que la première mère est issue; de ce couple intimement uni naîtra l'enfant, procédant du père et de la mère; et ainsi les trois personnes humaines seront une seule chair et devront être un seul cœur. L'humanité est donc à la fois complexe ou multiple et une, comme la divinité, et la famille aussi est une communion d'amour.

A l'égard des créatures inférieures de son globe, l'homme est constitué centre et foyer d'attraction, pivot de série, lien de solidarité. Mais ce centre humain devait toujours converger lui-même vers le centre divin; ce pivot humain devait graviter toujours autour du pivot divin; ce lien humain devait toujours rester uni au lien divin. En un mot, l'homme, tenant tout de Dieu, devait tout rapporter à Dieu.

Le premier couple remplit-il exactement son devoir envers le Créateur? Non! Oubliant son origine et sa destinée, Adam abusa de sa liberté pour se rendre indépendant de Dieu; il se détacha volontairement de Dieu, et, dès lors, le couple prévaricateur subit et dut subir le sort de la branche séparée du tronc vivifiant.

Cette révolte d'Adam et d'Ève, cette tentative d'indépendance et de séparation, cette insubordination coupable et absurde, voilà ce qu'on nomme le péché originel. Au fond, c'est l'égoïsme, sous forme d'orgueil ambitieux et d'odieuse ingratitude, qui brise l'unité et rompt l'harmonie.

En vertu de la solidarité, les conséquences de l'infraction devaient se faire sentir et se poursuivre dans les générations humaines, issues du premier couple. L'humanité tout entière se trouve

viciée et corrompue dans sa source; Adam et Ève ayant violé la loi d'amour, loi normale de la vie, les voilà voués à la mort, eux et leur postérité; voilà le genre humain condamné perpétuellement au malheur. Aussi voit-on bientôt la terre ensanglantée par le meurtre fratricide, puis souillée des crimes les plus abominables.

Comment s'arrêtera la contagion? Par un prodige d'amour dévoué.

Le Verbe divin se fera homme pour expier la faute du premier homme et pour renouer le lien entre Dieu et l'homme, pour rétablir l'harmonie, sauver l'humanité de la ruine totale et la réintégrer dans la voie de sa destinée sublime.

Le Verbe acquerra, par son sacrifice, des mérites infinis, auxquels il fera participer le genre humain par l'effet de la solidarité. L'homme-Dieu paiera la rançon de l'homme déchu, d'Adam le prévaricateur.

Tel est le double mystère de l'Incarnation et de la Rédemption; incompréhensibles tous deux, si l'on ignore ou si l'on oublie que Dieu est amour, amour infini.

Mais quoi! Dieu se faire homme, est-ce croyable? Non certes, ce n'est pas admissible, à ne consulter que notre lâche égoïsme. Le cœur seul

peut admettre cette merveille de dévouement. Encore une fois, Dieu est amour, amour parfait et absolu. Or, le dévouement est effet d'amour, et l'amour infini peut seul produire un dévouement infini.

D'ailleurs, la destinée humaine est la participation à la nature divine; or, si l'homme monte jusqu'à la divinité, pourquoi le Fils de Dieu ne pourrait-il descendre jusqu'à l'humanité? Et comment arriverions-nous à Dieu si Dieu ne daignait s'abaisser vers nous pour nous élever à lui? Le Verbe s'est incarné afin de nous déifier.

Croyons fermement que Dieu est amour, et nous croirons à l'Incarnation et à la Rédemption.

— Mais pourquoi, préférablement à tant de milliards de globes, la terre fut-elle favorisée de l'incarnation divine? Quel motif assigner à cet immense privilége conféré aux habitants d'une chétive planète? — Nous en sommes réduits sur ce point aux conjectures. Le rôle de la terre dans l'économie universelle a peut-être une importance supérieure à son volume et à son rang secondaire en apparence. Peut-être aussi les autres humanités, s'il en existe, ont-elles été plus sages, plus dociles, plus reconnaissantes et plus aimantes que ne le furent nos premiers parents. Or, — nul

péché originel, —nul besoin de rédemption.—Enfin, tout étant lié, en vertu de la solidarité, l'incarnation du Verbe, en se réalisant sur un point quelconque de l'univers créé, produit ses effets dans l'univers entier, rayonne ou retentit dans les divers globes. Toute la création en ressent la bienfaisante influence. N'est-ce pas le sens de ces paroles mystérieuses du Sauveur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène ; elles écouteront ma voix; il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur? »

Donc, le Verbe divin, pour soustraire les hommes à la mort éternelle qui les menaçait, viendra leur rendre la vie en se revêtant de la chair humaine.

Mais, cette enveloppe charnelle, le Verbe la recevra-t-il directement de Dieu son Père, ou bien la prendra-t-il dans le milieu contaminé ? Dans le premier cas, l'homme-Dieu ne tiendrait rien de l'humanité d'Adam. Dans le second cas, l'homme divin serait engendré d'un père et d'une mère, enfants issus des prévaricateurs : hypothèse révoltante.

Pour échapper à cette alternative, Dieu opérera une création nouvelle, Dieu créera une nouvelle humanité.

Nous avons vu le premier homme façonné de la main même de Dieu, puis la femme tirée des flancs de l'homme. Les rôles vont être intervertis.

La nouvelle Ève recevra de Dieu une âme virginale, neuve, préservée de la souillure originelle, et cette femme immaculée procurera au second Adam le corps charnel qui voilera momentanément sa divinité.

Dieu, qui avait créé le premier homme sans intervention de père ni de mère, Dieu fécondera directement un ovule dans le sein très-pur de la Vierge Marie, et cet ovule, vivifié par l'Esprit-Saint, deviendra le corps du nouvel Adam, père de l'humanité régénérée et réconciliée avec son Auteur.

Ainsi se lient et s'enchaînent les trois grands mystères du Catholicisme : l'Incarnation du Verbe, la Rédemption du genre humain et l'Immaculée-Conception de la Vierge-Mère.

La femme élevée à l'incomparable dignité de mère de l'homme-Dieu devait, par une faveur exceptionnelle, mais en quelque sorte nécessaire, ou, du moins, extrêmement convenable, être préservée de la souillure héréditaire. Elle devait recevoir une âme sans tache, création nouvelle de Dieu.

Il doit exister dans l'univers une créature parfaite, la perfection créée. C'est Marie, mère du Verbe incarné, qui représentera cette perfection, qui la personnifiera, qui sera le chef-d'œuvre de la création.

Par là se trouve constituée une seconde humanité, ayant Dieu pour Père, Marie pour Mère et Jésus pour Fils premier-né.

Et maintenant, qu'est-ce que l'Église catholique?

C'est la famille nouvelle dont nous venons de parler, c'est la société des enfants de Dieu, fondée par Jésus-Christ, pendant sa vie terrestre; c'est l'humanité régénérée par la grâce divine, par l'effusion de l'amour divin; c'est l'humanité ramenée dans la voie de ses immortelles destinées.

L'Église se compose du clergé, corps sacerdotal, et des fidèles soumis à l'autorité de leurs pasteurs.

Le clergé est une hiérarchie dont le Pape est le sommet.

Jésus-Christ, tête et cœur de l'humanité, reste le chef invisible, le pontife suprême de l'Église, dont le Pape, vicaire du Christ, est le chef visible et le pontife humain.

Le Pape est investi du privilége de l'infaillibilité en matière doctrinale. Dieu nous doit la vérité dans la mesure de nos besoins. La vérité spirituelle aura sur la terre un organe autorisé, un interprète fidèle. La Providence divine a pourvu l'humanité d'un guide sûr, d'un flambeau lumineux, indéfectible.

Dieu, en se réservant le pouvoir législatif, a donné à l'Église le pouvoir exécutif. Les commandements de l'Église prescrivent les moyens propres à faciliter l'observation des lois divines.

La société dont nous venons de parler forme une partie seulement de l'Église universelle, la fraction terrestre, qu'on nomme *Église militante*, parce qu'elle lutte sur la terre pour conquérir la vie éternelle. Il y faut ajouter l'*Église triomphante*, composée de tous les habitants du ciel, et l'*Église souffrante*, comprenant les justes qui, à leur mort, ont encore quelques fautes à expier avant d'être admis à la gloire céleste.

Et il y a communion, c'est-à-dire solidarité entre ces trois sociétés. L'Église souffrante participe aux mérites des deux autres et en reçoit des soulagements et même la délivrance totale.

Une fois accepté le dogme de l'Incarnation du Verbe, il n'y a plus de difficulté à admettre les

miracles de l'homme-Dieu et le mystère de sa résurrection.

Jésus étant Dieu, maître de la vie, il a le pouvoir de rendre la santé aux malades et de ressusciter les morts.

Quant à sa propre résurrection, elle constitue à la fois un miracle et un phénomène normal, corollaire du principe de l'immortalité. Le miracle consiste dans la visibilité du corps de Jésus-Christ ressuscité.

A cette occasion, disons un mot du corps glorieux dont parle saint Paul.

Dans sa première épître aux Corinthiens (chapitre 15, versets 42 et suivants), l'apôtre s'exprime ainsi :

« ... Le corps, comme une semence, est mis en terre dans un état de corruption, et il ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera glorieux; il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur. Il est mis en terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme un corps tout spirituel. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel.... »

Ce que saint Paul désigne sous le nom de corps glorieux, spirituel, des philosophes et des savants

de premier ordre, Leibnitz, Clarke, Niewentit et d'autres encore, l'admettent comme une enveloppe subtile de l'âme, enveloppe co-existant avec l'organisme corporel de l'homme. Cette enveloppe sert, pensent-ils, de moule plastique à notre corps. Celui-ci, en effet, incessamment mobile et variable, peut être considéré comme une sorte de fluide. Le sang est, dit-on, de la chair coulante; par contre, on pourrait dire : la chair est du sang coagulé; tout notre organisme est du sang plus ou moins concentré et solidifié.

En dépit de cette mobilité incessante, malgré cette fluidité, notre corps conserve, à partir de la virilité, sa stature, ses dimensions, sa figure quant aux traits principaux; notre identité personnelle se maintient à travers ces modifications de notre appareil organique. Cette persistance est attribuée à l'action du moule plastique. Ce moule donne la forme et les dimensions à notre corps terreux, en le composant d'éléments moléculaires dont il assemble, agrége, combine les atomes intégrants.

On s'explique l'utilité, la fonction nécessaire de ce moule typique servant à maintenir la fixité du corps, malgré les vicissitudes lentes, mais continues, qui le transforment totalement dans l'espace de sept années. Le moule doit être de matière

subtile, inaltérable, incorruptible, d'une nature analogue à l'électricité.

L'hypothèse de ce moule rend raison des phénomènes physiologiques de notre existence terrestre. Le système nerveux en est une manifestation. C'est le corps subtil qui brille comme un éclair dans nos yeux et donne à chaque homme sa physionomie spéciale; il est le signe caractéristique de la personnalité, le type distinctif de l'individualité.

La mort désagrége les molécules constitutives de notre organisme gravide; elle dégage notre corps subtil du voile charnel qui le recouvrait, des liens qui l'enchaînaient. L'homme ainsi métamorphosé passe dans un milieu nouveau, éthéré; il y arrive muni de son enveloppe légère, de son appareil fulgurant, de ce corps glorieux, spirituel, signalé par saint Paul.

Les atomes empruntés à la terre sont restitués au sol, volatilisés et réintégrés dans l'atmosphère, pour y subir une élaboration nouvelle, les préparant à constituer des corps nouveaux, à entrer dans de nouvelles combinaisons.

Le corps subtil est diaphane, doué d'élasticité, expansible, susceptible d'une extension immense dans un milieu approprié à sa nature. Pendant la

vie terrestre, il est limité, comprimé, alourdi par son union avec le corps gravide. A la mort, l'enveloppe subtile prend son essor; ou plutôt, l'âme revêtue de cette enveloppe, et délivrée de sa grossière carapace, s'élance, s'envole au séjour supérieur. « Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père », a dit le Maître.

C'est le corps subtil qu'on voit resplendir dans l'auréole du Christ et des saints.

La résurrection de l'homme-Dieu a manifesté, aux yeux de ses apôtres et de ses disciples, la gloire réservée aux hommes qui s'en seront rendus dignes.

Mais comment Jésus a-t-il rendu visible et tangible son corps glorieux? En le maintenant associé au corps gravide transfiguré et *subtilisé*; ce qui lui permettait de pénétrer au Cénacle sans être arrêté par les clôtures de la salle où les apôtres se trouvaient assemblés.

En un mot, le moule est stable et persistant; les molécules du corps terre-aqueux sont, au contraire, variables et indifférentes. Le moule les attire, les groupe, les pétrit, les modèle, puis les dissout et les disperse, pour en reprendre d'autres qu'il soumet au même travail d'agrégation et de décomposition.

Le dogme catholique peut donc se résumer ainsi : « Dieu, qui est amour, a voulu entrer avec l'humanité en union intime et parfaite. »

Dans son dernier entretien avec ses apôtres, Jésus a fait de cette doctrine un exposé dont voici la substance : « Mon Père et moi, nous sommes *un;* soyez de même *un* avec mon Père et avec moi; soyez *un* aussi entre vous, c'est-à-dire avec l'humanité entière. Cette unité absolue se réalisera par l'amour. L'amour réciproque sera le signe caractéristique auquel on reconnaîtra mes disciples. »

2° La morale catholique.

Toute morale tend à la production du bien. Selon le Catholicisme, le bien c'est la communion universelle, et le moyen de réalisation, l'amour.

Aimer Dieu, aimer le prochain, la morale chrétienne est contenue dans ce double commandement.

Ces deux amours sont désignés sous le nom de *charité.* La charité est donc la vertu essentielle du chrétien; les autres vertus en sont les auxiliaires ou les véhicules. Ainsi, la foi par laquelle nous croyons à la bonté infinie de Dieu, nous porte à l'aimer de tout notre cœur; l'espérance du bonheur

auquel il nous destine, soutient et accroît notre amour pour lui.

Aimant Dieu, nous nous efforçons d'accomplir sa volonté en aimant ses enfants, qui sont nos frères; et ainsi l'amour de Dieu engendre l'amour du prochain.

L'obstacle à surmonter, c'est l'égoïsme, ennemi de la charité. L'égoïsme est le vice radical, la source empoisonnée de tous les péchés, et, notamment, des sept péchés capitaux, auxquels le christianisme oppose les vertus contraires, principalement l'humilité et la mortification des sens.

Le sermon sur la montagne a inauguré l'enseignement moral du Christ.

Jésus exalte l'esprit de pauvreté, la douceur, le pardon des injures; il pénètre jusqu'au cœur humain pour en régler les mouvements et en purifier les désirs. Sa conclusion est : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » C'est comme s'il eût dit : « Soyez tout amour, comme Dieu lui-même. »

Et Jésus donne l'exemple avant le précepte; ses actes sont le commentaire anticipé de sa doctrine. Son amour pour les hommes le porte à abdiquer en quelque sorte ses prérogatives divines en s'incarnant pour réhabiliter la nature humaine.

Étant Dieu, le Verbe se fait homme! Va-t-il du moins apparaître en Roi sur la terre pour l'éblouir du pompeux éclat d'une Majesté souveraine? Va-t-il, potentat redouté, exiger des hommes de serviles hommages? Nullement! Il veut naître dans une étable, au sein d'une famille d'artisans, pauvres, dédaignés du monde; artisan lui-même, pendant trente ans, il gagne péniblement son pain à la sueur de son front.

Quittant sa retraite pour enseigner le monde, il choisit ses coopérateurs parmi les gens de la plus humble condition.

Après avoir renoncé à ses priviléges comme Dieu, il semble vouloir avilir en sa personne la nature humaine elle-même.

Voyez-le, en effet, pendant la Cène, se dépouiller de ses vêtements, se ceindre d'un linge, puis, s'agenouillant devant ses apôtres, leur laver les pieds!

Les ablutions terminées, Jésus prend la parole: « Ce que je viens de vous faire, moi, votre Seigneur et votre Maître, faites-vous-le mutuellement. » C'est-à-dire : « Rendez-vous les uns aux autres les services les plus humiliants en apparence. » Mais l'amour sait tout ennoblir.

Il leur répète jusqu'à trois fois : « Aimez-vous les uns les autres. »

Puis il ajoute : « Votre amour mutuel sera la marque à laquelle on vous reconnaîtra pour mes disciples. »

La communion avec Dieu, Jésus la proclame destinée du genre humain : « Je suis *un* avec mon Père ; soyez vous-mêmes *un* avec mon Père et avec moi, afin que nous soyons consommés dans l'unité. »

Jésus touche au moment de quitter la terre ; son union avec ses amis va-t-elle se rompre, au moins passagèrement et jusqu'à leur mort ? Non ! le Christ repousse l'idée d'une telle séparation ; son amour lui suggère le moyen de vivre non-seulement près d'eux, mais en eux, le moyen de s'identifier avec eux, en établissant entre eux et lui une vie intime, commune, unique. « Je suis, dit-il, le cep de la vigne et vous en êtes les branches. »

Et de quelle manière s'opérera cette communion ? Le procédé en sera à la fois simple et mystérieux, profond et sublime.

« ... Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et « mangez, ceci est mon corps. » Et prenant le ca-

lice, il rendit grâces, le leur donna et dit : « Bu-
« vez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de la « nouvelle alliance qui sera répandu pour la rémis- « sion des péchés de plusieurs. »

« Ainsi, dit-il en substance, mon corps et mon sang deviendront votre sang et votre corps ; mon âme et ma vie vont devenir votre âme et votre vie ; et par là moi et vous, nous serons *un* avec mon Père. »

Telle est l'institution eucharistique.

Et voilà consommée, déjà en ce monde, la communion entre Dieu et les hommes, la communion universelle.

Voilà établi le solide fondement de la morale chrétienne ; voilà mise en évidence la cause déterminante de la charité, de ce double amour qui relie Dieu et les hommes : ils sont désormais tous ensemble vraiment *un*.

Voilà l'homme devenu participant de la nature divine ; le voilà déifié !

Et maintenant se révèle à nos yeux le sens de la mortification chrétienne. Se mortifier, c'est subordonner la vie purement humaine à la vie divine, c'est sacrifier, c'est détruire en son cœur le *moi* égoïste, afin de pouvoir dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ

qui vit en moi. » — « Je meurs chaque jour. » — « Nous vivons déjà dans le ciel. » — Au fond c'est toujours la même idée qu'exprime le grand Apôtre.

Nous possédons également le vrai sens du règne de Dieu, qu'il nous est ordonné de chercher avant tout et qui deviendra pour nous la source de tous les biens.

Telle est enfin la vie normale de l'homme selon le Catholicisme : c'est la vie même de Dieu, qui est amour.

La morale du Christ est surhumaine, mais le Christ incorporé à l'homme, communique au Chrétien une force divine qui lui facilite la pratique des plus héroïques vertus.

Viennent maintenant les bourreaux; Jésus se livre à eux sans résistance et sans murmure. Indignement outragé, il garde le silence; en subissant l'infâme et horrible supplice de la croix, il prononce des paroles d'amour et de pardon. Il oublie ses tortures pour donner aux hommes, en la personne de Jean, un dernier gage de sa tendresse. Il leur lègue pour mère la Vierge sans tache, Marie, sa propre Mère.

Il expire; mais, le troisième jour, sortant du tombeau, il reparaît vivant, et, pendant quarante

jours, s'entretient avec ses disciples, afin de confirmer leur amour avec leur foi et leur espérance, afin de leur annoncer la descente de l'Esprit-Saint, qui leur éclaircira tous les mystères, afin de leur conférer une mission apostolique à remplir dans le monde entier.

Jésus remonte glorieux au ciel, sans toutefois abandonner la terre. Il aime ses frères et les aimera jusqu'à la fin des siècles; il se donne à eux chaque jour en nourriture et en breuvage; il vit au milieu d'eux et en eux; et ainsi se vérifie à la lettre, ainsi se justifie d'avance l'arrêt à prononcer au dernier jour : « Ce que vous avez fait — en bien ou en mal — au plus petit d'entre les hommes, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Et voilà le motif puissant de la charité : le Verbe incarné en chacun de nos frères.

Donc, l'homme-Dieu nous a montré en lui-même la personnification de l'amour dévoué, désintéressé, privé de toute réciprocité. Par ses actes et ses discours, il nous enseigne que l'amour vit de sacrifice.

Il sait Judas décidé à le trahir, et, néanmoins, après lui avoir lavé les pieds, il lui donne la communion eucharistique; au moment du perfide baiser, il nomme le traître son ami.

Voilà l'exemple donné aux hommes par le divin Maître, pour leur apprendre à vaincre l'égoïsme sous toutes les formes.

3° Le culte catholique, appuyé sur le dogme, est destiné à favoriser la pratique de la morale, dont le but final est la communion universelle.

Dans le catholicisme, le culte se compose de trois éléments principaux : 1° la prière, 2° les sacrements, 3° les cérémonies liturgiques.

1° La prière est une communication de l'âme avec Dieu, une élévation de l'âme vers Dieu. La prière est mentale ou verbale, individuelle ou collective, privée ou publique; elle constitue l'acte le plus fréquent du culte catholique.

2° Les sacrements sont les canaux par lesquels la grâce arrive à notre âme. Qu'est-ce que la grâce? C'est l'influx divin, c'est la séve qui communique la vie de Dieu au fidèle chrétien; c'est l'infusion de l'amour, essence divine, dans le cœur humain. La grâce purifie, régénère, alimente les âmes et leur donne la force indispensable pour triompher de la tendance innée à l'égoïsme. Les sacrements sont des signes sensibles qui opèrent des effets surnaturels.

3° Au premier rang des cérémonies catholiques on trouve la messe, mémorial du sacrifice con-

sommé sur le Calvaire; ce mémorial n'est pas une simple figure, c'est une réalité vivante; c'est le renouvellement de la Cène et de la Passion, mais sans effusion de sang. L'acte principal de la messe est la communion précédée de la consécration, c'est-à-dire de la transmutation mystérieuse du pain et du vin au corps et au sang du Christ.

Dans toutes les cérémonies, l'Église catholique déploie une pompe extraordinaire; on y prodigue les lumières, les parfums et les fleurs, les chants et la musique, les tissus d'or et de soie. Tous les beaux-arts sont mis à contribution, principalement l'architecture, qui a fait du temple catholique un merveilleux édifice.

Les symboles et les images abondent dans le culte du catholicisme. Le crucifix multiplié en tous lieux, rappelle sans cesse l'amour infini de la Victime divine pour les hommes.

L'Église ne se borne pas à adorer Dieu, elle honore la sainte Vierge et les anges et les saints.

Pour l'exercice de son culte, le catholicisme emploie des ministres constitués hiérarchiquement et formant le corps sacerdotal, le Clergé, dont nous avons parlé précédemment.

IX

CONCORDANCE DU CATHOLICISME AVEC LES LOIS UNIVERSELLES

Établissons maintenant un parallèle entre la religion catholique et les lois rectrices de l'univers. Y a-t-il conformité ou divergence entre le catholicisme et les principes qui gouvernent le monde ? Telle est la question dont la solution nous servira de critérium pour apprécier la révélation catholique.

Or, nous pouvons l'affirmer hautement : l'épreuve est décisive en faveur de cette religion; il est facile de s'en convaincre, et déjà on a dû remarquer la concordance au cours du précédent chapitre, où nous avons effleuré la doctrine du catholicisme.

Dogme, morale, culte, présentent l'application

puissantielle, infinie, des trois lois constitutives de l'harmonie.

Et d'abord, l'idée-mère de la religion catholique, c'est l'unité universelle en Dieu par l'amour, c'est la communion avec Dieu, c'est, en Dieu même, la pluralité des personnes dans l'unité de nature, l'harmonie fondamentale.

Par quels moyens réalise-t-elle l'unité intégrale ? Par l'attraction, la série, la solidarité.

Notre attraction pivotale, tendant à la vie infinie en durée et en intensité, est pleinement satisfaite; le dogme catholique donne à cette attraction un essor illimité; il nous ouvre l'éblouissante perspective de la participation à la nature divine : destinée supérieure à nos rêves les plus ambitieux, j'allais dire à nos prétentions les plus extravagantes !

Nous aspirons à la vie pleine, absolue, impérissable; or cette vie réside en Dieu; ou plutôt, Dieu est la Vie même. La vie éternelle est l'objet des constantes préoccupations de l'Église, le but final de toutes ses oraisons.

Le dogme nous dévoile le principe et la cause de l'attraction, de cette force mystérieuse, génératrice du mouvement. Il nous révèle le souverain Législateur et l'essence même de son être : l'amour.

L'amour, telle est la source de l'attraction.

Notre attraction pour la vie est donc en réalité une attraction irrésistible vers le foyer de l'amour divin. Dieu est le pôle vers lequel notre cœur agité se tourne et se dirige sans cesse.

L'intelligence divine, mue par l'amour, a proportionné les destinées aux attractions; accordant même à l'homme une destinée qui dépasse en grandeur ses plus audacieux désirs.

En étudiant la série universelle, nous avions constaté une grave lacune. Entre Dieu, l'Être infini, et la plus excellente des créatures, un abîme incommensurable restait béant. Par la révélation catholique, ce gouffre est comblé : entre le fini et l'infini, la transition se trouve établie par l'incarnation du Verbe. L'Homme-Dieu est le complément de la série.

Ainsi nous est expliquée l'énigme de cette échelle appuyée sur la terre et allant se perdre dans l'immensité du ciel. L'analogie entre la vision de Jacob et la constitution de l'univers est frappante. On voit la création s'élever par degrés, de la matière inorganique au végétal; de celui-ci à l'animal, de ce dernier à l'homme; de l'homme à l'ange, à l'archange et à tous les êtres composant la hiérarchie céleste (car le ciel est une hié-

rarchie); au degré supérieur, la créature parfaite, Marie, Vierge immaculée, Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre; plus haut encore, Jésus-Christ, le Verbe incarné, à la fois Dieu et créature, lien entre Dieu et l'univers créé. Sublime et parfaite application de la loi sériaire ! Dans les livres saints, Jéhovah est appelé *Deus sabaoth*, c'est-à-dire *Dieu des séries en mouvement.*

Réfutons ici une objection spécieuse. Ne peut-on reprocher à l'incarnation du Verbe de constituer un anthropomorphisme contraire à la saine notion de la Divinité ? Non. Dans le Christ, Dieu n'est pas confondu avec l'homme; les deux natures sont unies mais parfaitement distinctes; l'humanité du Christ n'est pas identifiée avec l'essence divine. De même, notre âme reste distincte du corps, malgré leur intime alliance. Dans le Christ il y a unité de personne, et cette personne est Dieu; comme en nous, il y a unité de personne humaine, malgré la pluralité des natures.

L'Église militante représente la série la plus régulière, la seule hiérarchie universelle qui existe sur la terre. Le Pape en est le pivot ou le sommet. Autour de ce centre d'unité gravitent les dignitaires diversement gradués du corps sacerdotal : cardinaux, évêques, curés ; puis les simples fidèles

groupés autour de leurs pasteurs. Organisation savante, forte, indestructible, conforme au principe fondamental de l'ordre.

L'Église applique, d'ailleurs, la loi sériaire à toutes ses institutions. La messe est une série de prières; la liturgie, une série de fêtes et de cérémonies; une procession est une série en marche, figurant la série universelle.

Dans l'unité du dogme, l'Église admet les développements progressifs. La vérité religieuse a été successivement révélée, d'Adam aux apôtres. A la série des intelligences correspond la série des interprétations doctrinales. Si des milliers de fidèles s'assemblent pour entendre la parole divine, chacun des auditeurs recevra de cette parole une impression différente; ils accueilleront la vérité dans une mesure en rapport avec leurs dispositions particulières; une dans son essence, la vérité viendra se réfracter en mille facettes dans ces milliers d'intelligences diverses.

C'est que l'Évangile proclame en principe la variété des facultés départies aux hommes; l'un reçoit dix talents à faire valoir, un autre cinq, un troisième un seul; et la semence divine fructifie plus ou moins abondamment, produisant tantôt vingt grains pour un, tantôt trente, tantôt cent.

Quand Jésus va multiplier les pains pour les distribuer à la multitude, il la partage en groupes de cent et de cinquante personnes, formant une série dont il est le pivot.

L'Église catholique se développe progressivement dans le temps et dans l'espace, conformément à l'ordre sériaire. Elle s'est épanouie graduellement : faible groupe au début, elle finira par embrasser l'humanité entière.

Enfin, nous l'avons vu, l'Église universelle, obéissant aux exigences de la série, se compose de trois grandes sociétés : Église militante, Église souffrante, Église triomphante.

En un mot, le catholicisme observe de tous points la loi sériaire.

Il est également fidèle à la loi de solidarité.

Dogme, morale, culte, tout est lié, tout est connexe : les trois personnes divines entre elles, Dieu et l'homme ; le ciel et la terre, l'âme et le corps, le spirituel et le matériel, le temps et l'éternité. La révélation catholique nous montre dans l'humanité entière un seul corps à membres multiples ; corps homogène, organisé unitairement, avec le Christ pour âme et pour chef.

Si vous rejetez l'Homme-Dieu, vous décapitez le genre humain. Où sera sa tête ? où sera son cœur ?

Ne l'oubliez pas, d'ailleurs : l'humanité est, temporairement, partagée en trois groupes, dont l'un habite la terre, un autre le ciel, un troisième le séjour intermédiaire du purgatoire. Le Chef doit pouvoir régir à la fois les trois groupes ; sinon l'un des trois sera dépourvu de tête et de cœur, privé de relations avec les deux autres. Seul, l'Homme-Dieu remplit parfaitement la condition nécessaire.

Jésus-Christ est le trait d'union entre Dieu et l'univers créé, entre le fini et l'infini. Par lui l'homme communie avec Dieu. Jésus se fait le pain et le vin, l'aliment et le breuvage spirituels du genre humain : il devient la chair et le sang de l'humanité divinisée, dont il peut dire en toute vérité : « Ceci est mon corps. »

La communauté des fautes, celle des mérites, constituent un dogme fondamental, sur lequel repose le mystère de la rédemption. Les mérites infinis du Christ, les mérites inappréciables de la très-sainte Vierge, les mérites considérables des bienheureux, forment le trésor commun des fidèles. Telle est la communion des saints, principe des indulgences, justifiant les prières des vivants pour les défunts. Ainsi les trois Églises sont étroitement unies.

L'amour, essence divine, est le lien de la solidarité universelle.

Jésus-Christ est pur de tout égoïsme; on n'en aperçoit nulle trace dans sa vie entière; aussi avait-il le droit de s'écrier: « Qui me convaincra de péché? » En un mot, Dieu est amour; or Jésus est tout amour; donc Jésus est Dieu. N'est-ce pas logique et décisif?

Quel homme aurait pu imaginer, inventer, rêver cet ensemble harmonieux du dogme catholique, et, notamment, l'amour infini d'un Dieu se faisant homme pour sauver l'humanité? Est-ce qu'on invente un dévouement si invraisemblable, si contraire à notre nature égoïste? Quel roi, surtout avant Jésus-Christ, aurait consenti à sacrifier son trône au bonheur du genre humain? Non, l'idée de l'incarnation du Verbe ne pouvait surgir dans le cerveau d'un homme, j'entends l'idée d'une incarnation aboutissant à une mort ignominieuse et cruelle, uniquement par tendresse pour des êtres inintelligents et ingrats.

— Mais comment concilier le mal et l'enfer avec l'infinie bonté du Créateur?

— Dieu a créé des êtres libres, notamment les anges et les hommes. La liberté dont ils sont doués leur permet d'enfreindre les lois divines;

le mal est l'effet nécessaire de la transgression, comme le bonheur est le fruit naturel de l'observation. Nous l'avons déjà remarqué dans l'introduction : il serait absurde que les résultats de l'infraction fussent identiques à ceux de l'obéissance.

La violation persistante totale, des lois de la vie, entraîne inévitablement la mort de l'âme. L'être n'est pas anéanti ; mais, séparé de Dieu, il languit et souffre, comme la branche détachée du tronc et privée de la séve nutritive.

Le monde angélique est dualisé ; il se partage en deux hiérarchies, l'une comprenant les anges fidèles, en immense majorité ; l'autre, les anges rebelles à la volonté divine. Toutes deux exercent une influence notable sur l'homme, soit pour favoriser, soit pour contrarier son attraction vers le centre divin.

Satan personnifie les anges rebelles, les démons ; c'est l'esprit de division, de haine, de féroce égoïsme, qui nous souffle incessamment des désirs opposés au plan divin de communion universelle ; il nous sollicite, il nous pousse à la révolte contre Dieu : qui de nous ignore ces odieuses tentations ?

L'enfer est le séjour des êtres méchants, anges ou hommes, qui auront obstinément préféré la haine à l'amour, la mort à la vie.

— Pourquoi, dira-t-on, Dieu n'écrase-t-il pas Satan, son ennemi ?

— Et pourquoi Dieu ne pulvérise-t-il pas l'homme pervers, son ennemi également ? La réponse aux deux questions est la même : c'est que Dieu a gratifié du libre arbitre et les anges et les hommes. Que deviendrait la liberté, si l'être qui en abuse était immédiatement foudroyé ?

La liberté, nous l'avons vu, a pour correctif salutaire la souffrance, qui devient ainsi un avertissement, un frein, un stimulant.

Si Dieu dirigeait tous les actes de notre vie, nos volontés seraient enchaînées, et nous serions réduits à l'état de machines passives.

Gardons-nous de prendre à la lettre cet adage : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Si Dieu nous conduisait par la main dans le sentier de la vie, que deviendrait notre intelligence ? à quoi nous servirait notre sagacité ? L'inspiration continue, de tous les instants, en toutes circonstances, l'impulsion coercitive donnée à tous nos mouvements, feraient obstacle à l'exercice de nos facultés les plus précieuses. Où serait, d'ailleurs, notre mérite ?

Dieu se réserve d'intervenir, quand il le juge opportun, afin d'atténuer les suites funestes de la

déviation humaine; sa providence adoucit le mal, surtout quand nous l'en supplions, et ainsi se justifie la nécessité de la prière, dont l'utilité est niée à tort par les libres-penseurs.

Permettant la désobéissance à ses lois, Dieu en tolère les transgresseurs, démons ou hommes animés de l'esprit diabolique, qui, par un emploi abusif de tous les dons divins, et en vue d'un affreux prosélytisme, s'efforcent de se créer des complices et ne réussissent que trop souvent dans leur entreprise infernale.

Par contre, la grâce de Dieu fortifie le chrétien contre les suggestions perfides, et les anges gardiens travaillent à neutraliser les inspirations sataniques.

Telle est la lutte intestine que tout homme connaît, lutte si bien décrite par saint Paul et qui motive la dénomination d'*Église militante* appliquée aux fidèles vivant sur la terre.

Le dogme des peines éternelles n'est nullement incompatible avec celui de la bonté infinie de Dieu; ce point de foi n'a rien de décourageant pour l'homme de bonne volonté.

Dieu nous destine tous sans exception au bonheur céleste; ceux-là seulement en seront à jamais privés qui l'auront délibérément refusé.

L'enfer sera le partage de ces monstres de cruauté, heureusement fort rares, qui, de sang-froid, en pleine liberté de conscience, auront impitoyablement torturé, écrasé, massacré, abruti, empoisonné de pernicieuses doctrines la multitude des misérables, des ignorants et des faibles; l'enfer est réservé à ceux qui, ayant versé ou fait verser des torrents de sang ou de larmes pour satisfaire leurs détestables passions, auront persévéré dans le crime jusqu'à leur dernier soupir. Oui, qu'ils tremblent, ces abominables scélérats! l'enfer les attend. Dieu est amour, mais Dieu est justice; et nul n'aura le droit de se plaindre. L'enfer reçoit exclusivement des victimes volontaires. Les criminels qui font pénitence, c'est-à-dire qui se repentent et se transforment, obtiennent leur pardon à l'exemple du bon larron.

Quant aux hommes égarés, quant à ceux qui auront ignoré, méconnu, oublié la voie droite, si leur cœur a conservé, sous la cendre, la moindre étincelle du feu sacré, qu'ils se rassurent! ils vivront. Peut-être seront-ils momentanément retenus au purgatoire, station intermédiaire entre la terre et le ciel; au purgatoire, lieu d'expiation, d'épuration, de raffinement, où l'on souffre sans doute la privation plus ou moins prolongée du

bonheur parfait, mais d'où l'espoir n'est point banni. Entrevoir Dieu, et ne le pouvoir contempler face à face; l'aimer ardemment, et ne pouvoir voler vers ce centre d'attraction: supplice cruel! Mais le patient, éclairé par la lumière surnaturelle, se reconnaît lui-même indigne de participer immédiatement à la gloire divine.

Invité à un banquet royal, au moment de pénétrer dans la salle du festin, à l'éclat des lumières, j'aperçois des souillures sur mes vêtements. Spontanément je me retire pour revêtir des habits plus convenables.

Ou bien encore, arrivé au port, si j'apporte avec moi un germe d'infection pestilentielle, je suis retenu en quarantaine au lazaret, et je reconnais la justice et la sagesse de cette mesure, qui pourtant m'est pénible en ce qu'elle me tient éloigné de ma patrie et de ma famille; dans ces conditions, je refuserais même la liberté, si elle m'était offerte.

Ainsi agit, après la mort, l'âme qui n'a pas suffisamment expié ses fautes.

Enfin le temps de la purification peut être abrégé par les prières des fidèles et l'application des indulgences. On témoigne son affection aux défunts en travaillant à leur prompte délivrance. Parvenus

au céleste séjour, ils intercèdent à leur tour en faveur de leurs bienfaiteurs : échange de services, réciprocité de bons offices !

Dieu est pour nous un Père infiniment bon et miséricordieux, toujours disposé à pardonner; l'Évangile nous en offre des preuves touchantes.

Donc, arrière la crainte ! Et que m'importe l'enfer, puisque je suis fermement résolu à aimer Dieu et mes frères ? Je m'efforcerai, d'ailleurs, de préserver ceux qui me sont chers de la mort éternelle : effet de solidarité !

Toute règle comporte des exceptions. Les démons, les damnés : faible dissonance dans l'harmonie universelle ! Ou plutôt, exclus volontairement du concert, ils n'en peuvent troubler les accords.

La prétendue damnation des petits enfants privés du baptême est une erreur ou une calomnie, contre lesquelles l'Église proteste. Dieu, juste et bon, ne peut, évidemment, vouer au malheur éternel des êtres personnellement innocents.

En résumé, *Dieu est amour*, voilà le dogme capital enseigné par l'Église infaillible ; voilà le dogme fondamental auquel tous les autres sont subordonnés. Le point de foi concernant les peines de l'enfer ne saurait donc détruire, altérer

ou contrarier le dogme relatif à l'essence même de la divinité. Dès lors, acceptons humblement la croyance au châtiment infernal, malgré le mystère qui l'enveloppe.

Ici j'entends une objection:

— On nous promet la félicité céleste, fort bien! Mais ne nous la fait-on pas acheter au prix du bonheur terrestre? L'avenir est magnifique; mais le présent est fort triste. « Celui, dit Jésus, qui veut être mon disciple, doit se renoncer soi-même, porter sa croix chaque jour et me suivre. » Voilà, certes, une pénible nécessité. Le ciel produit sur moi l'effet d'un mirage trompeur, imaginé pour m'imposer sur la terre un insupportable esclavage.

— Voici la réponse:

Jésus lui-même a dit: « Mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Le renoncement exigé du chrétien, c'est l'abdication de l'égoïsme, c'est le dévouement sans lequel l'amour reste inefficace. Mais l'amour adoucit le sacrifice: voyez la mère tout heureuse de se dévouer pour son enfant! L'amour est notre vie normale, notre bonheur. C'est pourtant l'amour que la religion prescrit comme unique devoir: devoir parfois pénible à celui qui l'accomplit sans

être payé de retour; et, néanmoins, il est doux de faire du bien même à des ingrats. Au surplus, c'est à Dieu que s'adressent les bons offices rendus aux hommes, et Dieu les récompense immédiatement par la paix de l'âme, souvent même par des émotions délicieuses.

Le catholicisme proscrit-il le plaisir, la richesse et le luxe? Nullement. Il admet, nous le savons, la légitimité de toutes les attractions innées, sauf à en régler l'essor, sauf à les purifier en les coordonnant à l'attraction pivotale, en les combinant avec la série et la solidarité, en les soumettant aux conditions de l'harmonie.

L'Église condamne uniquement la jouissance abusive et déréglée. Loin de réprouver radicalement les attractions sensuelles, elle les satisfait réellement ou symboliquement dans son culte extérieur, mais toujours en les rapportant à Dieu; elle élève l'union conjugale à la dignité de sacrement; elle commande les affections naturelles comme des devoirs.

— Mais, insiste-t-on, nous avons attraction pour la richesse, et l'Évangile préconise la pauvreté.

— Pure méprise! Sans doute, Jésus a dit: « Bienheureux les pauvres d'intention! » Mais comprenons le sens exact de cette parole; elle

signifie : « Bienheureux les cœurs détachés de la richesse ! » Ce que Jésus flétrit, c'est la dureté égoïste du mauvais riche, qui se gorge de mets succulents, en laissant à sa porte le pauvre Lazare endurer les tortures de la faim.

En elle-même, la richesse est un bien ; l'abus seul est répréhensible.

Sans doute encore, Jésus a dit à ses apôtres : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » Mais cette parole n'implique en aucune manière l'impossibilité pour le genre humain de posséder jamais la richesse. Le Sauveur entendait-il alors faire une prédiction concernant un avenir lointain ? Non ! Il voulait simplement constater un fait qui subsisterait pendant la vie terrestre des apôtres.

En effet, Jésus ajoute immédiatement : « Mais moi, vous ne m'aurez pas toujours », ce qu'il faut nécessairement interpréter dans le sens de la très-courte durée de sa vie sur la terre ; car parlant plus tard au sens, non plus relatif, mais absolu, il s'est exprimé ainsi : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Voici donc la règle posée en cette matière par le divin Maître : « Cherchez avant tout le règne

de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

Qu'est-ce à dire?

Si Dieu, qui est amour, vient à régner dans les cœurs, si les hommes se soumettent librement à cet empire souverain, tous les biens sans exception leur obviendront infailliblement. Ils jouiront même du luxe, ainsi que cela résulte formellement de l'allusion que Jésus vient de faire à la magnifique parure des lys champêtres.

Oui, le bonheur est promis, dès cette vie, au genre humain, à la seule condition d'observer les lois divines; et le degré de ce bonheur sera exactement proportionnel au degré d'obéissance à ces lois.

La terre restera toujours, malgré tout, une vallée de larmes, parce que la vision béatifique n'y sera jamais possible; mais le christianisme adoucit à ses enfants les douleurs de l'exil, par la foi, racine de l'espérance, cause et effet de la charité.

Écoutez saint Paul répétant aux fidèles : « Réjouissez-vous! Oui, réjouissez-vous dans le Seigneur! » Et chaque jour l'Église redit : *Alleluia,* le chant de l'allégresse.

Que devons-nous penser au sujet des prophéties et des miracles, imposés à la croyance des

fidèles par l'Église catholique? Ne sont-ce pas des anomalies absurdes, d'inadmissibles dérogations aux lois universelles?

Les miracles et les prophéties sont, dans le monde naturel, des manifestations éclatantes de la toute-puissance ou de la prescience de Dieu, comme les éclairs sont des révélations fugitives de l'invisible électricité.

Rendre la santé aux malades, la vie aux morts, qu'est-ce pour l'auteur de la vie? un acte facile, l'exercice normal de son pouvoir.

Aux yeux de Dieu, rien n'est passé, rien n'est futur, tout est constamment présent. Pourquoi s'abstiendrait-il de révéler aux hommes ce qui, pour eux, est l'avenir, lorsqu'il juge cette prévision utile?

Raisonnablement, on ne saurait contester à Dieu la faculté d'opérer des miracles ou d'inspirer des prophéties. Tout au plus pourrait-on mettre en doute sa volonté d'accomplir des actes de cette nature dans telle ou telle circonstance donnée. Dieu est économe de ressorts; aussi ne fait-il jamais rien d'inutile. Mais comment nier la nécessité ou du moins la haute utilité de certaines prophéties et de certains miracles?

On allègue parfois qu'il ne s'en produit plus de

nos jours. Si le fait est exact, qu'en faut-il conclure? Qu'il ne s'en est jamais produit? C'est comme si l'on disait : « Cet arbre est en hiver dépouillé et desséché; donc il n'a jamais porté ni fleurs, ni feuilles, ni fruits », ou bien encore : « L'homme adulte se nourrit de pain et de viande ; donc, enfant, il ne s'est pas nourri de lait. »

De ce qu'il ne s'opère plus de miracles à notre époque, il faudrait tirer cette conclusion rationnelle qu'ils sont devenus superflus; que la vérification actuelle et palpable des prophéties anciennes constitue un miracle d'ordre supérieur qui suffit amplement à éclairer les hommes cherchant sincèrement la vérité.

La loi sériaire doit régir le miracle comme elle régit tout. Or, le progrès applicable au miracle consiste à en modifier la nature et l'objet.

Aux peuples primitifs et ignorants, dominés par les sens, il faut des miracles matériels, qui frappent leurs sens. Aux peuples intelligents, avancés en civilisation, aux esprits cultivés conviennent mieux les miracles intellectuels, frappant la raison ou s'adressant au cœur.

En toutes choses, Dieu établit une gradation.

Aujourd'hui, l'établissement de l'Église catholique est la réalisation d'une prophétie, réalisation

vraiment merveilleuse; c'est le grand miracle qui s'accomplit sous nos yeux, dont nous sommes tous témoins.

Reportons-nous par la pensée à l'origine de cette Église, alors si humble, actuellement si grande, alors que Jésus disait au batelier Simon : « Tu es *pierre*, et sur cette pierre j'édifierai une société universelle et indestructible. »

Reportons-nous à l'époque où Jésus disait à ses disciples : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Les savants et les sages du temps souriaient avec dédain; les puissants raillaient.

Quand Jésus disait à Pilate : « Oui, en effet, je suis roi, et je suis venu apporter au monde la vérité », Pilate lui tournait le dos en murmurant ces mots : « Qu'est-ce que la vérité? »

Hérode renvoyait avec mépris ce *roi des juifs*, en le faisant revêtir d'une robe d'insensé.

Les soldats l'affublaient d'oripeaux dérisoires, le couvraient d'un lambeau de pourpre, comme un roi de théâtre.

Quand Jésus disait : « Après que j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi », qui donc ajoutait foi à sa prédiction?

Rappelez-vous ce qu'était Jésus aux yeux du

monde, ce qu'était l'empire romain — ce colosse à renverser — ; ce qu'était encore la synagogue ; considérez ce petit groupe d'ignorants à qui leur Maître donnait cet ordre : « Allez enseigner toutes les nations. »

Voyez cet infâme gibet sur lequel expire Jésus, insulté par les spectateurs de son supplice.

Comparez cette faiblesse de moyens, cette invraisemblance des prophéties, avec la situation actuelle du christianisme. Comparez la position de Pierre avec celle de son successeur Pie IX !

Pesez toutes ces circonstances et prononcez !

L'accomplissement des prophéties du Christ n'est-il pas un miracle permanent et incontestable ?

Mais, au contraire, pendant la vie terrestre de Jésus, alors que sa divinité voilée lui laissait les apparences d'un homme ordinaire, ne fallait-il pas des miracles visibles pour déterminer ses disciples à croire en lui ?

La résurrection du Christ, surtout, devenait un miracle indispensable.

En effet, si pendant sa vie la foi des apôtres était demeurée faible, — en le voyant périr ignominieusement comme un vulgaire criminel, ne devaient-ils pas le regarder comme un imposteur,

dont ils avaient été les dupes pendant trois ans? Aussi s'étaient-ils enfuis au moment de son arrestation. Le voilà mort, enseveli, déposé au sépulcre, c'en est fait de leur illusion, et ils vont sans doute reprendre leurs filets en maudissant le fourbe qu'ils ont appelé leur Maître.

Telle devra être leur conduite s'il ne survient quelque phénomène extraordinaire pour raviver leur foi.

Oui, un miracle éclatant peut seul réhabiliter Jésus dans leur esprit.

Ce miracle s'est-il produit? Ils l'affirment. Et si la résurrection qu'ils attestent, n'a pas eu lieu réellement, leur conduite est tout à fait incompréhensible.

Comment, en ce cas, expliquer le revirement de leurs idées? Comment expliquer l'ardeur de leur prosélytisme?

Ces hommes, naguère pusillanimes, voyez-les tout à coup se répandre sur les places publiques; entendez-les proclamant que ce Jésus, mort à la vue de tout le peuple, est ressuscité, qu'ils l'ont vu vivant, qu'il leur a parlé. Ils répètent partout cette audacieuse affirmation, malgré les menaces et les châtiments; aucun jamais ne se rétracte, et ils subissent la mort plutôt que de se démentir.

Quel intérêt appréciable peut donc les porter à témoigner, au risque de leur vie, que le Christ est sorti vivant du tombeau?

Donc, encore une fois, ou le miracle est certain, ou la conversion subite des apôtres, sans motif apparent, plausible, est un mystère plus inexplicable que la résurrection elle-même.

La résurrection, en effet, nous l'avons reconnu, constitue un fait normal, commun à tous les hommes, puisque la mort est une simple crise de transformation. Le miracle réside surtout dans le phénomène de l'apparition visible, ou, si on le préfère, dans la visibilité du corps subtil de Jésus.

Et maintenant, sommes-nous tenus d'admettre ces prétendues visions, ces apparitions surnaturelles, ces guérisons miraculeuses, qui ont fait tant de bruit depuis quelques années? Sont-ce des inventions superstitieuses, de ridicules hallucinations, des supercheries intéressées ou de grossières impostures?

L'Église, malgré le scrupule apporté à ses investigations, n'en impose pas la croyance aux fidèles. Mais qui voudrait, à moins d'un parti pris de dénégation, rejeter les attestations honorables qui se sont produites dans des enquêtes

d'une prudence presque excessive? Qui oserait prétendre que ces miracles sont dépourvus d'utilité et d'efficacité, d'une utilité relative qui suffit amplement à les justifier?

Disons un mot de l'analogie, fondée sur le principe de l'unité au sein de la variété; unité de plan, variété de créations. Le symbolisme catholique en est une magnifique application. Les paraboles évangéliques, — leçons saisissantes — les cérémonies figuratives du mosaïsme, les allégories si fréquentes dans les livres saints, rentrent dans le domaine de l'analogie. Le temple catholique présente à la fois une réalité vivante et une figure, réalité dans le tabernacle, figure des principaux mystères de la religion. L'église (édifice) nous offre une image frappante de l'Église (société universelle).

Dieu réside au tabernacle comme centre attractif et rayonnant; tout converge à ce foyer divin. Le temple brille de l'éclat emprunté aux merveilles de l'art, de la science, de l'industrie; lumières, musique, parfums, tissus d'or et de soie, tout y est richesse et magnificence. La présence de Dieu, à qui tout est consacré, justifie ce luxe et même l'engendre. Emblème parlant du sort réservé à l'humanité, lorsqu'elle se sera tout entière

et pleinement soumise à la loi divine, selon la promesse de l'Évangile ! Tous les biens nous seront accordés quand Dieu régnera dans nos âmes, quand son empire sera établi dans nos familles, dans nos cités, sur toute la surface de la terre.

Signalons encore l'analogie entre l'eucharistie, aliment spirituel, et le pain, nourriture corporelle. L'âme a, en effet, besoin de réfection pour entretenir sa vie, comme l'organisme physique pour soutenir la sienne.

Sous tous les rapports donc, et à quelque point de vue qu'on l'envisage, le catholicisme sort triomphant de l'épreuve à laquelle nous l'avons assujetti : il se montre exactement conforme aux lois qui régissent l'univers.

Cette parfaite concordance est-elle l'effet du hasard ou le fruit caractéristique de la révélation divine ?

Effet du hasard ! Et qu'est-ce donc que le hasard ? Si le hasard dispose ainsi et organise, s'il applique rigoureusement les lois fondamentales, ne se confond-il pas avec la sagesse providentielle ?

Ni Jésus ni son Église n'ont, il est vrai, formulé méthodiquement les principes de la science universelle. Mais pourquoi ? Parce que l'heure d'une telle révélation n'avait pas encore sonné.

Le Maître en a averti ses apôtres en ces termes : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire ; mais présentement elles seraient au-dessus de votre portée », et ailleurs : « Non-seulement vous ferez les miracles que je fais ; mais vous en ferez de plus grands encore. »

Les guérisons individuelles, l'eau changée en vin, les pains multipliés, et les autres miracles opérés par le Christ, étaient la figure, le prélude et le gage des miracles collectifs qui résulteront, selon sa prophétie, de la soumission aux lois divines. Il y aura ainsi une progression sériaire de merveilles et de prodiges : « Cherchez, avant tout, le royaume et la justice de Dieu, et le reste vous obviendra par surcroît. » Le règne de Dieu, c'est son code d'amour observé par l'humanité, c'est sa volonté pleinement accomplie sur la terre comme au ciel. Et puisqu'il faut chercher, pour trouver, selon la parole du Maître, Jésus n'avait donc pas immédiatement tout expliqué. Il a voulu laisser après lui une noble tâche à remplir par l'étude et l'observation. Les germes nous sont donnés ; à nous le mérite de les cultiver afin d'en préparer l'éclosion. Dieu ne veut pas tout faire par lui-même ; il a conféré aux hommes l'insigne honneur de collaborer avec lui.

L'unité, synthèse des lois primordiales, a été révélée par le Christ à ses disciples comme le but suprême de son Église; et l'Église, inspirée surnaturellement, a fait de ces lois une application unique dans le monde.

Le catholicisme est donc la religion véritable, la religion manifestement révélée de Dieu; ses dogmes doivent, dès lors, être acceptés comme l'expression de la vérité absolue; et ainsi possédons-nous le télescope dont nous avions besoin pour découvrir ce qu'il nous importe de connaître du monde surnaturel.

X

EXAMEN COMPLÉMENTAIRE

Soumettons maintenant à la même épreuve, et les autres religions, et les systèmes philosophiques les plus accrédités. Mettons-les en parallèle avec les lois rectrices de l'univers.

Sans doute, *à priori,* on pourrait raisonner ainsi : étant démontrée la vérité du catholicisme, tout ce qui s'en écarte est nécessairement faux.

Toutefois, afin de ne rien négliger en si importante matière, abordons directement cette contre-vérification, en analysant brièvement les croyances et les philosophies divergentes, et en les comparant aux lois fondamentales.

Examinons, en premier lieu, les Églises dissidentes, dont l'ensemble constitue, d'une part, le protestantisme, christianisme tronqué, fragmen-

taire; d'autre part, l'Église grecque soi-disant orthodoxe.

Cette dernière s'intitule catholique, sans, néanmoins, prétendre à l'universalité. C'est une scission déterminée par l'ambition du pouvoir politique, en vue de s'arroger la suprématie, la prédominance sur le pouvoir religieux, en subordonnant l'Église à l'État. Un scrupule dogmatique a servi de prétexte à la séparation, pour en masquer la cause réelle. Schisme déplorable, parce qu'il rompt l'unité !

Des deux Églises grecque et romaine, laquelle s'accorde le mieux avec les lois universelles ? C'est évidemment la seconde, qui, seule, possède un centre d'attraction, un pivot de série hiérarchique, un lien de solidarité. Dans l'Église romaine, tout gravite autour du Pape, tout converge et aboutit à lui. Aussi voyez le schisme byzantin s'étioler et languir, tandis que le vrai catholicisme vit, grandit et s'épanouit, malgré les obstacles, doué qu'il est d'une force d'expansion incomparable.

Ce qui caractérise le protestantisme, c'est l'indépendance individuelle, engendrant fatalement l'égoïsme, antipode de l'amour, cette essence du christianisme.

Le protestantisme n'est pas, à vrai dire, une affirmation ; c'est une négation, la négation de l'unité catholique ; c'est la rupture avec le centre ; c'est l'anarchie des opinions personnelles et arbitraires, substituée à l'autorité doctrinale et régulatrice.

En déniant l'infaillibilité à l'Église et au Pape, on l'a conférée à chaque fidèle, qui prétend recevoir directement ses lumières de l'Esprit saint. Ce qui amène le résultat étrange d'inspirations contradictoires provenant toutes d'une source unique.

Aussi le protestantisme va-t-il se fractionnant, s'émiettant chaque jour. Son principe étant l'individualisme égoïste, dissolvant des plus énergiques, le protestantisme est condamné à périr. Il a cessé d'être une religion pour dégénérer en une philosophie inclinant vers le déisme. Déjà certains ministres protestants en sont venus au point de nier la divinité du Christ.

En méconnaissant la dignité suprême de la Vierge-Mère, le protestantisme lèse à la fois l'attraction, la série, la solidarité.

Nous avons une attraction innée pour la beauté idéale, pour la perfection absolue ; notre cœur éprouve le besoin d'aimer une créature féminine qui soit le chef-d'œuvre du Créateur.

Le paganisme rendait à certaines déesses des hommages enthousiastes; citons seulement Diane et le célèbre temple d'Éphèse.

Le catholicisme voit dans l'auguste Vierge un type ravissant de perfection créée. Le protestantisme regarde la Mère de l'Homme-Dieu comme une femme vulgaire, en tout semblable à la première femme venue.

Par là, il froisse une des passions les plus vives du cœur humain; il refoule le besoin de tendresse expansive qui nous tourmente; il enlève à ses adhérents un modèle incomparable des plus précieuses vertus.

Par là encore, la loi sériaire est violée. Marie, nous l'avons vu, forme dans la série universelle le degré supérieur, le point culminant de la création. La suppression de ce degré laisse une lacune dans l'échelle ascendante des êtres vers le ciel et vers Dieu.

Par là enfin, la solidarité est enfreinte, Marie immaculée étant le lien, l'anneau qui rattache l'humanité à la divinité incarnée.

Le protestantisme ravale la mère du Christ à la condition d'un moule placentaire : est-ce assez injurieux pour le Fils et pour la Mère?

A d'autres égards encore, le protestantisme

méconnaît les lois universelles dans son dogme et dans son culte.

En effet, il rejette la messe et abolit le tabernacle ; il repousse le purgatoire et les indulgences.

Ses temples sont vides et froids ; on y cherche en vain le foyer central, le sanctuaire eucharistique ; on n'y trouve ni statues, ni tableaux, ni lumières, ni parfums, ni musique. Nul sacerdoce, nulle hiérarchie.

L'attraction est ainsi violée sous tous les rapports : d'abord notre attraction pour le divin Sauveur, dont le sacrifice n'est plus rappelé que par des discours ; sacrifice si touchant pourtant, si éminemment propre à exciter l'amour et la reconnaissance ; puis notre attraction pour le luxe, les fêtes, les cérémonies pompeuses.

La série est violée par l'absence de hiérarchie dans l'Église ; par le rejet du purgatoire, l'un des degrés, l'un des termes ordinaires de l'existence humaine, sauf l'exception en faveur des saints qui franchissent le séjour intermédiaire.

La solidarité est violée par la négation des indulgences et de la communauté des mérites ; par la suppression du lien entre l'Église terrestre et l'Église céleste.

En un mot, le catholicisme est tout de feu, le protestantisme est tout de glace. Il s'adresse à la tête seulement, en négligeant le cœur. Que devient le Dieu d'amour dans ce froid christianisme? Il se rapproche insensiblement du Dieu abstrait des panthéistes.

Faut-il parler du judaïsme? Religion d'esclaves et de despotes : Dieu de terreur, Jéhovah fait trembler ses adorateurs et les tient à distance.

Exclusif et intolérant, le mosaïsme n'aspire nullement à la fusion et à l'harmonie. Les juifs attendent toujours un Messie, qui fera de leur nation la dominatrice du monde. Loin de tendre à l'unité, ils rêvent la division et l'asservissement des peuples, au profit du seul peuple d'Israël. Nous voilà loin de la communion universelle!

Que dire du mahométisme? Religion de fatalisme et de jouissances purement matérielles, l'islamisme néglige toutes les lois fondamentales, pour s'attacher uniquement à satisfaire le plus grossier sensualisme. On sait à quelle abjection il réduit la femme : avilissement qui entraîne la destruction de la famille.

Les autres religions pratiquées sur le globe méconnaissent toutes la triple loi d'harmonie; il

est facile de s'en convaincre; inutile donc d'insister sur ce point.

Le déisme rejette toute espèce de culte et se borne à de vagues hommages envers l'Être suprême, architecte des mondes, géomètre sans entrailles.

Pour le panthéisme, nous l'avons dit, Dieu est un souffle vivifiant, rien de plus.

Nous arrivons enfin au matérialisme, doctrine radicalement opposée au catholicisme.

Que devient, dans ce système, notre attraction pivotale pour la vie heureuse et immortelle?

La série universelle s'arrête alors au monde physique. Plus de degré supérieur, plus de transcendance, plus de surnaturel. L'univers est rétréci, l'homme emprisonné dans les bornes les plus étroites.

Quant à la solidarité, on en maintient le mot; quelques-uns prétendent en appliquer la loi sous le nom de fraternité humaine. Mais la solidarité matérialiste, à moins de rester une duperie niaise, dégénère forcément en une ligue haineuse, envieuse; ligue d'extermination et de destruction; ligue d'égoïsme furieux, d'égoïsme logiquement obligatoire pourtant dès qu'on se croit réduit à l'existence terrestre.

Les lois universelles sont outrageusement violées par le matérialisme, impuissant, dès lors, à fonder l'harmonie et le bonheur de l'humanité. Quel serait le centre d'unité? Où chercher un point commun de ralliement?

Ainsi, à mesure qu'on s'éloigne du catholicisme, l'infraction des lois primordiales s'accentue davantage. Seule encore une fois, la religion catholique en présente une application complète.

La dérogation partielle entraîne nécessairement la violation totale de ces lois, et l'on glisse par degrés du protestantisme jusqu'au matérialisme, jusqu'à l'indépendance absolue, jusqu'à l'anarchie, absence de toute loi. Ainsi le veut la solidarité : tout se tient, tout s'enchaîne. Ou tout ou rien! Ou le catholicisme, synonyme d'harmonie, synthèse vivante des lois de l'Unité, ou la subversion, le chaos, la confusion, l'anarchie morale et sociale.

Ou la communion universelle dans l'amour, ou la guerre universelle par l'égoïsme et la haine.

Ou le ciel ou l'enfer, déjà même sur la terre.

Pas de milieu! Il faut opter.

XI

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

Nous avons étudié le catholicisme dans ses éléments intégrants, en employant la méthode logique, scientifique, positive, et nous avons constaté dans cette religion une parfaite conformité avec les lois fondamentales qui régissent l'univers; nous y avons admiré la vérité absolue, la réalisation virtuelle de l'unité. En un mot, cette étude nous a montré dans le catholicisme le sanctuaire de la loi divine, révélée par le Christ à son Église.

Évidemment, les lois humaines doivent prendre la loi de Dieu pour principe et pour type; elles doivent être calquées sur ce divin modèle. Les décrets des hommes constituent de simples corollaires du code édicté par Dieu; les décrets humains en sont des applications particulières dans

le domaine politique, économique, industriel, social. Toute autorité humaine, en effet, doit respect, obéissance à cette loi souveraine ou suzeraine, dont l'Église est la dépositaire et la fidèle gardienne, à cette loi-mère, source de toutes les lois.

D'où vient donc la haine vouée à l'Église par certains libres-penseurs? Comment expliquer les attaques furibondes, les outrages, les sarcasmes dont ils la poursuivent?

Une comparaison nous aidera à en pénétrer le secret.

Sous vos yeux se déroule un délicieux paysage; en le contemplant vous êtes ravi d'admiration.

Un autre spectateur placé près de vous s'écrie que ce tableau sanglant lui fait horreur.

D'où vient la différence de vos appréciations?

De ce que votre voisin a regardé le paysage à travers des vitraux de couleur rouge sombre.

De même, les ennemis de l'Église considèrent le catholicisme à travers leurs préjugés; aussi leurs yeux troublés, obscurcis par la prévention, voient-ils dans la religion et le clergé un hideux fantôme qu'ils ont juré de détruire. Ils ont adopté pour cri de guerre cette formule équivoque: « Séparation de l'Église et de l'État. »

Ne vous y trompez pas! Le vrai sens de la devise est celui-ci : Suppression totale du catholicisme, anéantissement de l'Église; ou, tout au moins, pour les plus modérés, subordination complète de l'Église à l'État, à la société civile, au gouvernement politique.

Si la formule est moderne, la prétention du pouvoir gouvernemental est déjà ancienne : témoin le schisme grec, dont nous avons parlé.

Même dans les pays catholiques, les souverains ont voulu s'arroger la domination de l'Église; bientôt certains parlements, puis des philosophes et des publicistes ont battu en brèche l'autorité religieuse, afin d'établir le despotisme de l'État sur les ruines ou l'abaissement du catholicisme.

Aujourd'hui la lutte est devenue plus ardente que jamais entre les libres-penseurs, d'un côté, et, d'autre part, les fidèles catholiques, les partisans de l'Église, flétris sous le nom de *cléricaux*.

Voilà le grand litige sur lequel nous devons nous prononcer; notre décision, loin d'être arbitraire, sera basée sur les principes invariables dont nous avons admis l'universalité.

Et d'abord, détacher l'Église de l'État, isoler l'un et l'autre, ce serait contrevenir à la loi de

solidarité, selon laquelle tout se tient, tout est lié dans l'univers.

C'est donc l'alliance, c'est l'union, au lieu de la séparation, qu'il faut tendre à réaliser entre la religion et la politique.

Elles se disputent l'influence dominatrice; quelle sera l'issue du conflit? La victoire de l'Église lui conférera-t-elle le droit d'opprimer tyranniquement la partie vaincue? Assurément non. Le triomphe non douteux de la religion inaugurera sur la terre le règne de Dieu, c'est-à-dire le règne de l'amour, l'instauration de la concorde, objet de tous les vœux.

Les libres-penseurs articulent divers griefs contre l'Église et ses chefs. On critique certaines maximes; on énumère avec complaisance certains faits historiques.

Parmi les décisions incriminées, celles recueillies et publiées sous le nom de *Syllabus* ont le privilége des attaques les plus violentes.

Qu'est-ce que le *Syllabus?* Un résumé des principales erreurs professées de notre temps et condamnées par diverses sentences du Saint-Siége.

Or, le dogme catholique contient la vérité pure, nous l'avons reconnu.

Donc, les doctrines opposées à ce dogme constituent des faussetés condamnables, des erreurs dangereuses.

Quant aux faits, les historiens libres-penseurs rappellent les efforts constants des papes pour asservir les souverains et les peuples; les vices et même les crimes imputés à quelques chefs de l'Église; les exécutions d'hérétiques, l'inquisition, la Saint-Barthélemy, les dragonnades.

Voilà, s'écrie-t-on avec indignation, voilà l'esprit de l'Église, et voilà ses actes !

Est-ce bien l'Église elle-même qui a agi, ou seulement quelques-uns de ses membres? La politique n'a-t-elle pas, bien plutôt que la religion, conseillé entre autres les massacres de la Saint-Barthélemy ?

Écartons d'abord les prétendues tentatives d'asservissement reprochées à quelques papes. Le plus souvent il s'agissait de rappeler les peuples et surtout les princes à l'observation des lois divines; c'était, fréquemment, la cause des opprimés que les papes soutenaient contre les puissants; c'étaient les sujets qu'ils voulaient arracher au joug dont on les accablait.

Mais allons plus loin: supposons prouvés tous les griefs imputés aux papes; supposons même

les faits plus graves encore et plus nombreux, quelles conséquences serait-il juste d'en tirer ?

Que la religion est fausse ? Mais peut-elle assumer la responsabilité de vices et de crimes qu'elle réprouve énergiquement et qui constituent une violation flagrante de ses commandements ?

Voulez-vous connaître le véritable esprit de l'Église ? Lisez l'Évangile. Lorsque les apôtres, animés d'un zèle indiscret, pressent leur Maître de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, Jésus les reprend sévèrement par ces paroles : « Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés. » Cet esprit, c'est la mansuétude et la miséricorde.

Et s'il y a eu, dans certaines circonstances, de regrettables abus de la religion, depuis quand l'abus d'une bonne chose en doit-il interdire l'usage ?

Que prouve contre la chimie l'abus criminel qu'en ont fait certains empoisonneurs ? Que prouvent les machines infernales contre la science mécanique ? On abuse du feu ; on abuse de la parole, de la presse, de l'instruction : faut-il renoncer à l'usage du feu ? faut-il condamner l'instruction, la presse, la parole ?

Pour défendre la religion et l'Église, il est au moins superflu d'entreprendre l'apologie d'abus

qu'elles déplorent et de crimes qu'elles flétrissent, quels qu'en soient les auteurs.

Les fautes des papes leur sont exclusivement personnelles. Jamais, d'ailleurs, l'Église n'a érigé en dogme l'impeccabilité de ses ministres, à quelque degré qu'ils soient placés dans la hiérarchie sacerdotale.

Le premier pape, saint Pierre lui-même, a été traité de Satan par Jésus, qui venait de le proclamer pierre fondamentale de l'Église. Plus tard, ce prince des apôtres a renié son divin Maître. Donc le mérite personnel ne se confond pas avec le pouvoir pontifical.

Bien mieux : les écarts plus ou moins graves des papes, loin d'infirmer la vérité catholique, en sont, au contraire, une éclatante confirmation.

En effet, malgré l'indignité plus ou moins avérée de certains chefs de l'Église (en petit nombre, après tout), le dogme est resté intact; cette intégrité de la doctrine, maintenue en dépit de la valeur faible ou nulle des personnes, n'est-elle pas miraculeuse ?

Plus on citera de papes vicieux ou criminels, plus on alléguera d'imperfections dans leur conduite, — plus il sera merveilleux que le dogme soit demeuré pur et exempt de toute altération.

Les personnes ici ne sont rien; les vérités sont tout.

Des actes répréhensibles, oui, malheureusement, il s'en est produit; des erreurs doctrinales, jamais!

Et c'est là le point essentiel!

L'Église croit le pape infaillible en matière dogmatique, lorsqu'il prononce *ex cathedra* comme Pasteur suprême; mais, encore une fois, elle ne le déclare pas incapable de pécher.

L'unité du dogme a été préservée: preuve manifeste de la divinité du catholicisme et de la protection accordée à l'Église par la Providence.

Ainsi, la promesse du Christ est réalisée : son Église résistera, comme elle a résisté jusqu'à ce jour, à toutes les attaques de ses ennemis.

On a dénaturé plus ou moins volontairement le sens de la maxime: « Hors de l'Église, point de salut »; on y a vu ou peut-être a-t-on feint d'y voir une odieuse intolérance damnant sans distinction et sans pitié tous ceux qui ne professent pas la religion catholique.

Mais l'Église ne damne personne; elle signale quelquefois des élus, jamais des réprouvés.

Que signifie donc cet adage? Le voici:

L'Église est la société des hommes qui aiment

Dieu et qui s'aiment entre eux; hors d'une telle société, point d'unité, point de bonheur pour le genre humain. N'est-ce pas évident?

On rêve la fraternité des peuples. En dehors de l'Église, où voyez-vous un lien international? Seule l'Église possède le code de l'union fraternelle. Ce code est l'Évangile, seul apte à fonder la paix entre les nations comme entre les individus, seul capable de transformer l'humanité en une grande famille ayant Dieu pour Père. Mais, je vous le demande, quel Père donnerez-vous à cette famille, vous qui ne croyez pas en Dieu?

Si vous détruisez l'Église, par quoi la remplacerez-vous? Sans elle, comment espérez-vous constituer le genre humain en un corps universel? Si vous sacrifiez l'Église enseignante, où sera la Cour suprême, vigilante gardienne des lois divines, réformant et cassant au besoin les décisions contraires à ces lois? Où sera l'autorité chargée de promulguer les arrêts dogmatiques et de maintenir l'unité doctrinale? Qui jugera les différends entre les États ennemis ou rivaux?

En l'absence d'une telle autorité, ne voyez-vous pas le protestantisme se fractionner et se dissoudre?

L'œuvre actuellement nécessaire, urgente, ce

n'est pas la scission, mais bien la réconciliation entre l'Église et l'État, l'union du catholicisme avec la société humaine.

Aujourd'hui, la religion s'est réfugiée dans le sanctuaire des consciences; on veut la reléguer dans l'enceinte des temples, sauf à l'en chasser un peu plus tard; on veut la maintenir totalement étrangère à la vie politique, sociale, industrielle; elle tend à devenir une âme sans corps, et les nations ressembleront bientôt à des corps sans âmes.

Religion, politique, industrie, tout doit être régi par la loi divine, seul lien imaginable, seul moyen de cohésion, ciment impossible à remplacer.

De nos jours, au contraire, tout est divisé, la guerre est partout: entre les peuples, entre les diverses classes ou couches sociales, entre les capitalistes et les travailleurs, entre les riches et les pauvres, comme entre les libres-penseurs et les catholiques.

Oui, les couches sociales superposées sont hostiles les unes aux autres. La société humaine, selon une judicieuse remarque, forme une échelle ascendante de jalousie, d'envie et de haine, et une échelle descendante de dédain, de mépris et de crainte; à tous les degrés, l'égoïsme.

Comment fonder l'harmonie au sein d'un tel chaos ? Est-ce en amalgamant religion, politique, industrie ? Non, certes ! Fusion n'est pas confusion. Tout se doit combiner ; mais chaque chose doit occuper sa place légitime. Dans le corps social comme dans la personne humaine, les facultés, les éléments, les organes doivent rester distincts, en se prêtant un mutuel appui.

L'attraction, la série, la solidarité sont les ressorts de l'harmonie ; il n'en est pas d'autres. Quel est le mode pratique d'agencement ? Cette question sera traitée dans la seconde partie de notre travail ; en ce moment, nous étudions la théorie ; nous verrons plus tard à en chercher l'application.

Et si quelqu'un s'avise de demander : « Pourquoi le catholicisme n'a-t-il pas fait encore le bonheur du monde ? »

Nous répondrons : « Parce que le monde ne l'a jamais ni universellement ni intégralement pratiqué. »

Le bonheur sera le fruit de l'observation, par tous et en tout, de la loi divine.

Tout se tient, tout est lié, en vertu de la solidarité.

— Mais n'est-elle pas injuste, absurde et cruelle

cette loi qui enchaîne le sort des fidèles à celui des dissidents ?

— La solidarité est, au contraire, une loi pleine de sagesse, de justice et de bonté. Le bonheur de chacun dépendant du bonheur de tous, l'individu ne peut se désintéresser complétement de la masse, ni celle-ci de l'individu. Ou tous heureux, ou personne ! Voilà contre l'égoïsme le préservatif ou du moins le remède. Contre ce penchant réfractaire à l'harmonie, contre cette tendance générale de l'humanité dégénérée, il fallait réagir énergiquement. Quoi de plus efficace que la solidarité pour combattre et détruire ce venin contagieux ? « Tous pour chacun, chacun pour tous », cette devise du ciel doit être adoptée par la terre.

Chacun doit travailler au bonheur de tous, tous au bonheur de chacun, puisque le droit d'être heureux est égal pour tous.

L'individu doit consacrer toutes ses forces, toutes ses facultés, à produire le bien-être collectif. Par contre, la masse est tenue de procurer le bien-être individuel.

L'égoïsme met, au contraire, l'individu aux prises avec la masse, et que s'ensuit-il ? Le malheur individuel et général.

La solidarité transforme l'égoïsme en véritable

duperie et le dévouement en un calcul d'intérêt bien entendu : résultat merveilleux de cette loi providentielle !

Dieu s'est-lui-même soumis à la solidarité, et le Verbe, voulant subir la responsabilité de nos fautes, s'est incarné et immolé pour nous en épargner le châtiment.

— Mais, objectera-t-on encore, s'il suffit d'un seul rebelle pour frapper de caducité notre droit au bonheur, ce droit ne devient-il pas purement illusoire ? N'est-il pas dérisoire d'en subordonner la jouissance à une condition impossible à remplir ?

— L'impossibilité est-elle certaine ? et les catholiques ont-ils fait de sérieux efforts en vue d'accomplir leur devoir envers leurs frères ? Il est permis d'en douter, en ce qui concerne la majorité des fidèles. Quant au petit nombre de chrétiens vraiment dévoués, nous verrons qu'ils sont, dès ici-bas, amplement récompensés de leurs sacrifices.

Le catholicisme, qui n'est point universellement pratiqué, ne l'est pas non plus intégralement.

Foi, espérance, charité, ces trois vertus pivotales, restent faibles et incomplètes, même chez

les fidèles catholiques, sauf l'exception qu'il faut toujours sous-entendre.

On croit trop peu à l'infinie bonté de Dieu et à notre sublime destinée; on nie la possibilité de fonder le règne de Dieu sur la terre.

L'espérance est timide et la charité bien tiède. On ressent pour Dieu plus de crainte que d'amour; et les hommes, les aime-t-on comme soi-même?

La paix, la concorde, en un mot, la communion des saints ou des fidèles, cet objectif principal de la religion, cherche t-on les moyens d'en amener la prompte réalisation? Loin de là, on regarde cette union parfaite comme un idéal chimérique.

L'Évangile lui-même, on l'exalte, mais on le juge impraticable: qui donc en fait la règle de sa conduite?

Les partisans de l'État dominateur veulent cantonner la religion dans le cœur des croyants et tout au plus dans les temples, en attendant l'occasion opportune de l'anéantir totalement.

Chaque jour on restreint la sphère d'action de l'Église, en accusant le clergé d'une ambition absorbante; on lui interdit le domaine politique, social, économique; on l'exclut de toute partici-

pation à la vie civile, sous prétexte que le Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Cette parole a-t-elle la signification restreinte que lui prêtent les ennemis de l'Église ? Assurément non. En voici le sens exact : « Mon royaume ne tire pas son origine du monde terrestre ; ce n'est pas de la terre que vient ma royauté, c'est à Dieu que je dois mon autorité souveraine ; la légitimité de mes titres remonte au ciel. Roi des âmes avant tout, je ne gouverne pas directement, immédiatement, les choses temporelles ; j'en abandonne le soin à des mandataires, qui reçoivent de moi le pouvoir spécial de les administrer. »

— Mais, enfin, l'Église elle-même ne proscrit-elle pas le bonheur terrestre comme radicalement impossible, comme contraire à l'Évangile ?

— L'affirmative entraîne des conséquences éminemment nuisibles à la religion.

Se croyant forcé d'opter entre le bonheur de la terre et la félicité du ciel, on observe le prudent conseil de l'adage : « *Un tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. »

On reproche alors à l'Église de vouloir systématiquement retenir l'humanité dans la souffrance ; on lui impute la responsabilité de tous les fléaux qui affligent le monde ; le clergé est voué à

l'animadversion publique comme une lèpre dévorante, et, par une logique infernale, on arrive à cette conclusion fameuse : « Dieu, c'est le mal ! »

Eh bien, cette prétendue incompatibilité entre le catholicisme et le bonheur temporel constitue, à nos yeux, une erreur funeste, une doctrine absolument contredite en maint endroit des livres saints.

Quelle est la prière formulée par le Christ lui-même et mise chaque jour par l'Église sur les lèvres des prêtres et des fidèles ? L'oraison dominicale.

Et que demandons-nous à Dieu par cette prière ? « Que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Or, le Maître divin n'a pu nous dicter un vœu irréalisable et absurde. Donc, l'accomplissement, sur la terre, de la volonté divine, est chose possible et praticable. Et si la volonté de Dieu est un jour accomplie, qui osera dire que cet accomplissement universel ne procurera pas le bonheur au genre humain ? Ce sera le règne divin fondé ici-bas ; or, nous l'avons vu, l'établissement de ce règne dotera l'humanité de tous les biens désirables.

L'avénement de cette ère nouvelle de prospé-

rité est clairement prédit par Isaïe et David, entre autres.

Citons sur ce point la déclaration formelle de saint Paul : « La foi est utile à tout ; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. »

Il suffit de ces arguments pour réfuter péremptoirement la dangereuse opinion qui condamne la vie terrestre au malheur obligatoire.

Déjà, malgré toutes les circonstances défavorables, le chrétien fidèle jouit ici-bas d'une somme de félicité notablement supérieure au prétendu bonheur des mondains placés dans les conditions en apparence les plus avantageuses.

— Je ne comprends rien à cette béatitude imaginaire du chrétien, et je la nie, dit le positiviste.

— Étrange phénomène ! L'affirmation vient de ceux qui ont fait l'expérience, et la négation, de ceux qui ne l'ont pas tentée.

Appliquez donc ici la méthode expérimentale.

Voyez, d'une part, le visage souriant, le front serein du religieux qui s'est librement voué à la vie contemplative et aux austérités du cloître.

Voyez, de l'autre, la physionomie sombre du matérialiste repu et blasé ; écoutez ses plaintes amères, et prononcez !

Où trouvez-vous le désespoir et le suicide?

— L'Église appelle la terre une *vallée de larmes;* vous paraissez l'oublier.

— Nullement! D'abord, jusqu'aujourd'hui le fait justifie la qualification : que de larmes et de sang versés sur la terre! En outre, la dénomination conservera toujours une exactitude relative; la terre comparée au ciel ne cessera jamais d'être un lieu d'exil et de tristesse. Mais n'exagérons pas la portée de l'expression employée par l'Église; cette appellation n'implique pas la nécessité de languir ici-bas dans une infortune cruelle.

Ah! sans doute, le chrétien souffre actuellement de voir Dieu méconnu dans le monde; il ne jouit pas lui-même de la claire vision de son Créateur.

Il ressent des privations physiques et intellectuelles; la vérité dont son esprit est avide reste encore voilée à ses yeux par le mystère; évidemment, il ne goûte pas, dès à présent, il ne saurait goûter sur la terre le bonheur céleste; mais il endure patiemment les peines et les fatigues de la traversée, parce qu'il entrevoit le terme prochain du voyage.

Le matérialiste, au contraire, que peut-il espérer et attendre?

L'État s'est déclaré athée, c'est-à-dire étranger et même supérieur à toutes les religions, indifférent aux diverses croyances, favorisant ou tolérant au même degré tous les cultes reconnus par la loi.

Les progressistes modernes, allant plus loin, veulent substituer l'État à l'Église.

L'Église, au contraire, ne vise point à supprimer l'État; mais, s'accommodant de toute forme gouvernementale, elle s'intéresse à tout ce qui est humain, afin de relier étroitement l'humanité à la divinité. Mieux que le philosophe antique, elle a le droit de dire : « *Nil humani à me alienum puto.* »

Puissent enfin ses ennemis arracher le bandeau qui couvre leurs yeux et les empêche de voir en elle une mère pleine de tendresse pour tous les hommes, même pour ceux qui la haïssent et la persécutent !

Elle répète chaque jour les paroles de son divin Maître : « Pardonnez-leur, ô Père céleste ! Ils ne savent ce qu'ils font. »

Les libres-penseurs critiquent les splendeurs du luxe dont s'environne la papauté ; ils signalent cet éclat comme opposé à l'esprit évangélique.

Insigne méprise !

Le Vatican figure les magnificences de l'harmonie, lorsque le règne divin sera établi parmi nous. L'homme alors habitera de riches palais, comme il convient au roi de la terre.

Que faire pour obtenir ce brillant résultat?

Nous rallier unanimement au Christ et à son Vicaire.

Le Pape est vêtu de blanc : savez-vous pourquoi? Parce que la couleur blanche, produite par la fusion des sept couleurs primitives, symbolise admirablement l'unité.

Le Pape porte un vêtement blanc, parce qu'il est le centre visible de l'unité universelle.

XII

RAPPEL DU SUJET — RÉCAPITULATION

Revenons à notre point de départ.

Cette étude a pour objet la science positive du bonheur. Notre programme est-il rempli ? Sommes-nous en possession d'une théorie certaine ? Voilà ce dont il convient de nous assurer.

Le premier droit de l'homme, avons-nous dit, le droit le plus précieux, c'est le droit au bonheur, droit nécessaire, impliquant tous les autres, et sans lequel les autres perdraient toute valeur.

Notre droit a pour contre-partie une obligation à la charge d'un tiers. Quel est cet obligé qui nous doit compte de notre droit ? C'est l'Auteur même de notre existence.

Pour que la revendication du droit au bonheur

soit efficace, il est indispensable que cet Être, quelque nom qu'on lui donne, jouisse d'une personnalité propre; en d'autres termes, qu'il soit intelligent, libre, puissant. S'il est une vaine abstraction, adieu notre droit, adieu notre bonheur.

D'autre part, ce droit qui nous appartient a pour corrélatif un devoir qui nous incombe et qui, à son tour, constitue un droit au profit de notre débiteur.

Que signifieraient ces droits et ces devoirs réciproques si l'auteur de notre vie était le néant ou bien une sorte de fluide impersonnnel?

Nous devons donc, nécessairement, trouver en face de nous un Être capable, d'une part, de nous donner satisfaction; d'autre part, en retour, d'exiger l'accomplissement de notre propre devoir.

Ces prémisses nous ont amené à conclure que Dieu est un être personnel, intelligent, juste et libre.

Afin de préciser la notion du bonheur, nous en avons adopté la définition suivante : « La vie dans son état normal. »

La science du bonheur se trouve ainsi ramenée à la science de la vie.

Quelles sont les règles ou les lois de la vie en

général? Quelles sont les lois spéciales de la vie humaine?

Tels sont les points à élucider.

Pour nous guider dans cette recherche, nous devions recourir à la méthode rationnelle, expérimentale, positive.

En conséquence, nous avons fait usage, d'abord, de notre raison individuelle ; puis de la science, raison collective du genre humain.

Éclairé de ce double flambeau, nous avons découvert trois lois fondamentales, régissant l'univers entier : l'attraction, la série, la solidarité, dont l'action combinée produit l'harmonie, mot exprimant la diversité ramenée à l'unité.

A chacune de ces lois correspond un aphorisme qui en indique l'esprit.

Les trois maximes se formulent ainsi :

1° Les attractions sont proportionnelles aux destinées;

2° La série distribue les harmonies;

3° Tout se tient, tout est lié dans l'univers.

La résultante de la triple loi, c'est l'unité universelle.

Donc l'unité est la loi synthétique de l'univers, la loi de la vie universelle.

Conséquemment, la vie normale des divers

êtres se réduit au concours de chacun à l'unité, but final commun à tous les êtres existants.

Le mode de concours propre à chaque être, constitue sa destinée, laquelle se révèle par les attractions innées dont l'être est pourvu.

Appliquant ces principes à l'homme, nous avons constaté dans ses attractions natives une tendance irrésistible vers l'infini en durée et en intensité.

L'objectif des attractions communes à tous les hommes ne saurait être imaginaire; donc l'infini existe, donc la destinée humaine implique l'immortalité.

D'où ressortent ces deux conclusions d'importance capitale : 1° il existe dans l'homme un élément distinct de l'organisme périssable ; l'homme possède une âme immortelle ; 2° il existe un monde supra-naturel, actuellement invisible, dans lequel passe l'âme humaine après la crise appelée la *mort*.

Une troisième conclusion découle des deux précédentes : tout étant lié dans l'univers, il s'établit des relations nécessaires entre les habitants de la terre et ceux du monde supérieur, auquel on a donné le nom de *ciel*.

Ces rapports obligés constituent les religions.

Nous avons un intérêt majeur à obtenir quel-

ques éclaircissements sur le ciel, où notre destinée recevra son accomplissement. En effet, en vertu de la solidarité, notre vie terrestre est liée à la vie céleste, dont la première est le prélude ; dès lors, il y a influence de l'une sur l'autre.

Nous éprouvons, d'ailleurs, le vif désir de connaître Dieu, auteur de notre existence, obligé de nous rendre heureux, et envers lequel, par contre, nous avons des devoirs à remplir.

La raison et la science — notre double flambeau — sont impuissantes à nous donner des notions précises sur le ciel. Il nous faut un télescope pour pénétrer les secrets du monde surnaturel.

Dieu, qui nous doit le bonheur, nous doit, par là même, communication des moyens propres à nous faire atteindre le but ; il nous doit la révélation de la vérité dans la mesure de nos besoins, en vue de l'exécution de son plan d'unité universelle.

Les religions, si différentes les unes des autres, prétendent toutes posséder le trésor de la vérité révélée de Dieu.

Entre tant de religions qui se combattent et se contredisent formellement, comment reconnaître celle qui mérite notre pleine confiance ? A quel signe la distinguer ? A un signe infaillible. Oui,

nous disposons d'un critérium à l'aide duquel nous pouvons, sans erreur possible, contrôler les révélations et discerner la religion divine au milieu de toutes les autres.

Ce critérium, c'est la concordance avec les trois lois fondamentales, génératrices de l'unité.

Dieu, auteur de ces lois, ne saurait se contredire lui-même en inspirant ou autorisant des révélations qui seraient en opposition avec les lois universelles, œuvre de son intelligence souveraine.

Étant donnée une religion quelconque, mettons ses dogmes en parallèle avec les lois de l'harmonie. En cas de contradiction, déclarons hardiment cette religion fausse. Proclamons vraie, au contraire, celle que nous trouverons en conformité parfaite avec les lois primordiales, typiques. Proclamons lumineuse et divine la religion dont le dogme étend ces mêmes lois à l'infini.

Tel est précisément le cas de la religion catholique.

— Mais, objectera quelque timide croyant, la foi s'appuie avant tout sur la parole de Dieu.

— Eh ! sans aucun doute, cette parole impose la confiance. Mais comment nous assurer que Dieu a réellement parlé ? En consultant les lois

édictées par lui-même, lois qui sont sa parole incontestable; en confrontant la révélation qu'on lui attribue, avec sa pensée exprimée dans les lois par lesquelles il régit l'univers.

La religion catholique concorde en tous points avec la triple loi; et cette conformité ne se rencontre, au même degré, dans nulle autre religion, dans nul système philosophique.

Voilà ce qui, de prime abord, recommande la doctrine catholique.

En scrutant les dogmes du Catholicisme, on acquiert la conviction de plus en plus solide que cette religion nous révèle la vérité pure, la vérité intégrale et absolue.

Elle nous dévoile l'essence divine, les attributs divins, le plan divin de la création.

Elle nous enseigne ces deux points dogmatiques qui s'éclairent mutuellement : « Dieu est amour; — l'unité est la destinée universelle. » L'amour, en effet, tend naturellement à l'union. En créant l'univers, Dieu-Amour a dû lui assigner pour destinée la communion, l'union intime et parfaite avec le Créateur.

La communion universelle dans l'amour, voilà le plan divin à la réalisation duquel les hommes sont conviés; leur vie normale consiste à entrer

librement, volontairement, dans cette communion avec Dieu et en Dieu.

Dieu est le cœur de l'univers ; ce cœur divin anime tout, distribue partout le sang vivifiant et réparateur.

Le plan divin s'exécute par l'observation des lois fondamentales. Le bonheur est le fruit de la soumission à ces lois ; la souffrance punit leur transgression.

Pourquoi la musique nous émeut-elle si profondément ? Pourquoi nous cause-t-elle des tressaillements d'enthousiasme ? — Parce qu'elle symbolise la destinée universelle, à laquelle se rattache notre destinée individuelle.

Effleurons cette analogie sublime.

L'univers est un orchestre formé de chœurs innombrables, et ces chœurs se composent des multitudes d'êtres qui peuplent les globes et les cieux; et ce concert chante éternellement la gloire de Dieu en des cantiques d'amour variés à l'infini. L'adorable Trinité, diapason divin, donne invariablement l'accord parfait sur lequel se règle l'orchestre universel. Nulle dissonance jamais ne vient choquer l'oreille ni troubler l'harmonie.

La terre exécute-t-elle convenablement sa partie dans ce concert ? Hélas, non ! Elle refuse de

s'accorder au diapason immuable ; le souffle d'amour lui manque ; l'égoïsme, faussant la voix humaine, produit une cacophonie.

La discipline est nécessaire aux concertants ; ils sont tenus de s'astreindre au ton, au mouvement, à la mesure, dont les règles sont tracées par les lois fondamentales. Tout dans la musique est calculé avec une précision mathématique, *numero, pondere et mensurâ ;* nombre, justesse et mesure : le charme de l'harmonie est à ce prix. Sur tout globe habité, chaque individualité est chargée d'exécuter de son mieux une partie spéciale et déterminée, qu'elle doit d'abord reconnaître pour sienne, puis étudier avec soin, afin de s'en acquitter exactement.

En d'autres termes, chaque homme est doué d'aptitudes particulières, qui constituent sa vocation, et qu'il a charge de cultiver et de développer, afin de remplir utilement son rôle ou sa fonction, en unité avec ses semblables ; et tous ensemble doivent être en unité avec Dieu.

La discipline, c'est le devoir : rien n'y est plus opposé que l'égoïsme. Quand, dans un orchestre, les artistes veulent jouer ou chanter selon leurs caprices individuels, c'est le discord et la confusion. Il en est de même dans l'ordre social.

Dieu, foyer central, attire à lui tous les êtres, constitués en séries hiérarchiques reliées les unes aux autres. Tel est le concert, le plan de l'univers, telle est la volonté divine, manifestée par les lois de l'harmonie.

Telle est la synthèse du dogme catholique.

Eh bien, que vous en semble ? le Catholicisme vous paraît-il encore mesquin et absurde ?

— Les fidèles, objectez-vous, sont loin d'entendre tous la religion dans ce sens élevé. Les minutieuses pratiques de dévotion, les amulettes, voilà ce qui compose le bagage spirituel de la masse.

— Le dogme progressif est, il est vrai, la viande solide dont parle saint Paul; tandis que la foule se nourrit à peu près exclusivement du lait des nouveau-nés. Il y a une série graduée d'intelligences; voilà pourquoi le dogme se condense ou se dilate selon la capacité des vases destinés à le recueillir.

Quant aux amulettes, ne l'oubliez jamais, l'amour ennoblit tout ce qu'il inspire; il change en or tout ce qu'il touche. Pour celui qui aime, il n'y a plus de niaiseries ridicules : voyez la mère, voyez l'amant !

Folie, soit ! mais folie d'amour !

Et savez-vous qui nous a donné l'exemple de la folie amoureuse? Dieu lui-même!

Oui, Dieu a, selon le monde égoïste, commis bien des folies: la première, de créer l'homme inepte et ingrat, qui tourne les dons divins contre Dieu, son bienfaiteur; la seconde, de s'incarner, de se faire homme, de s'immoler enfin, pour sauver tous ces hommes pervers et méchants.

Oui, vous le voyez, l'exemple vient de haut.

Osez maintenant me reprocher de porter sur mon cœur l'image de Celui qui a commis en ma faveur l'insigne folie de la croix! Osez railler les folies de la pénitence inspirées par l'amour du divin Crucifié!

— Mais, direz-vous, les mystères sont loin d'être éclaircis par la doctrine catholique.

— Aux yeux de la froide raison, oui, le mystère reste impénétrable; mais la religion de l'amour doit être jugée avec le cœur; la foi doit venir du cœur; c'est par le cœur que se comprennent et se devinent les secrets de l'amour. Non pas pourtant que l'intelligence n'introduise au parvis du temple; mais c'est le cœur qui fait pénétrer dans le sanctuaire.

Aussi puis-je dire, à l'imitation du grand Apôtre: « Vous êtes libre-penseur? — Je le suis aussi.

— Rationaliste ? — Moi également. — Vous êtes partisan de la science expérimentale et positive ? — Je le suis autant que vous. »

Or, la raison, la logique, la science, m'ont dévoilé les lois universelles, et ces lois m'ont conduit directement à l'immortalité de l'âme, au surnaturel, à Dieu et au Catholicisme. Et j'ai vu, dans le dogme catholique, une application merveilleuse, unique, poussée à l'infini, des lois primordiales, dont la raison et la science m'avaient livré les premiers linéaments. J'ai commencé mon étude avec la tête et l'ai achevée avec le cœur. C'est que le cœur est le foyer divin, c'est que Dieu est amour !

L'unité est la loi suprême, parce que c'est la loi de l'amour. Tout, dans le Catholicisme, se rapporte à cette loi : dogme, morale, culte, sacrements ; tout tend à réaliser l'unité et à la réaliser par l'amour.

Et ici nous touchons à une dernière *folie* du Verbe divin : l'Eucharistie !

Non content d'avoir créé l'homme à son image, non content de s'être incarné et sacrifié pour cette indigne créature, il a voulu s'incorporer à elle, résider corporellement dans ses temples, pour y attendre des hommages qui souvent lui

sont refusés; il a voulu s'immoler tous les jours sur l'autel pour laver et purifier dans son sang mystique nos âmes incessamment souillées; il a voulu bien plus encore: se donner totalement à ces hommes égoïstes, pour fondre la glace de leurs cœurs et les embraser de l'amour divin.

O divine folie du Cœur sacré de Notre-Seigneur!

Dans ce sacrement, les fidèles reçoivent une nourriture commune, identique; ils deviennent ainsi un même corps avec le Christ, dont ils ont mangé la chair et bu le sang.

Voilà bien l'union la plus intime possible, voilà la communion parfaite: tous en un, tous en Dieu!

Le mystère subsiste encore; il n'en saurait être autrement en cette vie. Nous percevons quelques lueurs de vérité céleste, lueurs suffisantes pour susciter la foi, l'espérance, la charité, mais la pleine lumière nous aveuglerait; le monde surnaturel échappe nécessairement à nos sens et à notre intelligence isolée; mais notre cœur en a l'intuition; au contact du rayon divin, notre cœur s'enflamme, comme celui des disciples d'Emmaüs s'embrasait au feu de la parole du Christ, et nos yeux s'ouvrent, et les ombres et les doutes s'enfuient.

Montrez-nous donc une autre religion, un système quelconque de philosophie plus propre que le Catholicisme à fonder l'harmonie universelle sur les ruines de l'égoïsme !

Plongés dans le chaos des opinions contradictoires sur le sujet qui nous intéresse le plus vivement, notre destinée heureuse, où trouvons-nous, en dehors du Catholicisme, une issue à tant de contradictions ?

Équitablement, Dieu nous doit une certaine dose de vérité. Où donc l'a-t-il révélée, cette vérité, si ce n'est dans le Catholicisme ? Luit-elle ailleurs ? En quel lieu, dites-le moi !

Dieu, en nous tirant du néant sans notre consentement, est obligé, avons-nous soutenu, de nous gratifier d'un sort auquel nous eussions librement acquiescé.

Notre destinée, telle que nous la découvre le dogme catholique, remplit-elle cette condition ?

La destinée humaine, selon la foi chrétienne, est incomparablement supérieure à nos vœux les plus ambitieux ; elle consiste, en effet, à devenir participant de la nature divine.

— Eh quoi ! il se pourrait ! Je partagerais, moi, créature infime, la gloire de Dieu, mon créateur et mon souverain Seigneur !

— Oui, telle est la doctrine du Catholicisme. Et ainsi notre attraction pour l'infini reçoit une pleine satisfaction. La vie normale de l'homme est analogue et même, pour ainsi dire, conforme à la vie divine elle-même. Dieu est amour : aimer et être aimé, voilà son bonheur. Ce bonheur est aussi le nôtre.

On comprend, dès lors, à merveille, pourquoi l'homme ne peut être parfaitement heureux sur la terre, puisque son attraction pivotale, son amour pour Dieu, n'y peut prendre un essor sans entraves. Dieu est le pôle vers lequel notre cœur se dirige naturellement; et, de même que l'aiguille aimantée s'agite jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son centre attractif, de même notre cœur ne saurait goûter le repos si ce n'est en son divin foyer. Écoutez saint Augustin s'adressant à Dieu : « *Cor meum irrequietum est, donec requiescat in te.* »

Dès cette vie, nous pouvons seulement approcher plus ou moins du but final. Aimons Dieu de tout notre cœur, consacrons-lui toutes nos facultés, abandonnons-nous totalement à lui, communions avec lui; alors il remplira notre âme d'allégresse, il y versera des torrents de délices; il entretiendra en nous une jeunesse chaque jour

renouvelée; il nous procurera un avant-goût de la félicité céleste.

Celui qui aime ainsi Dieu, le voit, le sent en lui, le retrouve et l'adore dans toutes les œuvres de la nature. A chaque instant, son cœur tressaille doucement, au seul nom, à la seule pensée de Dieu.

Plaignons ceux qui ignorent cette joie intime et pure, ces transports d'amour pour la suprême Beauté. De quels trésors de jouissances ils sont privés! Non, rien ne vaut ici-bas cette identification avec Dieu, imparfaite encore et déjà enivrant notre âme d'une félicité sans égale en cette vie.

Notre droit au bonheur ne reste donc pas dépourvu de toute efficacité en ce monde, et nous l'exerçons dans la mesure compatible, d'une part avec notre libre arbitre, et, d'autre part, avec l'imperfection de la nature humaine. Le degré de notre bonheur est proportionnel à notre bonne volonté; il dépend ainsi de nous, jusqu'à un certain point, d'être heureux en remplissant notre devoir, et c'est là l'essentiel.

Dieu pouvait-il, je vous le demande, se montrer plus libéral et plus généreux à notre égard?

— Mais enfin, direz-vous, le mal existe sur

la terre et nous souffrons. Le Père céleste ne pouvait-il épargner toute douleur à ses enfants ?

— Dieu, infiniment bon, sage et puissant, a nécessairement bien fait toutes choses : nous devons en être convaincus *à priori*.

Le mal, borné d'ailleurs et transitoire, nous sert (avons-nous expliqué) d'avertissement, de leçon, de stimulant, pour contre-balancer les abus de notre liberté. Le mal, sous toutes les formes, devient pour nous un enseignement voilé, mystérieux, dont il faut nous appliquer à saisir le sens énigmatique.

Les êtres malfaisants, les substances délétères, sont des images, des figures, dont l'analogie parviendra un jour à pénétrer la signification ; nous y lirons les effets de l'ordre subversif, opposé à l'harmonie, voulue de Dieu.

Les animaux nuisibles, les sucs vénéneux, les maladies, servent à développer notre intelligence, à exercer notre sagacité, à nous passionner pour la science, en vue de découvrir les remèdes, les antidotes, les préservatifs, les moyens de purger le globe et de l'assainir. Les épidémies contagieuses nous font sentir la solidarité qui unit tous les habitants de la planète terrestre.

Par contre, l'univers nous offre le tableau parlant des heureux résultats dus à l'harmonie, même encore incomplète et partielle, afin de nous aiguillonner à la pratique intégrale des lois de l'unité.

Tels sont les procédés par lesquels Dieu, doucement, sans violence aucune, sans atteinte directe à notre libre arbitre, nous incite à scruter ses décrets et à les observer fidèlement.

Ainsi, la douleur nous sert de fanal : à nous d'éviter les écueils.

L'analogie réalise pour nous l'arbre de la science du bien et du mal : elle nous apprend à distinguer les fruits savoureux et sains de l'amour divin des fruits amers et empoisonnés de l'égoïsme satanique.

Le mal corrige les excès du libre arbitre et lui sert de contre-poids. Ainsi, vous optez librement pour l'égoïsme ? Soit ! Mais l'effet naturel de l'égoïsme est d'attirer la haine sur l'homme qui le prend pour moteur ; vous serez haï et vous souffrirez, et vous serez ainsi puni de votre infraction à la loi d'amour. — Vous préférez librement l'orgueil à l'humilité ? Soit encore ! Mais, rien n'étant révoltant comme l'orgueil, vous subirez de fréquentes humiliations, qui seront la punition de

votre déviation. « Quiconque s'élève, sera abaissé. » — Vous vous abandonnez librement à la paresse? Soit toujours! Mais vous serez accablé d'ennui, et le spleen et la maladie vous puniront d'avoir enfreint la loi du travail. Et ainsi de toutes les fautes, de tous les vices, de toutes les erreurs volontaires. Tout péché entraîne des conséquences fâcheuses, plus ou moins immédiates mais inévitables.

Enfin, la principale utilité relative du mal consiste dans la propriété que possède la souffrance de susciter le dévouement envers les victimes; elle stimule les cœurs généreux; elle les aiguillonne. L'aspect de l'être souffrant nous émeut vivement et provoque notre compassion. « *Res est sacra miser.* » Non-seulement on éprouve du respect pour le malheur; mais il pousse à chercher les voies de guérison, les remèdes, les moyens d'atténuation. Et ainsi s'opère le rapprochement des extrêmes. La faiblesse maladive de l'enfance surexcite la tendresse maternelle; la misère de l'indigent fait naître la charité dans le cœur du riche. Peu à peu l'amour arrivera à triompher totalement du mal, ou du moins à le réduire progressivement à sa plus simple expression.

Mais, pour devenir compatissant, il faut ap-

prendre à souffrir, il faut s'habituer à la privation et à la douleur. Pour vaincre le mal chez autrui, il faut savoir le braver soi-même, l'accepter pour soi, l'assumer jusqu'à un certain point sur sa propre personne. Le dévouement implique l'esprit de mortification. De là la nécessité de la pénitence imposée aux fidèles, afin surtout de les façonner au sacrifice. « Faites pénitence ! » tel est le premier enseignement du précurseur Jean-Baptiste, telle est la première parole publique de Jésus-Christ.

« *Non ignara mali, miseris succurrere disco.* »

L'expérience personnelle du mal est une préparation à l'amour dévoué. Celui qui n'a jamais souffert, celui qui ne sait pas souffrir, ne sait pas aimer.

Mais le cœur aimant trouve en lui-même la récompense de son dévouement. Le sacrifice accompli par amour emporte avec soi une douceur ineffable. Et pourquoi ? Parce que l'amour actif est la première condition de la vie normale ; l'amour passif en est le complément. Au ciel, le bonheur atteint sa perfection, parce que l'amour reçu y est égal ou proportionnel à l'amour donné. Sur la terre, il n'y a pas équilibre, et il faut nous résigner momentanément à dépenser une somme

de dévouement supérieure, du côté des hommes, à celle qu'ils nous paieront en échange ; la différence nous sera soldée au ciel. Dans notre propre intérêt, nous devons donc propager, de toutes nos forces, le feu de l'amour divin parmi nos frères, afin de les amener à nous payer de retour. A cet effet, activons ce feu dans notre propre cœur ; accroissons de plus en plus en nous la faculté d'aimer ; car, pour être aimé, il faut être aimable, et l'on se rend aimable en aimant et en se dévouant. C'est le procédé employé par Dieu lui-même.

Au reste, ne nous y trompons pas : « il est plus doux de donner que de recevoir » ; c'est le Sauveur qui nous l'apprend. Si donc il y a de la douceur à se sentir aimé, il y en a davantage encore à aimer soi-même. Et voilà une jouissance inhérente au dévouement, même gratuit, une compensation dont ne saurait être privé celui qui se sacrifie en aimant. La raison en est tirée de Dieu, qui est souverainement heureux, même en donnant tout aux créatures, sans en rien recevoir, si ce n'est de quelques-unes un peu de reconnaissance.

Considérons le Sacré-Cœur de Jésus ; étudions ce divin exemplaire, objet de la dévotion la plus

touchante. Nous y trouvons à la fois le symbole et l'enseignement de la vérité intégrale, l'abrégé de la doctrine catholique.

Et d'abord, c'est un cœur, et le cœur est le foyer de l'amour. Ce Cœur figure Dieu, parce que Dieu est amour. Le feu qui l'embrase est l'image de la Trinité divine. Le feu se compose, en effet, de trois éléments distincts : force, lumière, chaleur, trois rayons si intimement unis qu'ils ne font qu'un. Le Cœur sacré est surmonté d'une croix, pour marquer la disposition au sacrifice, signe caractéristique de l'amour véritable. Le Cœur de Jésus est ceint d'une couronne d'épines, pour signifier les souffrances de l'amour entravé dans son essor. Il est percé d'une blessure par laquelle tout le sang s'est échappé : il a perdu la vie physique, pour vivre exclusivement de la vie surnaturelle et divine, justifiant cette parole énigmatique : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra; celui qui consent à la perdre, la trouvera. »

La croix, la couronne d'épines, la blessure rappellent, d'ailleurs, la passion du divin Sauveur. La légende qui accompagne ce Cœur symbolique, exprime une plainte douce au sujet de l'ingratitude des hommes envers ce Cœur brûlant d'amour

pour eux, envers ce Cœur généreux qui a souffert et s'est sacrifié pour eux.

Et voilà l'abrégé de la science du bonheur. La vie normale, c'est d'abord l'amour poussé jusqu'au plus héroïque dévouement.

On accuse quelquefois la religion catholique d'un mysticisme poussé à l'excès.

Le mystère fait nécessairement partie du dogme chrétien, mais, loin que le spiritualisme catholique ait outré les abstractions, nulle religion ne présente un caractère plus concret, mieux approprié à la nature complexe de l'homme. Le Catholicisme rend la divinité même visible et tangible dans la personne et l'image de l'Homme-Dieu.

Nulle religion n'use aussi largement de l'analogie; nous en avons donné la preuve en parlant du culte.

Citons encore ici une figure fréquemment employée soit dans les livres saints, soit dans le rite catholique : l'eau mise en contraste avec le vin.

Le vin symbolise la nature divine, l'eau la nature humaine, ainsi que cela ressort notamment d'une prière de la messe, oraison récitée par le prêtre au moment où il mêle quelques gouttes d'eau au vin versé dans le calice.

L'analogie nous semble tirée de cette circons-

tance que le vin contient du feu, de l'alcool, à la différence de l'eau, qui en est privée.

Cela posé, on peut dire : le Verbe s'est incarné pour changer l'eau (humanité) en vin (divinité).

Ce qui explique pourquoi le premier miracle accompli par le Sauveur a été celui des noces de Cana, miracle figuratif du but principal de sa mission.

— Mais, objectera quelque lecteur surpris des développements par nous donnés à l'examen du Catholicisme, — vous paraissez tout sacrifier à la question religieuse. Le dogme spiritualiste contient-il donc à lui seul la science du bonheur? L'homme, durant son existence terrestre, n'est pas pourtant un pur esprit; son âme est associée à un organisme, dont les attractions particulières ne peuvent demeurer totalement privées d'essor. Le bonheur est la vie dans son état normal; notre vie normale ne saurait ressembler de tous points à celle des anges ou des bienheureux habitants du ciel. Nos attractions sensuelles exigent, pour obtenir satisfaction, santé d'abord, puis richesse ou abondance de produits de toute nature.

Notre intelligence a soif de vérité, notre cœur est avide d'affections humaines.

L'homme ne vit pas seulement de pain; encore lui faut-il du pain, avec des vêtements et des abris.

S'agit-il donc, selon vous, d'étouffer ces besoins et ces aspirations impérieuses? L'amour de Dieu remplace-t-il absolument tout le reste?

— Non, répondrai-je, il ne le remplace pas, il le procure; ce sont les propres termes de l'Évangile : « Cherchez, avant tout, le règne de Dieu, et *le reste* vous sera donné par surcroît. »

Voici, telle que nous la proposons, la formule scientifique de la vie humaine dans son état normal :

« Essor progressif, jusqu'à l'infini, des attractions sensuelles, intellectuelles, affectives, animiques, à la condition d'être coordonnées à Dieu, leur pivot. »

Aucune attraction native n'est sacrifiée; toutes s'épanouissent graduellement, de manière à réaliser l'unité de l'homme avec lui-même, avec l'univers et avec Dieu; unité subjective et objective, interne et externe; communion universelle.

Et comment s'établira pratiquement cette communion? On le verra dans la seconde partie, où nous étudierons l'application concrète de la théorie.

Quant à présent, constatons, par une double hypothèse, directe et inverse, l'influence de la religion catholique sur le bonheur du genre humain.

Supposons la religion du Christ pratiquée intégralement et universellement. Quelle révolution dans le monde ! Quelle transfiguration de l'humanité !

Individu, famille, société, tout s'anime d'un esprit nouveau. « *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* » C'est une véritable création qui s'opère par l'abondante effusion de la grâce divine, c'est là terre embrasée du feu de l'amour, de ce feu apporté par le Christ. « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi accendatur ?* »

Tous les hommes s'aiment d'un amour dévoué jusqu'à l'abnégation totale ; chacun s'oublie pour s'occuper des autres : parents, amis, voisins, concitoyens. Chacun travaille avec ardeur à développer toutes ses aptitudes, à les mettre en œuvre pour procurer à tous et à chacun le bien-être physique, intellectuel et moral.

Religion, science, politique, industrie, s'associent pour prévenir ou satisfaire tous les besoins, écarter tous les fléaux, fournir à tous les hommes

le nécessaire d'abord, l'utile ensuite et bientôt l'agréable.

La préoccupation constante de chacun consiste à enrichir, instruire, combler de jouissances tous les habitants de la terre.

L'individu sent à chaque instant croître en son cœur l'amour pour son divin Bienfaiteur, pour ses frères, qui lui témoignent le plus entier dévouement. Arrière les soucis rongeurs au sujet de l'avenir! Arrière l'égoïsme, aujourd'hui rendu indispensable, dans une certaine mesure, par l'insolidarité, l'isolement, le conflit des intérêts! L'individu soutenu, protégé, aimé de la masse, se trouve pourvu d'une somme de biens supérieure même à ses désirs. La maladie, réduite à de minimes proportions, sera encore adoucie par les soins éclairés, affectueux de l'entourage. Survient-il de loin en loin quelques froissements, ils ne tarderont pas à se dissiper comme de légers nuages dans un ciel serein. Les âmes, nourries chaque jour de l'aliment eucharistique, s'épureront, se raffineront, se purgeront du levain de l'égoïsme. Les corps acquerront la force et la santé; les physionomies refléteront la beauté divine.

La mort, parfois sans doute, l'inévitable mort viendra nous ravir un frère; mais les survivants

se consoleront d'une séparation momentanée par la ferme espérance d'une réunion prochaine et définitive, et par la certitude du bonheur dont jouit le défunt. Quant au mourant, il ne ressentira plus l'amertume et les angoisses de la mort, la foi lumineuse lui montrant le port céleste où il vient aborder. Il passera du temps à l'éternité en pressant sur son cœur l'image du Christ, que, en expirant, il échangera contre la possession réelle de Dieu.

Tel sera le lot de l'individu.

La famille ne connaîtra plus les dissensions les jalousies, les divisions d'intérêt pécuniaire. L'union conjugale sera déterminée par la sympathie mutuelle des époux. Les enfants seront élevés dans un milieu favorable à l'éclosion de leurs facultés; les vieillards ne languiront plus dans les tristesses de l'abandon, et leurs infirmités seront notablement diminuées en nombre et en gravité par la suppression des excès de toute nature.

La commune deviendra une association de familles unies entre elles d'affection et d'intérêt; on en bannira les querelles de voisinage, les rivalités haineuses, les compétitions ambitieuses, et les fourberies et les spoliations de la cupidité, et les crimes sanglants des passions déréglées.

Les peuples, sagement gouvernés par des chefs humblement soumis au Souverain Maître, vivront dans la paix et l'abondance, fruits de lois émanant de la Loi divine comme de leur source vivifiante.

Enfin, grâce au régime d'harmonie, la planète entière verra s'accomplir en elle la plus brillante transformation, et son atmosphère même se raffiner par la culture savante et complète de la surface du globe.

Voilà l'esquisse du royaume de Dieu parmi les hommes; tels sont les résultats indiqués par la théorie scientifique du bonheur et qui seront précisés davantage quand nous étudierons l'application concrète de cette théorie.

Il en sera de notre science comme des mathématiques, qui semblent, au premier abord, devoir se réduire à de stériles abstractions, et qui, dans la pratique, enfantent des merveilles : ce sont elles, en effet, qui dirigent les plans et président à l'exécution des gigantesques entreprises dont notre époque s'enorgueillit à bon droit.

Comment s'opérera la métamorphose du monde? Comment s'effectuera ce miracle? « *Quomodo fiet istud?* » — Par une effusion de l'esprit divin sur la terre? — Oui, sans doute, d'abord, mais aussi

par le concours de l'homme à l'œuvre de la transformation.

Faut-il maintenant développer l'hypothèse inverse : le règne universel et intégral du matérialisme? Faut-il en énumérer les conséquences pour l'individu, la famille, l'humanité? Il est facile de les entrevoir. L'égoïsme ferait peser sur le genre humain le joug d'une intolérable tyrannie.

Tirons un voile sur cette lugubre et invraisemblable supposition.

La vie humaine ici-bas, qu'est-ce en réalité sinon un voyage relativement très-court vers la céleste patrie?

Un prince s'achemine vers son royaume; il va prendre possession de son trône; dès lors, il supporte avec résignation les ennuis de la traversée.

L'homme est ce prince voyageur. La terre, ainsi envisagée, perd singulièrement de son importance. Est-ce à dire pourtant que l'existence passagère implique nécessairement un cruel supplice? Encore une fois, non! et ainsi se justifient certains paradoxes apparents de l'Évangile, et entre autres la maxime déjà citée : « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra; celui qui consentira à la perdre, la sauvera. »

Préoccupés exclusivement de la terre, les hommes se privent même du bonheur terrestre. Qu'ils renoncent, au contraire, aux jouissances temporelles, alors les biens de toute sorte leur obviennent en abondance et par surcroît.

Ce qui fait le charme de la vie terrestre comme de la vie éternelle, nous ne saurions trop le redire, c'est l'amour donné et reçu, c'est le dévouement réciproque. Or, celui qui envisage uniquement la terre, y concentre toutes ses affections et ses espérances; et si chaque homme agit de même, c'est l'égoïsme fécond en déceptions pour tous.

Le préservatif de l'ambition mesquine et à courte vue, c'est l'ambition immense, déployée dans son essor illimité.

Participants futurs de la nature divine, que pouvons-nous désirer ardemment et convoiter anxieusement sur la terre? Tous les biens fugitifs pâlissent devant la gloire céleste qui nous attend, comme pâlit la lune en présence du soleil.

Voilà, évidemment, la disposition la plus favorable au sacrifice des biens terrestres. Que cette disposition s'universalise, et tous jouiront de ces biens qu'ils auront dédaignés.

Répétons chaque jour la prière dictée par le Maître : « O notre Père, qui êtes aux cieux, que

votre nom soit sanctifié! Que votre règne arrive! Que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme au ciel! »

Tels sont nos vœux les plus fervents.

Mais, dans la période de transition à l'harmonie, nous avons un besoin urgent du secours providentiel et de la miséricorde divine. Donc : « Donnez-nous *aujourd'hui* notre pain quotidien; remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à l'égard de nos débiteurs (nos pauvres frères que nous blessons et qui nous offensent); ne nous laissez pas succomber aux tentations (de l'égoïsme); mais délivrez-nous du mal. — Ainsi soit-il! »

CONCLUSION

J'ai crié à Dieu : Bonheur !

Il m'a répondu : Amour !

Oui, le Souverain Seigneur de l'univers a bien voulu obtempérer à mon arrogante sommation; j'ai eu l'audace de lui rappeler son devoir de Créateur et de Père, et il a daigné se justifier.

— Qu'ai-je dû faire pour toi, mon enfant, au delà de ce que j'ai fait ? Je t'ai destiné au partage de ma propre félicité : pouvais-je te promettre un sort plus beau ? Et qu'ai-je exigé en retour ? Ton cœur ! Me l'as-tu donné ? Je me suis le premier soumis à la loi que je t'imposais. L'as-tu toi-même observée ? Je t'ai sacrifié mon fils aîné. Et toi, qu'as-tu fait pour moi ?

— Ah ! Père, pardon ! Je suis confus et de votre bonté et de mon ingratitude. « J'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne mérite plus d'être appelé votre fils. »

— Ne crains pas de revenir à moi, enfant pro-

digue; mon cœur et mes bras te sont ouverts. Rentre au logis paternel, et le ciel fêtera ton retour.

Oui, la science du bonheur vient se condenser en un mot : Amour !

Sans amour, les éléments humains du bonheur restent privés d'efficacité.

Suffit-il, pour produire un pain savoureux et nutritif, de mêler l'eau et le froment et de les pétrir à force de bras ?

Non ! Il faut au mélange ajouter un levain acide, puis présenter au feu la pâte fermentée.

Comprenons cette parabole.

Nous possédons richesse, science, industrie, et nous croyons pouvoir nous passer de l'esprit de sacrifice; nous rejetons ce levain amer, pour nous en tenir à l'égoïsme individuel ou familial. Enfin et surtout, nous négligeons le feu divin de l'amour. Aussi produisons-nous une pâte lourde et indigeste, au lieu d'un aliment sain et vivifiant.

Pénétrons une fois les analogies que nous offre la religion catholique.

La consécration eucharistique nous enseigne, par une réalité qui est en même temps un symbole, comment le pain matériel se change lui-

même en un pain surnaturel. Et la communion achève de nous éclairer sur notre devoir.

Déjà pourtant nous voyons poindre l'aurore de l'harmonie heureuse.

— Où donc?

— Et quelle contrée, si ce n'est la France, cette terre privilégiée, pouvait servir de théâtre à un tel phénomène?

Voyez, au point culminant de sa capitale, se dresser une image de l'Homme-Dieu. Notre divin Frère, découvrant sa poitrine embrasée, nous dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes! »

Oui, il appartenait à la nation la plus grande par le cœur, d'ériger au sommet de la cité centrale du monde un temple dédié à l'Amour incarné.

Le Mont des Martyrs va devenir le sanctuaire de l'amour divin.

Ici encore, l'analogie est saisissante : l'amour repose sur le sacrifice sanglant; le sacrifice, voilà le fondement et la racine de l'amour.

Quelle image éloquente! Et quel présage rassurant!

Vous tous qui pleurez, levez les yeux vers cette figure expressive et touchante, vers ce Cœur qui vous montre ses flammes amoureuses! Appro-

chez de cette fournaise pour y consumer tous les germes de l'égoïsme meurtrier!

— Et ce temple, qui domine et protége Paris, va-t-il devenir aussi une menace?

— Oui certes, une menace redoutable, mais pour qui? Pour les individus ou pour les peuples? Oh, non! — Pour le Père du mensonge et du mal, pour l'Esprit de haine infernale, pour Satan, l'obstacle au bonheur. Oui, le voilà terrassé et vaincu cet Esprit malfaisant qui divisait les enfants de Dieu et en faisait des frères ennemis.

Montmartre sera la moderne Sion, la Jérusalem nouvelle, où viendront se réconcilier tous les membres de la famille humaine.

Oui, gravissons la sainte colline, montons au temple de la paix et de la concorde universelle.

Constituons ainsi la société des hommes unis avec Dieu et entre eux; et le règne divin sera fondé sur la terre.

— Utopie!

— Oui, l'utopie de l'Évangile, l'utopie du bon Dieu!

Un dernier mot aux libres-penseurs.

Certains indigènes de l'Australie, se piquant de rationalisme positiviste, raillent les savants

étrangers qui affirment que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil.

Que leur répondent les savants?

«Ne vous fiez pas aux apparences; ne rejetez pas sans examen ce qui vous paraît, de prime abord, contraire à vos sens et à votre raison. Étudiez, observez les lois de la nature, et vous admettrez avec nous la gravitation du globe terrestre.»

De même, certains libres-penseurs raillent les fidèles qui professent la croyance aux dogmes de la révélation catholique.

Renvoyons-leur le conseil donné aux ignorants australiens :

«Ne vous arrêtez pas aux impossibilités apparentes; étudiez, examinez! Pesez les preuves de la vérité religieuse.»

Consultez votre nature intime : n'y sentez-vous pas l'impérieux besoin du bonheur?

Ce besoin, nous voulons, avant tout, le satisfaire.

Qui veut la fin, veut les moyens.

Voulant vivre éternellement, je dois vouloir l'immortalité et le séjour de la vie immortelle.

En d'autres termes, l'immortalité étant l'indispensable condition de mon bonheur, j'admets forcément l'immortalité.

J'admets le monde surnaturel, parce qu'il est le lieu où s'accomplit ma destinée heureuse.

Je crois en Dieu, parce qu'il est à la fois le moyen et l'aboutissement de mon bonheur; je crois en Dieu, parce que j'aspire au bonheur; j'aime Dieu, parce qu'il est l'auteur et le couronnement de mon bonheur.

L'idée de Dieu est innée en nous, comme l'idée et le désir du bonheur; ces deux idées sont inhérentes à la nature humaine; elles ont entre elles la plus étroite connexité; elles se tiennent mutuellement, comme la cause et l'effet; elles sont intimement unies, ou plutôt elles se confondent, elles sont identiques, puisque le bonheur c'est Dieu.

Ainsi, tout est subordonné à mon bonheur.

Plusieurs nient Dieu — du bout de la plume ou des lèvres — parce qu'ils en ont peur, parce qu'ils voient en Dieu un tyran, ennemi de leur félicité.

Mais quand ils sauront que Dieu est nécessaire à leur bonheur, préféreront-ils le malheur sans Dieu au bonheur avec Dieu et en Dieu?

Ou admettez ces dogmes — ou renoncez à être heureux.

Est-il possible d'hésiter?

M'adressant à tous ceux qui ont à cœur le bien

de l'humanité, je les adjure de méditer la théorie positive, scientifique, catholique, du bonheur, — soit afin de la renverser, si elle est démontrée fausse, — soit afin de la vulgariser, si elle est reconnue vraie, selon ma profonde conviction.

Tout pour le bonheur, rien que pour le bonheur !

Qu'importent les droits de l'homme, qu'importent les systèmes philosophiques, sociaux, politiques, les plus brillants, les plus spécieux, les plus séduisants, les plus hardis, — s'ils sont impuissants à nous rendre heureux ?

A toute conception proposée, demandons d'abord en quoi elle peut contribuer à notre bonheur.

« *Quid hoc ad felicitatem?* »

Question préalable !

Je déclare vaine et nulle et puérile toute conception qui ne satisfait point à cette condition.

Il existe incontestablement des lois universelles, génératrices de l'unité. Qui donc a établi ces lois?

L'humanité ?

Mais — selon vous — l'humanité n'*est* pas, elle *devient*, elle est en voie de formation; elle se constitue progressivement et indéfiniment.

Le genre humain n'a pu édicter des lois antérieures à son existence.

Quel est donc le législateur?

Si l'unité n'est pas la destinée finale de l'humanité, quelle est donc sa destinée?

Et si c'est l'harmonie qui est la fin de l'univers, comment se réalisera-t-elle?

Tout, dans le Catholicisme, tend à l'unité; donc il est l'expression de la vérité.

Si vous écartez cette religion, que lui substituez-vous pour atteindre le but?

Si vous repoussez la science catholique du bonheur, produisez-nous la vôtre; enseignez-nous votre doctrine sur cet objet pivotal.

Nier, railler, persifler le surnaturel, est-ce là que vient échouer la libre-pensée? Votre cœur est-il satisfait?

Quelles maximes affirmez-vous concernant la vie normale de l'homme?

— Mais vous, chrétien croyant et pratiquant, êtes-vous heureux vous-même?

— Hélas, non! Je soupire, je souffre. La nostalgie du ciel, voilà le mal mystérieux dont toute âme humaine se sent plus ou moins profondément atteinte. L'homme apporte en naissant le germe de cette apparente infirmité, signe caractéristique de sa destinée, sceau de sa noble origine, indice révélateur de sa fin divine. Mais déjà, par la foi

lumineuse, par la ferme espérance, par l'ardente charité, mon âme possède, dans une certaine mesure, le bien auquel elle aspire. A travers les brumes de l'Océan terrestre, elle entrevoit les rivages de l'éternelle patrie. Bientôt, bientôt, j'entrerai dans le séjour de la béatitude céleste! Encore un peu de temps, et mes yeux s'ouvriront à la lumière inextinguible.

— Hallucination !

— Ah ! voilà un mot ingénieux et qui explique tout. Hallucination ! Ce vocable aurait-il, par hasard, la magique puissance du fameux *il buondo cani?* Ce mot vaudrait-il un argument irrésistible ? Contient-il dans ses flancs une triomphante réfutation ? Quoi ! sérieusement, les fidèles croyants seraient tous, sans exception, des hallucinés, depuis le grand Paul, jusqu'à Vincent de Paul, le génie pratique de la bienfaisance ? On n'aurait pas à rougir d'être taxé d'hallucination dans la société de tant de grands esprits ! On se trouverait, certes, en illustre compagnie.

Si la foi est une pure illusion, gardez-vous de l'enlever aux misérables. En échange de ce précieux trésor, que pourriez-vous leur offrir ? Des abstractions philosophiques, des éclairs de jouissance, des convoitises et des remords ?

Vraiment, de telles compensations paraîtraient insuffisantes.

A Dieu, source de tout bien, quelle idole préférez-vous? La Raison, la Science, la Liberté? On les a déjà encensées sur les autels.

En l'absence du Dieu de bonté et d'amour, quel bonheur peuvent-elles procurer à leurs adorateurs?

Voilà toute la question.

Mon frère l'athée, je le sais, votre cœur rempli d'une compatissante bonté s'incline vers la souffrance, vous vous dévouez au soulagement de l'infortune, vous essuyez les pleurs des malheureux.

Et, vous sentant aimé des misérables, en reconnaissance de vos bienfaits, vous aimez vous-même ceux qui vous procurent la jouissance la plus douce qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre.

Aimer et être aimé, c'est, en effet, notre vie normale; l'amour donné et reçu, voilà la destinée humaine, révélée par notre sens intime. Le contesterez-vous?

Mais, cette flamme amoureuse, d'où vient-elle? Où s'en trouve le foyer? Qui l'a allumée dans nos cœurs?

Mon frère l'athée, dites-moi encore : Vous avez vu expirer dans vos bras une mère, une sœur, une fille, une épouse. Vous résignez-vous à être séparé sans retour de ces êtres tendrement chéris ? Non sans doute ; une si cruelle pensée vous révolte.

Et vous avez mille fois raison !

Pourquoi donc faire violence à votre nature ?

Ah ! croyez-en plutôt votre instinct révélateur ; laissez-vous guider par l'infaillible attraction ; cédez à votre irrésistible entraînement vers l'immortalité !

« L'amour est plus fort que la mort. »

Et qu'est donc cet amour, source du bonheur et vainqueur de la mort ?

L'Église catholique répond : l'amour vient de Dieu, il est en Dieu, il est Dieu.

C'est Dieu avec nous, Emmanuel, le Verbe incarné dans l'humanité ; c'est ce Jésus, que vous méconnaissez, mon frère. C'est lui qui vous crie intérieurement comme à Saul : « Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. »

L'Homme-Dieu, principe de vie, feu inextinguible de l'amour, embrase votre cœur : ne le repoussez pas, cessez de le nier.

Ne craignez plus le néant pour les vôtres ni

pour vous ; « ne craignez pas, croyez seulement », comme disait le Sauveur à Jaïre, pleurant sa fille.

Croyez en un Dieu infiniment puissant, sage et bon, fidèle à ses promesses implicites, mais formelles, manifestées par nos attractions innées.

Dieu est amour : croyez en Dieu, espérez en Dieu, aimez Dieu, l'Être bienfaisant par excellence.

Une telle foi, loin d'être aveugle ou ignorante, est une adhésion rationnelle aux vérités mises en lumière par l'observation, attestées par l'expérience, corroborées et confirmées par la révélation surnaturelle.

Croyez, espérez, aimez !

En trois mots, voilà le christianisme et la science positive de la vie normale.

Votre bonheur est à ce prix.

En voulez-vous une dernière preuve ?

A certaines heures, on voit les dissidences d'opinions s'effacer, pour faire place à l'entente cordiale.

S'agit-il de tendre une main secourable aux victimes d'une catastrophe ? Hommes de toute religion, de tout parti, de toute philosophie, vous

voilà soudain transformés en amis, en frères, — disons mieux — en disciples du Christ !

Oui, tous vous devenez alors des chrétiens ; chrétiens sans le savoir peut-être, ou même sans le vouloir.

En effet, le sceau du christianisme, c'est l'amour mutuel.

« Qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. »

C'est donc Dieu lui-même qui règne en ce moment dans vos cœurs ; c'est Dieu qui y verse la joie et le bonheur ; car vous êtes heureux dans ces trop courts instants : osez le nier !

Pourquoi ne pas prolonger en vous les délices de la présence divine ?

Le secret de la vie normale vous est ainsi révélé.

Le mystère religieux vous effraie, mais le mystère vous poursuit de toutes parts ; en vain tentez-vous de le fuir ; impossible d'y échapper. Optez donc pour le mystère qui vous rend heureux déjà même en ce monde.

Le Nil a des sources mystérieuses, mais ses eaux fertilisent les campagnes.

La religion de l'amour a une origine et des dogmes mystérieux ; mais elle procure le bonheur

aux cœurs fidèles ; n'est-ce point un motif suffisant pour nous y attacher ?

Donc, répétons la prière dictée par le divin Maître : « Père céleste, que votre règne s'établisse dans tous les cœurs ; que votre volonté s'accomplisse chez les hommes, et la terre deviendra un paradis anticipé. »

— C'est trop beau pour être possible !

— Disons plutôt : C'est trop beau pour n'être pas la vérité.

TABLE DES MATIÈRES

Nancy, Berger-Levrault et Cie.

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.





